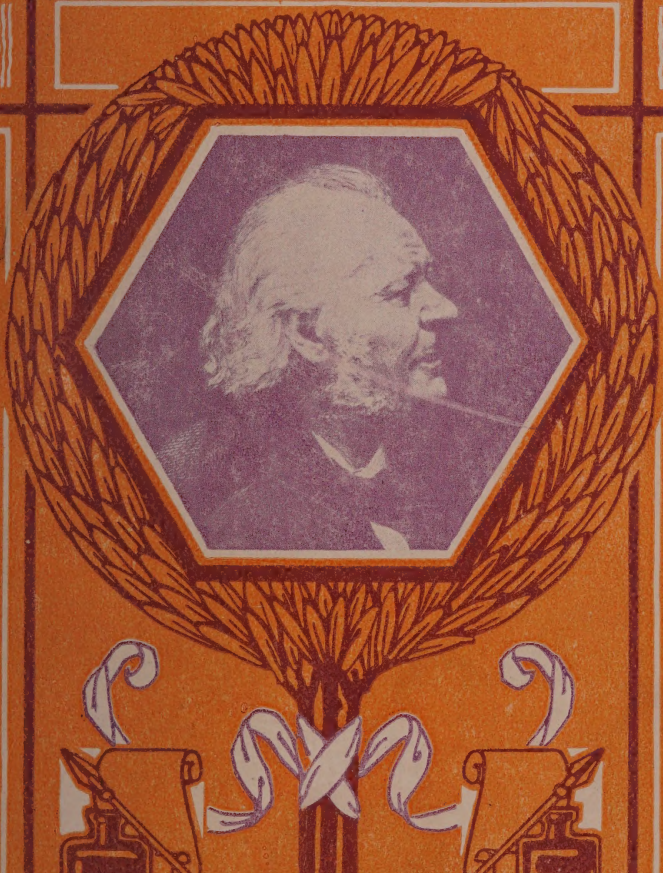
anxa
85-B
22973

LES ÉCRITS ET LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ARTISTES

DAUMIER



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS - MICHAUD
168, Bd SAINT-GERMAIN
PARIS

DAUMIER

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

Corot, par Paul Cornu.
Favart et Madame Favart, par Maurice Dumoulin.
Gaultier-Garguille, par Émile Magne.
Fromentin, par Georges Beaume.
La Malibran, par Clément Lanquine.
Carpeaux, par Florian-Parmentier.
Gavarni, par Jeanne Landre.
Michel-Ange, par Georges Beaume.
Schumann, par M.-D. Calvocoressi.
Daumier, par Raymond Escholier.

En préparation :

Franz Liszt, par G. Périchard.
Benvenuto Cellini, par A. Graffigne.
Constable, par Léon Bazalgette.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LES ÉCRITS ET LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ARTISTES

(PEINTRES, SCULPTEURS, MUSICIENS, COMÉDIENS)

DAUMIER

par

RAYMOND ESCHOLIER

38 gravures et portraits

Société des Éditions

LOUIS-MICHAUD

168, boulevard Saint-Germain, 168

PARIS

THE GETTY CENTER
LIBRARY

DAUMIER

I

LES PREMIERS PAS

Heureux, si plus docile à mon humble fortune,
Je n'avais parcouru que la route commune,
Où disparurent mes aïeux !

Qui sait si, au déclin de sa vie, qui fut laborieuse et pénible, Honoré Daumier ne s'est point remémoré, à de certaines heures singulièrement sombres, ces rimes mélancoliques de son père, Jean-Baptiste Daumier, ouvrier vitrier et poète ingénu ?

Sans doute, sous les brumes parisiennes, comme son père, le *déraciné* méridional, Honoré Daumier dut regretter, plus d'une fois, le ciel d'un bleu profond, la mer céruléenne, le vieux port phocéen fleuri de voiles éclatantes, les ruelles caillouteuses et escarpées, la Marseille natale aux fortes odeurs de coquillages et de varech, où s'était égayée sa petite enfance.

Les parents d'Honoré furent de braves gens. Sa mère, Cécile-Catherine Philip, Marseillaise bon teint, devait lui transmettre de sa violence et de sa fougue, que Jean-Baptiste Daumier, le vitrier-poète, originaire de Béziers, plus concentré, plus taciturne, put heureusement tempérer.

C'était l'époque où Jean-Jacques régnait sur nos mœurs comme Napoléon sur l'Europe. La petite Aurore Dupin croissait à l'aventure, dans les traînes du Berry, selon les préceptes de l'*Emile*; et, avec elle, tous les enfants de France, ceux qui allaient nous donner le romantisme, recevaient une éducation

naturelle. Jean-Baptiste Daumier était de son temps. Ce prolétaire était sensible comme un personnage de Rousseau, dont, liseur acharné, il savourait, aux heures de loisir, dans l'ardente solitude d'une bastide avoisinant Marseille, le chimérique enchantement.

Dans la préface d'un *Matin de Printemps*, on reconnaît vite que ce vitrier élégiaque évoque des souvenirs personnels, lorsqu'il écrit non sans grâce :

« Il n'est pas rare de rencontrer aux environs de Marseille, au milieu des vignes et des champs, consacrés aux moissons, de ces délicieuses *pinèdes* où l'amour trouve un asile, l'homme sensible de douces rêveries, et le poète le délire de l'inspiration. »

Quand la *Nouvelle Héloïse* ou les *Confessions* ne gonflaient pas sa poche, Jean-Baptiste emportait avec soi Condillac, Delille ou Racine, et, longuement, jusqu'à ce que le soleil disparût sur la mer pourprée, il oubliait, dans la société du philosophe sensualiste, du faible traducteur de Virgile, ou du créateur de *Bérénice*, l'ennui des humbles tâches quotidiennes.

Ces aurores printanières, ces longs crépuscules où, grâce à la magie des idées et des rythmes, l'ouvrier vitrier s'échappait vers un monde imaginaire, Jean-Baptiste Daumier s'essaya à les célébrer en cette langue harmonieuse qui l'exaltait.

Son poème, *Une matinée de Printemps*, fut remarqué :

> Les matins du Printemps sont chers à la nature.
> C'est au lever du jour que, plus vive et plus pure,
> La sève de la tige inonde les canaux
> Et d'un jeune feuillage enrichit les rameaux.

Ce furent ces vers faciles qui valurent au poète vitrier d'être admis par l'Académie de Marseille « au nombre des membres de son cercle littéraire ». Distinction qui devait, hélas ! faire perdre la tête à cet excellent homme. Il ne lui suffit plus de rimer des pastorales. Jean-Baptiste se crut réservé à de hautes destinées. Le prolétaire biterrois pensa se vouer au

culte de Thalie. Après avoir lu le *Don Carlos* de l'abbé de Saint-Réal, il entreprit une tragédie de *Philippe II*, et décida de se transporter, avec sa famille, à Paris pour tenter la fortune.

On était à la fin de 1814. Le petit Honoré Victorin n'avait pas encore sept ans, étant né à Marseille, place Saint-Martin, le 26 février 1808 (1).

L'heure n'était guère favorable aux Muses. Les bataillons alliés venaient à peine de quitter Paris ensanglanté. Lamartine nous a dépeint, dans ses *Mémoires*, les Parisiens d'alors, « bien légers d'avoir passé, en si peu de mois, du dégoût de l'Empire au fanatisme des Bourbons, de l'enthousiasme pour Louis XVIII à la caricature contre ces princes pacifiques ». Dans les cafés, ce n'étaient que rixes entre *demi-soldes* et *ultras*. Aux Tuileries, « sous messieurs les gentilshommes de la chambre et de la garde-robe, tout reprenait un air de domesticité (2) ».

Le 21 octobre, l'abbé de Montesquiou avait présenté la première loi sur la presse; « elle soumettait à la censure tout écrit de moins de vingt feuilles d'impression ». M. Guizot, qu'Ho-

(1) Voici l'acte de naissance d'Honoré Daumier :

VILLE DE MARSEILLE

L'an mil huit cent huit et le vingt-sept février, à onze heures du matin.

Acte de naissance de Honoré-Victorin Daumier, né à Marseille hier, à trois heures du soir, fils de Jean-Baptiste-Louis Daumier, vitrier, et de Cécile-Catherine Philip, mariés, demeurant place Saint-Martin, île 354, maison 11.

Le sexe de l'enfant présenté est reconnu masculin. Témoins : sieur Joseph Boudes, âgé de cinquante-trois ans, marchand tailleur, domicilié et demeurant dite place, et sieur François Joseph Lagrange, âgé de trente ans, peintre domicilié et demeurant rue Dauphine.

Sur la déclaration faite par le père qui a signé avec les témoins,

Constaté par nous, Jean-Baptiste Daniel, adjoint au maire de Marseille, délégué aux fonctions d'officier d'état civil, et lecture faite au déclarant et aux témoins, avons signé.

(Suivent les signatures.)

N. B. — La maison natale de Daumier a disparu, en 1886, dans les travaux d'aménagement de l'Hôtel des Postes.

(2) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.*

noré Daumier devait attaquer âprement, « élaborait cette première loi de liberté ». La grande ville si éprouvée, sentait confusément qu'elle n'en avait point fini avec les catastrophes. L'armée frémissait aux vagues échos de l'île d'Elbe.

Qui pouvait prêter l'oreille aux odes du poète vitrier? Dès 1815, date à laquelle *Un matin de Printemps* fut publié, grâce à la bienveillance de M. Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie Royale, Jean-Baptiste, désabusé, s'élevait contre la disgrâce des temps : « Au milieu de ces circonstances politiques dont l'intérêt majeur absorbe l'attention des Français et les rend indifférents au culte des Muses, j'ose publier un poème dont le faible mérite est, sans doute, peu propre à ranimer le goût des vers. »

Transplantée dans un petit logement de la rue de l'Hirondelle (nº 24), la famille Daumier dut renoncer au *farniente* méridional. La vie chiche et besogneuse devint le lot du petit Honoré.

Jean-Baptiste eut beau célébrer Louis XVIII, Alexandre Ier et M. de Marchangy, la gloire ni la fortune ne lui sourirent. De ses *Veilles poétiques*, publiées en 1823, chez Boulland, il ne tira d'autre profit que d'être admis à lire ses vers « dans des cercles nombreux, où se trouvaient réunis des hommes connus par leur rang élevé, leur goût et leur talent (1) ».

C'est ainsi que Jean-Baptiste fut présenté à la princesse de Rohan-Rochefort, au duc d'Havré, au baron de Balainvilliers, conseiller d'Etat, au prince de Hesse-Darmstadt, au commodore Sidney-Smith, à M. de Marchangy, premier avocat du Roi et auteur de la *Gaule poétique*, à M. de Féraudy, chevalier de Saint-Louis, colonel du génie, enfin à M. le chevalier Alexandre Lenoir, administrateur du Musée Royal, dont le verdict devait avoir une si grande influence sur la carrière du petit Honoré Daumier.

Mais le temps n'était plus où d'aussi belles relations suffi-

(1) Jean-Baptiste DAUMIER, *Les Veilles poétiques.*

saient à nourrir un poète... et sa famille. Il fallut bien songer à découvrir d'autres ressources.

Honoré devenait grand garçon. Peut-être parviendrait-on à lui trouver un état.

Portrait de J.-B. Daumier, par H. Daumier.
(Collection de M. Gaudry.

De ce côté, le rimeur marseillais devait éprouver plus d'une déception. Tout ensemble vif et flâneur, pétulant et indolent, adorant s'attarder dans le désordre pittoresque de la rue parisienne, où s'aiguisait précocement son sens observateur,

l'œil et l'oreille aux aguets, se souciant davantage des gagne-petits et des bons bourgeois de la Cité ou du Marais que des élégants de la Chaussée d'Antin, cambrés dans les redingotes bleues très bouffantes, ou de leurs idoles, vêtues de barège blanc, délicieusement ridicules avec leur coiffure à la chinoise, rattachée sur le sommet de la tête par un peigne à la girafe, le jeune Honoré n'avait qu'une idée en tête : reproduire sur le papier ou sur la toile ces types plaisants, croisés à chaque carrefour, ces scènes de la vie familière, surprises à chaque porte.

Le petit Daumier accrochait encore aux galets de Marseille ses fonds de culotte qu'il barbouillait déjà des bonshommes expressifs. A Paris, son goût pour le dessin ne fit que croître et se développer. Fallait-il l'encourager?

Jean-Baptiste Daumier reconnaissait alors avec trop d'amertume de quelle vanité est faite la gloire littéraire, pour accepter de voir son fils devenir un artiste. Honoré dut se cacher pour dessiner.

Dès lors, il alla faire au Louvre de longues escapades, s'installant, de préférence, dans la galerie des Antiques, étudiant les modèles puissants et délicats, les lignes sobres et harmonieuses des chefs-d'œuvre des IIIe et IVe siècles. Le petit Phocéen découvrait l'art grec.

Comme ce premier enseignement explique la caractéristique du talent de Daumier, qu'on a si justement qualifié de *sculptural* !

Plus tard, dans son atelier de l'île Saint-Louis, nous retrouverons chez le maître des *Emigrants* — cet admirable haut-relief dont s'inspira Constantin Meunier — des moulages de monuments antiques, des fragments de la Colonne Trajane, des têtes bien vivantes de légionnaires, de barbares, de citoyens romains...

Et l'on a prétendu, par suite d'une erreur dont il est aisé de faire justice, que Daumier aurait travesti, ridiculisé, méprisé cette antiquité, aux leçons de laquelle s'est éveillé son génie !

Après un sérieux stage chez les sculpteurs hellènes, Honoré Daumier s'était hasardé dans les galeries de peinture, et il étudiait, avec une patience enthousiaste, chez Rembrandt, les mystères du clair-obscur et de la lumière centralisée, chez Rubens, la science des volumes et la symphonie des couleurs, quand une brusque détermination de son père vint l'arracher à ses rêves.

Sur le conseil des « personnes recommandables » qui condescendaient jusqu'à entendre ses pastorales et ses odes royalistes, Jean-Baptiste Daumier résolut de placer Honoré chez un huissier comme saute-ruisseau.

Ne se dissimulant pas qu'il lui fallait gagner son pain... et bientôt celui des siens, le jeune garçon, le deuil au cœur, se résigna provisoirement.

On le voit, Daumier connut de bonne heure ces *Gens de Justice*, qu'il devait stigmatiser plus tard si cruellement. M. Arsène Alexandre l'a fort bien noté, l'aversion de l'artiste pour la *Chicane* est antérieure à son procès de 1832. Elle date de cette époque douloureuse où, petit clerc d'huissier, nourrissant, en dépit des tristes besognes, une haute ambition, il vit de près, épanouis dans leur morgue satisfaite, magistrats et avocats, toute la gent procédurière du Palais.

Sa détresse morale au cours de cette épreuve, Daumier nous l'a révélée dans un de ses *Types français*, *le Petit Clerc* (dit : Saute-ruisseau), qui est une façon de confidence.

Engoncé dans une cravate noire, écrasé par un habit trop vaste, traînant des bottes éculées, les oreilles débordant sous le chapeau en tuyau de poêle, la mine lasse et pourtant futée, le petit clerc paraît hésiter avant de tourner le bouton de l'étude. Cet œil fureteur, ce nez au vent, tout nous porte à croire qu'en composant ce type, Daumier homme songeait à Daumier enfant. La légende, cette fois, n'est certainement pas de Philipon. Elle dit :

« Le petit clerc mange peu, court beaucoup, flâne davantage et revient le plus tard possible à l'étude où il est le souffre-douleur. »

Rien ne saurait mieux nous renseigner sur l'état d'âme de Daumier saute-ruisseau que cette lithographie et cette légende.

Un jour, enfin, excédé, Honoré déclara tout net qu'il ne pouvait rester petit clerc. Le chantre des *Veilles poétiques* fit d'abord la sourde oreille, mais, devant l'attitude résolue de son fils, il craignit que celui-ci ne tînt parole et ne se rendît plus qu'à l'étude... buissonnière. Les « personnes recommandables » si bienveillantes à la veine littéraire de Jean-Baptiste furent de nouveau consultées. En raison de ses aptitudes artistiques, on résolut de faire du jeune Daumier un commis de librairie. Clerc d'huissier et commis de librairie ! Que d'hommes célèbres ont débuté ainsi !

Un parent du conventionnel Delaunay, libraire de son état, s'offrit à faire du saute-ruisseau démissionnaire un excellent commerçant. Peine perdue. Contre cet âpre entêtement, qui fut une des dominantes du caractère de Daumier, — et l'une de ses vertus, — tous les efforts du bonhomme s'émoussaient. Il renonça à la lutte et se sépara de son commis.

Cette fois, le réfractaire trouva les siens consternés. M^me^ Daumier s'emporta avec une vivacité toute méridionale :

— Mon pôvre Honoré, gémit-elle, tu né sais pas ce qué tu veux faire ! tu né lé sais pas !

A quoi l'enfant terrible répliqua fortement :

— Mais si... je veux dessiner.

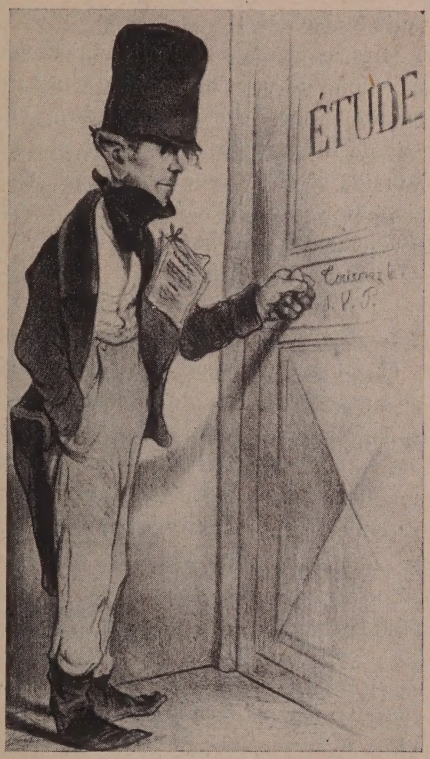
Pour le coup, le père fut impressionné. Il décréta de s'en remettre à l'arbitrage d'Alexandre Lenoir, auquel il avait dédié une de ses odes. A la vue des essais d'Honoré, l'illustre fondateur du Musée des monuments français donna raison au jeune homme. On se trouvait en présence d'une indiscutable vocation.

Le sort en était jeté, Honoré Daumier serait un artiste... Et pourtant, ces premières leçons chez Lenoir, ces premiers principes le rebutèrent, le découragèrent presque...

Les doctrines qu'on y enseignait proscrivaient trop la vie

mouvementée et frémissante, pour retenir jamais ce libre écolier de la rue.

Il se dégoûta vite de copier invariablement des nez et des oreilles, des oreilles et des nez. N'appartenait-il point à cette neuve génération romantique qui allait secouer si farouchement le joug des théories davidiennes, opposant aux froides études fragmentaires la fougue synthétique des ensembles?



Le Petit Clerc (dit : Saute-ruisseau).

Peu à peu, Daumier devint moins assidu à l'atelier d'Alexandre Lenoir. Tout comme aux mauvais jours où il était saute-ruisseau, il se reprit à flâner à travers Paris, se mêlant à la foule des badauds, observant les bourgeois prétentieux, guettant les mystères des *citadines*, s'oubliant surtout au Boulevard du Crime, devant les parades mirifiques où défilaient des géants, des nains, des hercules, des sauvages, des Lapons, des albinos, des moutons à cinq pattes, des veaux à deux têtes, des lapins savants; savourant les boniments du marchand de cirage anglais, vêtu d'un habit rouge, de

l'arracheur de dents, costumé en général mexicain, de l'homme aux souris blanches, de l'homme aux lézards, qui vendait du savon à décrasser les habits... Quelle riche moisson pour l'avenir récoltait là, sans y songer, l'indolent petit Marseillais !

Mais ses parents ne l'entendaient pas ainsi. Jean-Baptiste et sa femme ne voyaient qu'une chose : c'est qu'après avoir tant bataillé pour devenir un artiste, Honoré désertait l'atelier, comme il avait déserté l'étude et la librairie. Ne pourrait-on jamais rien tirer de ce *drôle* ?

— Mon pôvre Honoré, s'exclamait Mme Daumier, tu né sais décidément pas cé qué tu veux faire !

— Je veux dessiner !

— Mais Lenoir...

— Oui, Lenoir... mais ce n'est pas ça !

On ne pouvait cependant vivre éternellement de flâneries et de musardises. Honoré le comprit et il demanda à l'un de ses amis, Ramelet, de lui procurer un gagne-pain. C'était un bien piètre rapin que Ramelet ; mais il connaissait le métier lithographique et proposa d'en apprendre la technique au jeune Daumier, qui accepta d'enthousiasme.

La lithographie était alors à l'âge héroïque.

Vive la lithographie,
C'est une rage partout,

disait la chanson. Outre que le procédé de Senefelder avait, seul, la vogue pour l'illustration des journaux à images, la plupart de nos artistes, séduits par l'exemple de Prud'hon et de J.-B. Isabey, l'utilisaient volontiers. Après Géricault et Bonington, Delacroix se plaisait à manier le crayon gras et à faire jaillir de la pierre veloutée les furieux contrastes romantiques.

Sous l'impulsion d'Horace Vernet et de Charlet, « la Grande Armée se reconstituait sur le papier avec ses souvenirs de gloire », si bien que, comme l'a fort bien observé Henri Bouchot,

« le jour où le peuple descendra dans la rue, il y aura été préparé, entraîné par les images ».

A côté des chantres de l'épopée impériale et des tenants du moyen âge, dont Delacroix était le grand maître, tiraillait une bande de joyeux garçons, sans prétentions, à l'affût simplement des ridicules de nos mœurs, des petites misères de la vie quotidienne. Si certains étudiaient surtout les naïvetés des humbles, les candeurs des gobe-mouches, d'autres faisaient rire aux dépens de la fortune; quelques-uns enfin ne craignaient pas de frapper plus haut et de s'en prendre aux pouvoirs publics.

Avec un merveilleux entrain, Pigal, Traviès, Henri Monnier, Grandville enseignaient l'irrévérence aux sujets de Charles X, « le pieu monarque», comme devait l'appeler cette mauvaise langue de Decamps.

Ce fut vers ces copistes de la vie, vers ces artistes de la rue, que l'apprenti lithographe fut tout naturellement entraîné.

Essais bien timides, à vrai dire ! Quelques alphabets, casés tant bien que mal chez des libraires, plusieurs illustrations de romances *troubadour*, de pauvres croquis destinés à un petit journal créé par William Duckett, tel est le mince début d'Honoré Daumier.

Il fallait vivre, si chichement que ce pût être.

Un instant, l'éditeur Béliard, alors à la mode, parut vouloir lui en donner les moyens. Mais le fils du chantre d'Alexandre Ier et de Louis XVIII se sentait déjà au cœur une ardente foi républicaine. Dégoûté de copier force scènes bourgeoises d'une platitude loyaliste vraiment excessive et d'un niais sentimentalisme qui pourtant ne devait atteindre son apogée que sous le règne suivant, Daumier ne tarda pas à reprendre sa liberté, préférant placer de nouveau, pour son propre compte, des alphabets et des sujets de romances.

A cette époque, vers 1828, il suivait, aussi assidûment qu'il en était capable, les cours de l'académie tenue par Boudin, s'initiant à l'étude du corps humain, dont la fréquentation des bains froids devait, dans la suite, lui révéler les ridicules et

les tares. Ce fut alors que Daumier se lia avec divers artistes, comme Auguste Préault, l'unique statuaire du romantisme, et Jeanron, peintre populaire, conspirateur et polygraphe, auquel la République de 48 confia, avec beaucoup de bonheur, la direction des musées nationaux.

Achille Ricourt, qui, avant de s'éprendre de théâtre, de révéler Ponsard et sa *Lucrèce*, songeait déjà à fonder *l'Artiste*, Ricourt, en 1829, éditait des estampes dans la rue du Coq, qui conduisait au Louvre « et se rattachait comme centre commercial à cette galerie de brocantage de toute espèce, livres, gravures, ferraille, oisellerie », dont les étalages sordides s'entassaient « tout autour des terrains vagues que remplace aujourd'hui la place correcte et monumentale du nouveau Louvre (1) ».

Le jeune lithographe alla lui porter quelques-uns de ses premiers essais sur pierre. Ils plurent à Ricourt qui paraît y avoir discerné, en germe, la qualité maîtresse de Daumier.

— Vous avez le geste, vous, lui dit-il.

En quoi, Achille Ricourt, qui décidément s'entendait à découvrir les talents naissants, fit preuve d'une espèce de divination.

Ces tentatives sont, en effet, bien timides, bien gauches, et encore très impersonnelles.

Ses *fantaisies;* éditées par Ricourt, sont à peu près perdues; mais nous pouvons retenir de cette période deux lithographies signées, publiées par la *Silhouette*.

Elles sont dans le goût de Charlet et évoquent bourgeoisement, à la façon des refrains de Béranger, la gloire poudreuse des guerres de la République et de l'Empire.

La première n'est pas sans intérêt. Sur un champ de bataille enfumé, un grenadier charge son fusil et regarde avec mépris un biscaïen qui va s'enfoncer dans la terre à quelques pas de lui. Au bas de la planche s'inscrit cette légende significative : *Passe ton chemin, cochon !*

(1) DURANTY, *Daumier. Gazette des Beaux-Arts*, 20e année.

Ne vous y frottez pas!!

Dans le *Vieux Drapeau*, d'un dessin très imparfait, le paysan de la chanson presse avec attendrissement sur son cœur le drapeau tricolore, ce drapeau qui était alors surtout celui de la Révolution.

La Révolution, elle minait sourdement le vieil édifice bourbonien, péniblement rebâti.

Pour avoir sifflé Charles X, la garde nationale licenciée laissait la route libre à la révolte. Dans les provinces s'allumaient des incendies mystérieux. La Chambre dissoute s'agitait. « Elle ne devait plus être ramenée sur la scène qu'à travers des barricades, au bruit des cloches sonnant des funérailles inconnues, et par des enfants du peuple couverts de vêtements souillés (1). »

Le corps diplomatique ne cachait plus son anxiété. Seuls, le roi et ses ministres s'obstinaient dans leur aveugle sérénité, ce qui arrachait à M. de Metternich ces paroles sévères :

« Je serais beaucoup moins inquiet, si le prince de Polignac l'était davantage. »

Tandis que M. de Villèle, accouru à Paris, s'ingéniait pour détourner de la royauté le coup qu'il prévoyait, M. Beugnot disait avec une tristesse superbe :

« La monarchie va sombrer sous voile comme un vaisseau tout armé. »

Une aurore nouvelle, sanglante, mais lumineuse, allait luire sur la France, durant laquelle surgirait une jeune génération avide de liberté politique et de justice sociale, mûrissant son génie aux orages de la place publique et dans le silence des prisons.

Comme pour tant d'autres, le tocsin des *Trois Glorieuses* allait faire du petit Daumier un grand artiste et un homme brave.

(1) Louis BLANC, *Histoire de dix ans.* Introduction. Paris, Garnier, éditeur.

II

EN PLEINE TOURMENTE

Un trône nouveau venait de s'élever sur les barricades de juillet. La bourgeoisie, maîtresse de l'heure, saluait en Louis-Philippe Ier son propre avènement. Les vaincus de la veille, les légitimistes, « étaient peu redoutables, à cause de leurs grandes richesses »; « exposés à voir leurs fortunes englouties dans la tempête s'ils avaient l'imprudence de l'exciter, ils étaient dans une position singulièrement fausse et contradictoire ». Le bonapartisme avait « des racines partout, dans le peuple, dans l'administration, dans l'armée, jusque dans la pairie (1) ». Mais à ses chefs, les vieux généraux de l'Empire, le gouvernement laissait peu de chose à désirer.

Le parti le plus intransigeant, sans doute parce qu'il était le plus déçu, c'était le parti républicain. Ses dirigeants, les Etienne Arago, les Bastide, les Godefroy Cavaignac, « agissaient sur le peuple par la générosité de leurs sentiments et sur les écoles par l'impétuosité de leurs allures ». Chacun savait que la Révolution ne s'était faite que par leur audace, et l'on concevait qu'ils regardassent, au même titre que les carlistes, Louis-Philippe d'Orléans comme un usurpateur. Après ces journées de juillet, où tant de sang plébéien avait coulé, n'était-ce pas à la République qu'aurait dû revenir la souveraineté?

Les Trois Glorieuses avaient donné à la presse une liberté précaire. Avec une violence juvénile, les républicains se saisirent de cette arme et la firent leur. *La Tribune*, de Germain

(1) Louis Blanc, *Histoire de dix ans.*

Sarrut, *le Mouvement*, rédigé par Achille Roche, *la Révolution de* 1830, où bataillaient Charles Reybaud et Antony Thouret, et bientôt *le National*, d'Armand Carrel, attaquèrent avec une violence extrême le nouveau règne.

Mais si l'outrage blesse, le ridicule tue. Les articles et les discours indignés, les menées des sociétés secrètes, les émeutes ouvrières devaient être moins dangereux pour le régime orléaniste que les lithographies des Traviès, des Decamps, des Grandville, que ces féroces caricatures écloses au soleil de juillet, faisant rire la France entière aux dépens de l'*Ordre de Choses*. Comme l'a dit Baudelaire, « ce fut vraiment pour les caricaturistes une belle époque ».

Républicain dans l'âme, ayant hérité de son père un vieux fonds de philosophie emprunté au *Discours sur l'Inégalité* et au *Contrat social*, Honoré Daumier résolut de se consacrer entièrement à défendre, à sa manière, c'est-à-dire en prenant l'offensive, cet idéal de liberté, d'humanité et de justice qui jamais, en lui, ne s'éteindra.

A peine s'est-il attardé à croquer, d'un crayon amusé, *les Victimes de la Révolution* : deux grisettes dédaignées, cherchant en vain fortune dans les Tuileries où les dandies ne s'occupent plus que des gazettes. Ces petites femmes à mitaines et à tabliers de taffetas sont aimablement troussées, mais décidément Daumier n'est pas le dessinateur des grâces féminines. Enfant perdu de l'armée républicaine, il tire sur l'adversaire son premier coup de feu — oh ! d'une bien faible portée encore ! Louis-Philippe, en berger, tond avec ardeur des moutons à cocarde révolutionnaire : *Pauvres moutons !* dit la légende. *Ah ! vous aurez beau faire, toujours on vous tondra !*

Puis, l'ancien saute-ruisseau s'essaye à fronder le clergé. Une charge de Talleyrand — *M. de Bienauvent* — représentant le prince de Bénévent dans les airs, surmonté d'une girouette, lui facilite l'accès de l'importante maison Aubert, installée alors au 13 de la galerie Véro-Dodat. Désormais, la fortune lithographique de Daumier est assurée.

Enfoncé La Fayette!... Attrape, mon vieux!

Les premières planches politiques que lui édite la maison Aubert sont déjà d'une belle vigueur.

Voici la monarchie constitutionnelle représentée sous la forme de l'âne chargé de reliques. — Voici l'ex-duc d'Orléans, désigné au mépris de la foule par un garde national qui, apercevant à la devanture d'un marchand de plâtres le profil bien connu à toupet et à favoris, s'écrie : *Dieu! ai-je aimé cet être-là!*

Enfin, une page remarquable, *le Patrouillotisme chassant le patriotisme du Palais-Royal*, allusion aux événements du 22 décembre 1830, attira particulièrement l'attention de Philipon, le directeur de *la Caricature*.

C'est une bien curieuse figure que celle de Charles Philipon. Il avait vu le jour à Lyon, en 1800. Ce fils de marchand de papier peint eut, de bonne heure, le goût linéaire. A l'âge de dix-sept ans, le petit Lyonnais fit le voyage de Paris et entra dans l'atelier de Gros. En 1823, il s'établissait définitivement dans la capitale et ne tarda pas à se faire « entraîneur d'hommes ». Champfleury a pu le noter, depuis Charlet jusqu'à Gustave Doré, qu'il devina dans un collégien de seize ans, Philipon enrôla Grandville, les Johannot, Decamps, Daumier, Gavarni, Cham.

Physiquement, cet homme d'esprit était fort laid; figure sèche et long museau; si bien que la charge de Benjamin (1) est à peine une charge, et que la légende en est des plus véridiques :

> On sait que la caricature
> Pour père a Philipon. Si c'était moins constant,
> On n'en douterait plus devant sa portraicture :
> A sa fille il ressemble tant!

Ardent républicain, « polémiste tenace et cruel », Charles Philipon tint, en 1831, à s'attacher le jeune Daumier, dont il devait être, pour longtemps, l'inspirateur tyrannique.

La *Caricature*, dont la collection atteint aujourd'hui un prix si élevé, comprenait une simple feuille de texte, d'un caractère généralement agressif, et deux belles planches ou une de dimen-

(1) *Charivari*, 14 mars 1838.

sions exceptionnelles. Cet « illustré » créa « un courant artistique qui fut pour la lithographie politique ce que les *Voyages pittoresques* de Taylor avaient été pour la lithographie romantique (1) ».

Daumier commença d'y travailler sous le pseudonyme de Rogelin. Ses planches voisinaient avec de curieuses études de genre, signées du comte Alexandre de B..., autre pseudonyme, derrière lequel se dissimulait Honoré de Balzac.

Le temps de Balzac était, on le sait, bien réellement de l'argent. Aussi, toujours en hâte, l'auteur des *Scènes de la vie de province* ne faisait-il qu'apparaître au journal, pour remettre sa copie, corriger ses épreuves ou toucher quelques louis... d'avance.

Pourtant, il n'avait pas été sans remarquer Honoré Daumier et s'était écrié, en voyant certaines de ses compositions, solides comme des bas-reliefs :

— Ce gaillard-là a du Michel-Ange sous la peau !

Baudelaire devait plus tard donner de l'accent à ce jugement en écrivant, dans son *Art romantique :* « On a justement appelé les œuvres de Gavarni et de Daumier des compléments de la *Comédie humaine.* »

Au reste, comme à tout venant, Balzac, qui prêchait d'exemple, avait offert à Daumier ce précieux conseil, dont celui-ci, soutien de famille, eut la sagesse de ne point tenir compte :

— Si vous voulez devenir un grand artiste, faites des dettes !

Les autres rédacteurs de *la Caricature* étaient, sous le pseudonyme de Derville, Louis Desnoyers, l'auteur de *Jean-Paul Choppart,* qu'avant Cham, illustra Daumier ; et enfin « le Meneur de danse », Philipon lui-même, qui, délaissant volontiers le crayon pour la plume, exerçait, au détriment de la monarchie de Juillet, sa verve fielleuse et macaronique.

Veut-on avoir une idée des *boniments* (ce mot est le seul juste) à l'aide desquels le directeur de *la Caricature* mettait

(1) H. Bouchot, *La Lithographie.* Paris, Quantin, éditeur.

en valeur les talents de sa troupe? Voici l'étonnante *parade*, au cours de laquelle Philipon annonce la série de la *Chambre non prostituée :*

« Ainsi se poursuit cette grande galerie d'improstitués, dont le talent de *M. Daumier* est un gage de ressemblance, et qui sera si intéressante pour nos abonnés, lorsqu'elle sera complète et qu'elle comprendra tout ce qui mérite d'être distingué parmi nos ventrigoulus. C'est un monument que nous élèverons à la sottise contemporaine.

« Nous concevons tout l'intérêt qu'on porte à posséder au grand complet la série de ceux d'entre les improstitués qui se sont fait remarquer, soit par un plus grand nombre de vociférations, soit par un plus profond mutisme, soit par de plus épileptiques attaques de nerfs, soit enfin par une plus grande servilité de croupion dans les assis et levés qui ont battu sur les banquettes des centres. Nous continuerons cette espèce de ménagerie humaine... »

A *la Caricature*, les artistes de talent ne manquaient pas : Grandville, dont la manière « très sobre à la fois et très écrite plaisait beaucoup » — c'est lui qui, en 1832, ne craindra pas de nous détailler aigrement *la Marche du gros, gras et bête*, triomphe d'un porc conduit par les ministres en goguette; — Henry Monnier, dont les *employés* et les *grisettes* avaient déjà été remarqués sous la Restauration; Traviès, qui transformait son Mayeux en un politicien; Raffet, hissant sur les tréteaux un ministre, vêtu en paillasse, et le faisant réclamer au peuple une forte liste civile; Pigal, resté le peintre des gens du peuple, et Eugène Lami, celui des mondains; Decamps, travestissant en baladins les vieux pairs et leur faisant danser une sarabande folle sur des échasses...

Mais, sans conteste, la première place allait bientôt revenir au pseudo-Rogelin, à Honoré Daumier.

Quand celui-ci entra à *la Caricature*, le gouvernement de Louis-Philippe commençait à perdre de sa mansuétude initiale. L'allégorie de *la Poire*, sortie du cerveau de Philipon, mais à

Sainte-Pélagie. — Cour de la Détention.

laquelle Daumier donna l'ampleur, l'être, et dont le roi, homme d'esprit, fut tout d'abord le premier à rire, à force d'être répandue par toute la France, parut moins plaisante à ses ministres. Qui ne connaît le procès fameux, intenté à Philipon, pour avoir représenté les phases de la métamorphose de la Poire, ce fruit calomnié devenant, à l'aide de quelques traits, la tête même de Louis-Philippe? Ce jour-là, l'impertinence de Charles Philipon ne connut pas de bornes. N'alla-t-il pas jusqu'à jeter au procureur général cette extravagante apostrophe :

— Vous nous condamnerez donc demain pour une brioche, pour toute autre *chose grotesque* où le hasard aura mis cette triste ressemblance.

Philipon fut acquitté, mais, dès lors, les condamnations se mirent à pleuvoir sur *la Caricature*, ce qui justifiait ce coq-à-l'âne de son fondateur :

— Au lieu de pépins, *la Poire* donne des amendes !

Le ton du journal devenait, d'ailleurs, chaque jour des plus acerbes et des plus cinglants.

Parlant d'un vote de crédits militaires :

« La Chambre a voté avant-hier 8,393,000 francs pour fournitures d'artillerie. Cette fois, du moins, le peuple ne peut pas dire qu'il ne lui en est rien revenu. »

Et, une autre fois, à propos de M. Thiers :

« M. Thiers, dissuadé de prendre les finances, vu la difficulté de faire rentrer l'argent, a répondu : « Soyez tranquilles, messieurs, je prendrai tout sur moi. »

C'est dans cette atmosphère de bataille que parut la planche du *Gargantua*, signée H. Daumier. Elle ne fut point publiée par *la Caricature*, mais, mise en vente aux carreaux de la maison Aubert, elle attira la foule parisienne, gouailleuse et frondeuse. La composition en était pesante, la facture sèche et gauche. Pourtant, les rires fusaient devant ce personnage à toupet, assis sur un trône percé. Une longue planche conduisait du sol à la bouche du Gargantua. De petits bonshommes falots, ministres, sénateurs, députés, déversaient dans la bouche du maître

les pièces d'or dont leurs hottes étaient pleines. Au fur et à mesure qu'il s'emplissait, Gargantua digérait et rendait, « par l'orifice inférieur de son individu », une avalanche de brevets, décorations, bâtons de maréchaux, portefeuilles, avidement recueillis par les porteurs de hottes.

Le coin de droite de cette charge était évidemment le mieux traité. Là s'entassaient ceux dont la misère laborieuse alimentait les hottes royales.

Vieux soldat mutilé, travailleur indigné de verser au fisc une partie de son salaire, indigents qui, pour nourrir Gargantua, doivent prélever sur leur pain sec, femme maigre et décharnée, serrant son nouveau-né sur son sein vide...

Cette planche, qui dressait contre les satisfaits de la monarchie constitutionnelle la rancœur des protestations ouvrières, valut à Honoré Daumier, de la part du tribunal de la Seine, six mois de prison et trois cents francs d'amende.

Un délai lui ayant été accordé pour purger sa condamnation, sa collaboration à *la Caricature*, sous le pseudonyme de Rogelin ou sous une simple initiale, se poursuivit chaque jour plus agressive.

La grande lithographie coloriée, toujours inspirée de Grandville, qui suivit *le Gargantua : Différentes monomanies des aliénés politiques*, nous introduit dans la cour de Charenton. Là, « chaque pensionnaire se livre à sa manie favorite ». Le procureur général Persil, celui-là qui requit contre Daumier, guillotine une poupée; le maréchal Soult porte une botte de cierges; Thiers, dans un habit trop vaste, est un « petit drôle qui fait le ministre »; d'Argout, préposé à la censure, chevauche une paire de ciseaux; Charles de Lameth est agenouillé devant une chaise où trône la Poire; le roi lui-même, vu de dos, a la monomanie des poignées de mains, dont personne ne veut plus, même pas les forçats auxquels il s'adresse.

La *Réception à la Cour du roi Pétaud* montre les mêmes courtisans allant se prosterner tour à tour, Soult en tête, devant la jambe royale. Cette fois, les traits et les expressions sont

plus accentués, d'un crayon déjà large et gras. Enfin, ayant eu la hardiesse, dans une charge qui confine à la maîtrise, de représenter le préfet de police Gisquet lavant, en compagnie de d'Argout et du maréchal Soult, le drapeau tricolore et se plaignant de ne pouvoir faire partir « ce diable de rouge », Honoré fut invité à subir sa peine.

Dans *la Caricature* du 30 août 1832, nous pouvons lire :

« Au moment où nous écrivons ces lignes, on arrêtait sous les yeux de son père et de sa mère, dont il était le seul soutien, M. Daumier, condamné à six mois de prison, pour la caricature de Gargantua. »

Sainte-Pélagie comprenait alors trois corps de bâtiments, l'un situé au nord, l'autre à l'ouest, le troisième — *le pavillon des Princes* — à l'est. Trois cours les séparaient. La première, la cour de la Dette, la deuxième, la cour de la Préfecture ou des Travées, la troisième, la cour de l'Infirmerie et des Politiques. De hautes murailles masquant le soleil, ces cours pavées, qu'embellissaient sept ou huit acacias chétifs, étaient très humides.

Dans le *Journal de ma prison*, Lamennais a écrit :

« On est ici comme dans un monde à part et qui flétrit l'âme, car l'homme n'y apparaît que par ce qu'il a de mauvais, à partir de l'architecte, dont la pensée très apparente a été de faire souffrir ceux qui logeraient là, en les privant d'air et de lumière. »

Plus loin, l'auteur des *Paroles d'un Croyant* nous donne de précieux détails sur le régime des prisonniers :

« Deux repas, vers huit heures et à quatre heures. Une livre de pain blanc ou une livre et demie de pain noir; au déjeuner, du bouillon maigre; à dîner, une cuillerée de légumes; le jeudi, un quart de livre de viande qui tient lieu de la portion de légumes. Le tout ensemble insuffisant pour le besoin. »

Au début de la monarchie de Juillet, on entassa dans la salle de l'Infirmerie et dans celle des Travées, ainsi que dans le pavillon de la Dette, les prévenus et les condamnés non privi-

légiés, l'Administration réservant les six chambres du pavillon de l'est, dont les croisées donnaient sur la rue du Puits-de-l'Ermite, aux aristocrates, aux journalistes ou écrivains favorisés.

Cent-vingt autres condamnés étaient disséminés dans les divers corps de logis. Daumier fut du nombre.

Sainte-Pélagie était alors le plus curieux *pandémonium politique.* « *La Caricature* heurtait *la Quotidienne*, *le Courrier de l'Europe* coudoyait *la Révolution*, *la Gazette de France* pivotait entre *la Tribune* et *le Courrier français.*

« Le soir, peu avant l'*heure des verrous*, à la morne lueur des réverbères, tous les républicains de Sainte Pélagie disaient leur *prière du soir* (1). »

L'un des détenus de *Pélagie*, Armand Marrast, nous a tracé cette scène émouvante, à laquelle Daumier prenait part avec ses compagnons de cellule, le graveur Lerouge et le romancier Masse :

« L'usage de la prière du soir s'introduisit à Sainte-Pélagie, aussitôt après la révolution de Juillet. A la tombée du jour, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains descendent, réunis par la religion de l'égalité, et, venant, avec joie, lui rendre hommage, tous placés au hasard, s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires.

« Un des assistants entonne le *Chant du Départ*; bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain.

« On passe ensuite à d'autres hymnes de liberté. Qu'elles paraissent nobles, élevées, sublimes ! Le patriotisme s'échauffe, le cœur s'anime et se passionne, l'âme s'élève, rien ne trouble cet enthousiasme ! Toutes ces voix fortes et viriles, ce silence, ces lieux, cette liberté vantée, exaltée, cette présence des trois

(1) Alfred SIRVEN, *Sainte-Pélagie.* Paris, Lebigre-Duquesne, éditeur.

couleurs, tous ces hommes dont la foi déborde, dont la conviction accentue la parole et rend les vœux si fermes et si vibrants; tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifice ! c'est beau ! c'est grand !

« Puis vient *la Parisienne*, dont on supprime quelques vers; puis *la Marseillaise*. Tout cela se chante gravement, du fond de l'âme, et tout le monde est à genoux. Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et bientôt, on entend, au bas de chaque pavillon, une grosse voix s'écrier avec force : « La fermeture ! » Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi. »

Malheureusement, à côté de la société des honnêtes gens, on devait subir, à Sainte-Pélagie, le contact des filous. Daumier, pourtant, ne paraît pas en avoir trop souffert. Il a même conté, dans la suite, que ce séjour forcé n'avait pas été pour lui sans intérêt.

Sa gaieté placide, son ironie bienveillante, lui gagnèrent la sympathie de ses compagnons les chenapans. « Les voleurs l'aimaient beaucoup; l'un d'eux, célèbre coquin du temps, cherchait à provoquer ses confidences, et avait conclu de son silence qu'il ne pouvait être un malfaiteur vulgaire :

« — Voyons, dis-moi pourquoi tu ne veux pas me dire ce que tu as grinché ? »

Et Daumier, d'un air mystérieux et profond, de se récrier :

« — Tu ne le sauras jamais; c'est un secret (1). »

Dans une amusante lettre, adressée de Pélagie à l'ami Jeanron, Honoré auquel ses co-détenus, se souvenant davantage de sa caricature que de son nom, ont donné le sobriquet de Gargantua, déclare n'avoir pas trop à se plaindre de la *pension Gisquet*. S'il ne regrettait son intérieur, sa famille, la prison ne lui laisserait « aucun souvenir pénible, au contraire ».

(1) Arsène ALEXANDRE, *H. Daumier, sa vie et son œuvre*. Laurens, éditeur.

Une seule chose le chiffonne. C'est qu'il est « accablé et tyrannisé par une foule de citoyens qui lui font faire leur portrait ».

De son passage à Sainte-Pélagie, Daumier tient à fixer le souvenir. Ici, il nous montre les détenus politiques, regardant, à travers les grilles de leur prison, s'élever dans l'air libre un ballon portant les dates des trois glorieuses : 27-28-29. Là, il campe trois captifs. Le plus rapproché lit *la Tribune* à ses compagnons. A en croire Champfleury, ce seraient le graveur Lerouge, l'avocat Landon et le romancier Masse. Mais il est plus probable que, Landon étant alors en liberté, nous ne devons voir là, que Lerouge, Masse et Daumier lui-même.

Comme, malgré tout, il a des loisirs, le prisonnier compose une série fantaisiste, *l'Imagination*, dont Ramelet emportait les scènes au fur et à mesure de leur production, et que malheureusement, il affadit, en les lithographiant.

Le 14 janvier 1833, en donnant la première planche de *l'Imagination*, une « vieille portière se berçant du bonheur que lui promet la loterie », *le Charivari* annonçait ainsi la série :

« Ajoutons un mot qui augmentera, sans doute, la bienveillance de nos souscripteurs pour les scènes de *l'Imagination*; c'est que leur auteur, M. Daumier, les compose en prison. Ce jeune artiste fut condamné en 1832 à six mois de captivité et 500 francs d'amende pour une très bonne charge intitulée *Gargantua.* »

Lorsque, à la fin de janvier 1833, Daumier sortit, plus ardent que jamais, de Sainte-Pélagie, il était mûri de cœur et d'esprit. Les nombreux portraits qu'il avait dû faire, en rechignant, pour contenter ses compagnons, lui avaient confirmé sa puissance à fouiller, d'un crayon aigu comme un ciseau, le visage humain. Le lithographe timide des *Aliénés politiques* et du *Roi Pétaud* allait, du premier coup, atteindre à la maîtrise.

Avant son séjour à Sainte-Pélagie, Daumier avait donné plusieurs essais remarqués de caractérisation physionomique.

Dans les *Masques de* 1831, publiés le 8 mars 1832 sous le pseudonyme de Rogelin, le métier lithographique est encore

un peu mou, mais le dessin est déjà sculptural. Certains masques, comme celui de Soult, aux lignes et aux plans presque géométriques, comme celui de Kératry, dont les paupières s'abaissent et le nez se fronce si bizarrement sur la lèvre entr'ouverte, comme celui de Dupin, dont la bouche en derrière de poule signale l'art oratoire, sont d'excellents portraits-charges. Ces quinze visages sont pourtant encore un peu raides, un peu figés, et pour tout dire, un peu conventionnels. Cette souplesse, ce *fondu* de la vie qui leur fait défaut, nous allons les découvrir dans le premier de ces bustes, soulignés de blasons fantaisistes, dont Charles de Lameth inaugure la série.

L'ancien constituant a la face bosselée d'un vieux sacristain hypocrite. L'expression est vile, dégradée, repoussante : sous la perruque comique, sous les yeux enfoncés, on cherche en vain une conscience. La lippe inférieure proéminente, le nez en retrait, les joues trouées d'ombre, l'oreille pointue, Dupin aîné personnifie l'éloquence matoise, aux gestes simiesques. Ces deux bustes, particulièrement, sont magnifiques de modelé et d'éclairage.

A sa sortie de Sainte-Pélagie, la réputation de Daumier portraitiste était déjà assez assise pour qu'on lui demandât surtout des portraits. Le condamné de 1832 sculpte alors son dernier buste, celui du pire adversaire des républicains, le procureur général Persil, que son visage en lame de couteau, ses fonctions redoutables et son nom même suggéraient à la satire de figurer en couperet de guillotine ou en scie (Père Scie).

Mais, combien supérieure à la série des *Bustes* allait apparaître cette cruelle et véridique *Galerie des illustrations de la bourgeoisie parlementaire!*

Ici, le poète classique Viennet médite dans sa haute cravate, avec un air chagrin. Là, M. Cunin-Gridaine s'étale, les mains dans les goussets du pantalon, stupide et grossier, prototype saisissant du parvenu. Ce port empesé et cette physionomie souple et vaine désignent le maréchal Sébastiani, dont la mère pouvait dire : « Mon fils est comme ses tambours; plus

Rue Transnonain, le 15 *avril* 1834.

on le bat, plus il fait de bruit. » L'auteur de la comédie des *Deux Gendres*, le rédacteur en chef de cet important *Constitutionnel* que *le Charivari* va cribler de flèches, M. Étienne, la face molle et béate, les paupières alourdies, le front fuyant sous les cheveux drus, semble ruminer. Nous retrouverons bientôt, dans la série du *Bal de la Cour*, cet *estomac disert*, comme l'appelait Philipon, ce vieux beau, satisfait de lui... et des femmes, accoutré en Amour de Boucher, complètement nu, avec un ventre énorme, des ailes dans le dos, un carquois, et une casquette d'aveugle.

Cet échalas cliquetant dans un habit trop vaste, c'est Royer-Collard. Nous le reverrons aussi, au *Bal de la Cour*, travesti en vieille marquise de l'ancien régime, profilant, sous une mantille noire, son masque de douairière, et trébuchant dans ses grands paniers.

Le docteur Prunelle, maire de Lyon, a les cheveux en broussaille, les épaules larges et les poings pesants. Son œil pétille sournoisement. M. de Kératry fait des ronds de jambe, plie l'échine, met une main sur son cœur et, dans un sourire, découvre une dentition de rongeur . L'amiral de Rigny, préoccupé, semble flairer d'où vient le vent.

Sur son « banc de douleur » voici Guizot; et, cette fois, nous avons bien affaire à un très beau portrait et nullement à une charge. Le modelé du visage est d'une solidité définitive. De ce nez busqué, de cette lèvre supérieure fortement avancée, se dégagent une mélancolie profonde, de la tristesse, presque de l'affaissement... mais aussi une incontestable beauté morale.

Cependant, pour se vouer plus spécialement au portrait, Daumier ne renonce point à la caricature d'actualité. Qui ne connaît le geste, très humain en somme, du maréchal Lobau, dispersant l'émeute, en faisant jouer les pompes à incendie? C'en fut assez pour que cet excellent officier supérieur servît de plastron aux sarcasmes de l'opposition républicaine.

Dès lors, il n'est plus de charge du maréchal Lobau, où l'on ne le représente, accoutré à la façon des apothicaires de Mo-

lière. Dans le cortège du *Prince Lancelot de Tricanule* (ainsi fut surnommé et chansonné le commandant en chef de la Garde nationale), celui-ci est représenté en costume de cour, portant la seringue en sautoir; des aides de camp suivent, tenant d'autres accessoires significatifs.

Déjà, Daumier consacre plusieurs planches à la politique étrangère, où il trouvera plus tard, lorsque la presse sera bâillonnée, un heureux dérivatif. Dans *Kiss-Kiss-Pedro* et dans *la Prise de Lisbonne*, se révèle la verve patriotique et même un peu chauvine de l'artiste, qui s'exercera, dans l'avenir, au détriment des Cosaques, des Autrichiens et des Prussiens.

L'opinion publique, en France, était cependant loin de se calmer. A travers le royaume, les émeutes se succédaient. Le 13 avril 1834, la seconde insurrection lyonnaise venait à peine de s'éteindre dans le sang, que, rues Beaubourg, Geoffroy-Langevin, Aubry-le-Boucher, aux Ours, Maubuée, Grenier-Saint-Lazare, des barricades s'élevaient, « construites par une poignée d'hommes exaltés ». Avec quelle aveugle férocité ce mouvement fut réprimé, c'est ce dont témoignent les dépositions invoquées, dans son mémoire sur les événements d'avril, par Ledru-Rollin. Au numéro 12 de la rue Transnonain, particulièrement, la troupe, exaspérée par les coups de feu partis d'une croisée, massacra tous les habitants.

Les femmes, les enfants, dont le sang innocent coula dans cette maison, devaient trouver dans Honoré Daumier un vengeur dont l'avenir retiendrait la protestation indignée. Cette tuerie allait inspirer au jeune lithographe le plus effroyable des chefs-d'œuvre.

Une chambre d'ouvrier, vue au ras du sol, comme écrasée d'horreur. A droite, au premier plan, près d'un fauteuil renversé, une tête de vieillard, chauve et glabre, repose dans une flaque sombre. Adossé au lit bouleversé, un homme seulement vêtu d'une chemise ensanglantée, gît, les yeux clos, les joues creuses, la bouche entr'ouverte.

Son poing gauche est à peine crispé, ses jambes fortement

musclées sont écartées. L'homme est tombé sur un tout petit enfant, que son poids a brisé. Au fond de la pièce, dans la pénombre, un corps de femme est étendu, dont la tête disparaît dans l'obscurité.

La lutte est finie, les soldats sont loin, mais comme cette heure solitaire est plus tragique que l'instant même du massacre !

Aucune déclamation dans cette peinture de la guerre civile (car, de par la science de l'éclairage contrasté, de par le jeu souple et puissant des valeurs, cette lithographie est bien la plus belle peinture qui se puisse concevoir). Rien de l'outrance, de l'exaspération, qu'on eût pu attendre des brûlantes opinions du détenu de Sainte-Pélagie. La vérité nue, sanglante et muette, froide comme la Justice et comme la Mort. Et pourtant, quelle vigueur d'exécution, quelle sûre technique des raccourcis les plus périlleux, quel robuste modelage des chairs roidies ! Honoré Daumier n'a rien oublié des leçons du grand Rembrandt. Cette ombre colorée, cette pénombre animée, n'en avons-nous pas déjà admiré les transparences autour des *Pèlerins d'Emmaüs*, et cette coulée de lumière qui tombe du lit vide sur le cadavre de l'homme percé de coups, n'est-elle point la même qui éclaire *les Philosophes méditant* du maître d'Amsterdam ?

Cette lithographie ne parut pas dans la *Caricature* proprement dite. Harcelé par le parquet, Philipon, pour couvrir les amendes qui pleuvaient sur son journal, avait eu l'idée de publier de grandes planches supplémentaires, dont le recueil prit le nom d'*Association mensuelle lithographique*. C'est dans cette série que fut mise en vente — pour peu de temps, puisqu'elle fut saisie, — la composition intitulée : *Rue Transnonain, le 15 avril 1834*.

Comment fut accueillie cette lithographie par le grand public ? Il suffira de dire qu'on fit queue, galerie Véro-Dodat, devant les magasins de la maison Aubert, pour en contempler l'horreur justicière. A partir de ce jour, le nom d'Honoré Daumier fut populaire. Le jeune artiste avait alors vingt-six ans.

Auparavant, l'*Association mensuelle* avait publié déjà trois

planches de Daumier. La première, *Très hauts et puissants moutards et moutardes légitimes*, est sans grand intérêt; elle représente les princes et princesses de la famille d'Orléans. Daumier n'excella jamais à figurer, même en charge, les grâces de la jeunesse et de l'enfance. La planche suivante : *Ne vous y frottez pas!* témoigne au contraire d'une belle énergie. Un solide typo, coiffé du bonnet de papier, les manches troussées, les bras musclés, vient de jeter bas, à coups de poings, le vieux Charles X, que consolent deux altesses couronnées. A distance du robuste ouvrier qui lui lance un regard de défi, Louis-Philippe, maintenu par Persil et Guizot, agite son parapluie. Le visage du révolté est superbe de fureur et d'audace.

Plus admirable encore est la lithographie célèbre: *Enfoncé, Lafayette!*

Au second plan, un peuple en deuil se presse respectueusement autour du cortège funèbre, orné de drapeaux tricolores, qui conduit à sa dernière demeure le héros des guerres d'Amérique. La curiosité des femmes, le recueillement des hommes, tout est admirablement dépeint. Au loin, sur la droite, la colline du Père-Lachaise, noire de verdures funéraires, blanche de tombes. Mais où le chef-d'œuvre prend toute sa signification, c'est au premier plan, près de cette pierre, de cette croix qui attendent l'illustre mort.

Ventripotent, les cuisses lourdes et courtes, bien reconnaissable à ses favoris, à son nez bourbonien, à ses lèvres enfoncées, Louis-Philippe, de ses mains jointes, cache une partie de son visage, comme s'il pleurait; et pourtant, visiblement, l'hypocrite s'esclaffe: tout son être exulte, à la pensée délicieuse que l'idole du peuple vient de disparaître. Et la légende prend alors son véritable sens, trivial et terrible: *Enfoncé, Lafayette! Attrape, mon vieux!*

Quel contraste devait faire avec la *Rue Transnonain* la composition qui suivit, la dernière que Daumier donna à l'*Association mensuelle* — ce fameux *Ventre législatif (aspect des bancs ministériels de la Chambre improstituée de* 1834) !

Sur ces quatre bancs, où s'étalent toutes les laideurs, tous les vices, toutes les petitesses, toutes les difformités physiques et morales de l'humanité, une génération entière, celle du personnel de la monarchie de Juillet, a été tout ensemble analysée et synthétisée, de la façon la plus minutieuse et la plus large. Ces visages inquiets ou satisfaits, il n'y a pas à les décrire, il n'y a qu'à les regarder. Voici Prunelle hirsute, Royer-Collard lugubre, Guizot écoutant avec un ennui mal déguisé les galéjades marseillaises de M. Thiers.

C'est surtout en songeant au *Ventre législatif* que M. Camille Pelletan écrivait, en 1878, dans le *Rappel* : « M. Daumier laissera à l'histoire une collection complète des visages de cette époque, types de race pesante, au milieu desquels la figure de M. Thiers éclate d'esprit, de ruse et de pétulance marseillaise. Car jamais personne comme Daumier ne saisit au vol cette vivante grimace, clignant les yeux, serrant les lèvres, qui formait la physionomie de l'éminent homme d'État. Les portraits officiels sont loin de cela. »

Les émeutes avaient peuplé les prisons d'insurgés et de blessés. C'est de 1834 que date cette belle planche, où l'on voit Louis-Philippe dialoguer avec un juge, devant la couchette d'un détenu à l'agonie. « *Celui-là*, dit le roi, *on peut le mettre en liberté, il n'est plus dangereux.* » De cette année sanglante, également, et au lendemain des massacres de la rue Transnonain, cette émouvante allégorie : « *Et pourtant elle marche !* » songe, dans son cachot, un jeune insurgé, lequel, fers aux mains et aux pieds, sans paraître se soucier du procureur en robe qui le guette, contemple dans l'air lumineux l'image d'une jeune femme, coiffée du bonnet phrygien, *la Liberté en marche.*

Le soulèvement du 13 avril devait avoir sa répercussion au Luxembourg. Un grand nombre d'arrestations ayant été opérées, ce fut, en effet, devant la Cour des pairs qu'on traduisit les prisonniers. « Ce sont leurs juges qu'à son tour Daumier fit comparaître dans son journal. »

Les audiences n'avaient point lieu dans le Palais, mais dans

une construction en planches, édifiée hâtivement à cet usage, et dont Talleyrand avait dit, avec un sourire : « C'est la mort qui construit cette baraque ! » Dans la tribune publique, au milieu du tumulte soulevé par les prévenus et par les défenseurs, les Etienne Arago, les Bastide, les Barbès, les Blanqui, les Armand Carrel, les Garnier-Pagès, les Pierre Leroux, les Lamennais, les Ledru-Rollin, les Raspail, parmi le cliquetis des baïonnettes, Daumier, le cœur battant, assista à chaque audience. Brûlant de venger les accusés, il condamna les juges à figurer dans sa galerie, *pour l'éternité*.

Voyez-les, ces vieillards qui viennent juger, avant de mourir. Vous n'y trouverez pas le chevaleresque Chateaubriand. Le « poète de toutes les ruines » s'est, depuis l'aurore de la nouvelle monarchie, retiré dans un exil volontaire. Le duc de Broglie n'a pas répondu à l'appel, et, avec lui, quatre-vingt-cinq pairs, légitimistes, bonapartistes ou libéraux, se sont discrètement récusés.

Mais il reste tous ceux qui, avec le même zèle servile, se sont prosternés devant Napoléon, agenouillés devant les Bourbons, et seront prêts demain à déserter la cause orléaniste pour suivre tel nouveau maître que leur réserve l'avenir. Dans un fauteuil de malade, voici, de profil, Barbé-Marbois, l'ancien déporté de Cayenne : vêtu d'une vaste houppelande, coiffé d'un béguin, il somnole, les membres raidis par l'ankylose, le corps momifié. Le général Mathieu Dumas, « l'homme à la visière verte », est en train de boire un cordial, qui lui rendra peut-être un peu de vie. M. Gazan, énorme, abominable de vulgarité, dort béatement; le duc de Choiseul a tout l'aspect d'un ancien guerrier cacochyme, cassé et grinçant.

« Mais voici, sur une triple planche, Portalis, l'ex-ministre des cultes, le visage dévoré, sous sa perruque, par une protubérance variqueuse qui est son nez; Bassano, l'homme à tout faire de Napoléon, grognon et ronchonnant; Montlosier, l'ennemi des Jésuites, obèse et joufflu comme un vieil enfant; puis viennent Semonville, qu'un rhume de cerveau ravage; Thiers en Robert Macaire gouailleur; Rœderer, face de vieux

tubercule, avec du chevelu sur le front; Girod de l'Ain, président de la Chambre, n'est que ventre dans son uniforme à broderies; Verhuel, l'ex-amiral aimé d'Hortense, esquisse un salut de sa tête en forme de ruche (1). »

Quelles atroces images de la décrépitude humaine ce procès d'Avril devait nous valoir !

Sentant bien que les temps étaient proches où il n'y aurait plus pour la presse aucune liberté, Philipon et ses collaborateurs brûlaient leur poudre, sans compter. Le 14 mai 1835, *la Caricature* publia une lithographie, en quelque sorte prophétique, de Daumier, représentant une salle de tribunal. A l'accusé qui, bâillonné par trois juges, fait un effort désespéré et superflu pour parler, le président, ironique et bonasse, adresse cette exhortation :

— Vous avez la parole, expliquez-vous. Vous êtes libre !

Trois mois après, le 27 août 1835, par un des effets de cette répression dont Lamartine a dit alors : « C'est une loi de fer, c'est le règne de la Terreur pour les idées », par suite de cette législation, assimilant arbitrairement les excitations de la presse aux attentats matériels contre la sûreté de l'Etat, *la Caricature* fut supprimée. Elle en était à son 251e numéro, ayant paru, pour la première fois, le 4 novembre 1830. « Peu de journaux avaient fait plus de bruit et de besogne que celui-là en quatre ans et dix mois à peine. »

A Daumier revient l'honneur de tirer le dernier coup de feu. Au bruit des charges de cavalerie, les morts de Juillet sortent de leurs tombes encore fraîches. L'un d'eux, admirable figure, domine le groupe, et regarde, avec stupeur, les soldats qui sabrent et les processions qui défilent.

Et l'artiste met dans la bouche décharnée de ces martyrs de la liberté cette amère *moralité*, qui pourrait bien être celle de la plupart des révolutions :

« *C'était bien la peine de nous faire tuer !* »

(1) Henry MARCEL, *Daumier*. Paris, Laurens, éditeur.

Le Ventre législatif. — Aspect des bancs ministériels de la Chambre improstituée de 1834.

III

L'HOMME

Quel homme était-ce, au juste, que ce polémiste enragé, ce caricaturiste féroce, ce républicain forcené (l'on sait qu'aux environs de 1835 l'épithète *républicain* était à peu près aussi menaçante, pour les âmes placides, qu'aujourd'hui celle d'*anarchiste*) ? Quel homme était-ce que l'auteur de la *Rue Transnonain* et du *Ventre législatif* ?

Ce gai conspirateur de Jeanron nous a laissé, de son jeune et célèbre ami, un excellent portrait que, grâce à M. Célos, gendre de Geoffroy Dechaume et propriétaire de la maison de Daumier, à Valmondois, nous avons la bonne fortune de reproduire pour la première fois.

La face imberbe est colorée, fleurie de santé. Sous les sourcils, bien fournis, qui, plus tard, deviendront broussailleux, les petits yeux ont un regard perçant, fureteur, très singulier; le menton est têtu, la bouche entr'ouverte; le nez retroussé est aux aguets. Une physionomie à la fois futée et franche, d'allure bien plébéienne et bien française.

L'homme, souvent gauche, timide, devant les étrangers, laisse, entre amis, s'épancher cette jovialité un peu enfantine que nous avons tous admirée chez les derniers survivants de cette génération des « enfants du siècle », peinte par Musset, sous des couleurs si sombres... et si excessives. Au début d'un repas, même intime, il a une tendance à chercher ses mots, qui bientôt ira jusqu'à la gêne; mais l'animation d'un doigt de vin délie vite la langue, et, entre la poire et le fromage,

non seulement il plaisante avec aisance, cause alertement, mais encore il ne déteste pas *lancer* une chansonnette de Béranger ou d'Emile Debraux, pimentée d'une pointe d'accent marseillais.

Mais ce qui surtout caractérise Daumier, ce qui jamais, en lui, ne s'atténuera, c'est la ténacité des convictions, c'est la saine bonté du cœur.

Belle et rare génération d'artistes, qui, en donnant à l'École française tant de chefs-d'œuvre, nous a légué la mémoire de vies aussi désintéressées, aussi parfaitement bonnes que celles d'un Corot, d'un Théodore Rousseau, d'un Daubigny, d'un Daumier !

Les relations, nouées vers 1828, par Honoré Daumier, avec Préault, Diaz, Jeanron, Paul Huet, Cabat, n'avaient fait que s'affermir avec les années de lutte. Jeanron, nous venons de le voir, fit le portrait d'Honoré. Quant à Auguste Préault, lorsque, à la suite d'indignes manœuvres académiques, son fameux groupe, *les Parias*, fut refusé au Salon, il eut, du moins, la consolation de voir Daumier le reproduire magnifiquement et le populariser par la diffusion lithographique.

Tous ces jeunes se réunissaient « dans un local commun, sorte d'académie improvisée ». Ce local était le *bureau des nourrices* de la rue Saint-Denis. Abandonné depuis longtemps par les nourrices, il avait été transformé en atelier, où l'on travaillait librement. Entre deux séances, des causeries s'improvisaient : on jugeait sans indulgence les pontifes de l'École classique; Huet vilipendait Valenciennes; Préault modelait, en charge, le profil du père Etex; Jeanron citait des passages de Vasari ou disait son fait à l'ordre de choses.

Comme les maîtres du XVIII^e^ siècle, ces grands artistes commençaient par peindre des enseignes. Ce fut une enseigne de sage-femme, exécutée en collaboration avec Jeanron, qui rapporta à Daumier le premier argent (50 francs) que lui valut sa palette. Malheureusement, cette enseigne n'a pu être retrouvée.

La peinture ! Ce devait être — et bien justement, nous le verrons — la perpétuelle obsession de Daumier. Peindre, pouvoir exprimer par la couleur sa vision puissante ! Pourquoi lui fallut-il, toute sa vie, *traîner sa charrette*, comme il disait, lithographier pour vivre ? Quel funeste service lui avait rendu, en somme, Ramelet, en lui mettant dans les mains le crayon gras, ce facile gagne-pain !

Que de fois ce regret poignant ne se fit-il pas jour ? Au début du Second Empire, Etienne Carjat demanda à Pothey, graveur sur bois au *Monde Illustré*, de le présenter à Daumier. Pour examiner les essais du débutant, celui-ci repoussa la litho qu'il était en train d'achever pour *le Charivari* :

— Pas mal... Pas mal !... Mais pourquoi diable, étant jeune comme vous l'êtes, vouloir faire de la caricature ?

Et, comme Carjat témoignait sa surprise d'entendre le grand Daumier parler ainsi, le maître secoua la tête et répondit avec tristesse :

— Moi, voilà bientôt trente ans que je crois toujours faire la dernière !

De fait, le plus grand peintre du XIX^e^ siècle, Eugène Delacroix, devait lui rendre un éclatant hommage. Delacroix ne se contentait pas de lui écrire, comme dans la lettre inédite que nous avons sous les yeux : « Il n'y a pas d'homme que j'estime et que j'admire plus que vous (1). » L'intellectuel délicat, le chercheur inquiet qu'était le maître des *Massacres de Scio* ne dédaignait pas de se mettre à l'école du caricaturiste. Souvent, Delacroix employa ses heures de loisir à copier des dessins de Daumier, de ces scènes de baigneurs où l'anatomie humaine est si curieusement interprétée.

Ce fut vers 1846, quand il vint habiter le numéro 9 du quai d'Anjou, que Daumier se lia particulièrement avec Delacroix, ainsi qu'avec Corot, Daubigny, Jules Dupré, Boulard, Trimolet, Steinheil, Eugène Lavieille, Barye, Geoffroy-Dechaume. C'était

(1) Cette lettre appartient à M. Geoffroy-Dechaume fils.

l'âge d'or de la colonie artistique de l'île Saint-Louis. Ce quartier solitaire, ces quais aux belles façades, aux balcons de fer

Portrait de Daumier jeune, par Jeanron.
(Collection Célos).

forgé, ces perspectives anciennes, ces bras de Seine, paisibles comme des canaux, le recueillement majestueux et un peu morne de ce coin de Paris, tout concourait à y attirer les artistes et les littérateurs, tous ceux qui, pour créer, ont besoin de repos,

de silence et de rêve. Au 13 du quai d'Anjou, vivaient alors ensemble Daubigny, Trimolet le caricaturiste, qui était aussi un peintre de talent, Geoffroy-Dechaume et Steinheil, le sculpteur et le peintre-verrier, qui contribuèrent patiemment à la restauration de nos cathédrales. L'hôtel Lauzun abritait, avec Théophile Gautier et Baudelaire, le célèbre club des Haschischins dont l'auteur du *Roman de la Momie* nous a laissé une si pittoresque description. Le statuaire Michel Pascal était logé, lui aussi, chez la Grande Mademoiselle—Michel Pascal, dont le beau médaillon de Daumier inspira au poète des *Fleurs du mal* ces octosyllabes :

Celui dont nous t'offrons l'image,
Et dont l'art, subtil entre tous,
Nous enseigne à rire de nous,
Celui-là, lecteur, est un sage.
C'est un satirique, un moqueur;
Mais l'énergie avec laquelle
Il peint le Mal et sa séquelle
Prouve la beauté de son cœur.
Son rire n'est pas la grimace
De Melmoth ou de Méphisto
Sous la torche de l'Alecto
Qui les brûle, mais qui nous glace :
Leur rire, hélas ! de la gaîté
N'est que la douloureuse charge;
Le sien rayonne, franc et large,
Comme un signe de sa bonté !

Corot, Delacroix, Théodore Rousseau, Jules Dupré venaient visiter souvent les *colons* de l'île Saint-Louis, où gîtaient encore Antonin Moine, Feuchères, Antigna, Billotte, Wagrez, Norblin, et l'élégant et facétieux Fernand Boissard, qui logea à l'hôtel Lambert, avant de s'installer à Lauzun, Boissard, l'amant de la superbe juive Maryx, dont Geoffroy-Dechaume moula la vénusté, Boissard, qui s'amusait à donner des légendes à Daumier, comme dans ce billet *non affranchi :*

« — Un bourgeois, portant un melon sous son bras, heurte, en passant, un gamin qui lui dit :

« — Prenez donc garde, monsieur Saint-Denis.

« Je crois que ce sujet vaut bien les 15 centimes que te coûtera la présente...

« BOISSARD. »

Le logement de Daumier, au 9 du quai d'Anjou, était fort modeste. Au-dessus, « régnait un immense grenier qui, aux yeux du propriétaire, n'avait aucune valeur, car en ce quartier noble et désert, l'espace comptait alors pour rien. L'artiste n'avait eu qu'à faire maçonner ce grenier et à ouvrir dans le toit une large baie, où avait été adaptée une verrière, pour en faire un atelier vaste et splendide, qu'il avait rejoint à son logement au moyen d'un élégant et frêle escalier à vis. Une telle transformation avait stupéfait le propriétaire, attrapé comme un diable qui aurait donné du bon or trébuchant et sonnant, au lieu de feuilles sèches ! Qu'il ne tirât aucun lucre de ce local, qu'il avait cru ne pas exister, et où maintenant il voyait l'artiste installé magnifiquement, c'est une idée à laquelle il ne s'habituait pas; malheureusement, le bail était bien en règle ! Mais cet infortuné n'en prenait pas son parti; de temps en temps, très souvent, il montait chez Daumier, et, après s'être gratté le front, il lui disait avec une douceur insinuante:

« — Alors, vous ne voudriez pas subir une augmentation ?

« — Non, répondait l'artiste avec plus de douceur encore, j'aime autant pas.

« ... Impossible de se figurer un endroit moins luxueux, plus sévèrement nu, et dont le bibelot fût plus soigneusement proscrit, que ce *splendide* atelier. Sur les murs peints à l'huile en gris clair, d'un ton très doux, il n'y avait absolument rien d'accroché, si ce n'est une lithographie non encadrée, représentant *les Parias* de Préault... Un poêle carré, noir, en tôle vernie; quelques sièges; à terre, contre le mur, des cartons gonflés, débordants de dessins et qui ne pouvaient plus se fermer, voilà tout ce qu'on voyait dans ce grand atelier gai et clair, en outre

de la petite table sur laquelle Daumier travaillait à ses pierres (1). »

L'appartement proprement dit de Daumier, occupé aujourd'hui par M. Régereau, lui-même artiste de talent, n'a, pour ainsi dire pas été modifié. Au cours d'une récente visite, M. Gustave Geffroy en a fait une description, dont il serait vain de tenter d'égaler la précision et la couleur :

« Je monte l'escalier d'une maison du quai d'Anjou, — vieille maison comme toutes celles qui l'avoisinent, placée entre ces deux beautés historiques de Paris, l'hôtel Lauzun et l'hôtel Lambert, — vieil escalier aux paliers carrelés de briques, à la rampe de bois épaisse taillée en pleines bûches. Me voici tout en haut, l'ascension semble finie. Non, encore un étroit escalier, une échelle de meunier, une petite porte peinte en jaune. Après le cordial accueil du maître du logis, je regarde ce que l'on me montre : une vaste pièce qui tient toute la largeur de la maison et qui reçoit le jour, à droite par une fenêtre donnant sur les toits de l'île Saint-Louis, à gauche par une baie vitrée ouverte dans le plafond. Toujours à gauche, deux étroits réduits éclairés, à la manière des tableaux hollandais qu'imitèrent de notre temps Bonvin et Meissonnier, par une fenêtre à petits carreaux. L'un de ces carreaux s'ouvre comme un vasistas, et c'est toute une vision charmante, à la fois mouvementée et ordonnée.

« On a sous les yeux le tournant du petit bras de la Seine. Le fleuve, dont le large courant impétueux a été brisé par l'estacade, devient une paisible rivière de campagne, bordée d'arbres, avec une large grève. Elle coule en décrivant une belle courbe molle. Les lourds chalands dorment sur son eau verte. Une petite barque va et vient comme un bateau de passeur. Les chevaux que l'on baigne, solides bêtes de travail, émergent de l'eau en massives sculptures. Des enfants courent, jambes nues. Des femmes sont assises sur le sable. Des pêcheurs

(1) Théodore de Banville, *Mes souvenirs*. Paris, Fasquelle, éditeur.

à la ligne sont immobiles. Des blanchisseuses, pliant sous le faix, montent les escaliers de pierre. Des ouvriers et des bourgeois, coude à coude, regardent les remous et les sillages. Tout cela, sur le fond de maisons blanches, rousses et grises, du quai des Célestins, aux toits inégaux et aux fenêtres irrégulières. Au-dessus, des coteaux lointains, et les nuages qui voguent au ciel.

« — Quel Daumier !

« C'est le cri instinctif que l'on est obligé de jeter. Quel Daumier ? En effet, un « Daumier » qui ramasse, qui réunit sur le même point des séries de lithographies, de dessins, de peintures, toutes ces images paisibles et comiques où vit une humanité travailleuse et badaude dans le décor de l'ancien Paris miré par la Seine.

Maison, 9, quai d'Anjou,
où Daumier vécut de longues années.

« Mais nous ne sommes pas seulement devant un Daumier, nous sommes chez Daumier. Cette vieille maison, dont nous venons de gravir le vieil escalier, est la sienne. Ce palier sur

lequel nous nous sommes arrêté tout d'abord est le palier de son honnête logis. Ce petit escalier que nous avons pris ensuite est l'escalier de son atelier. Autrefois, il était intérieur, aujourd'hui il est extérieur, c'est le seul changement apporté par les années. Cet atelier, enfin, est le sien, et cette petite lucarne par laquelle nous avons revu le monde vivant de son œuvre est la lucarne où s'encadrait sa face spirituelle et sérieuse, et par laquelle son regard et son esprit allaient à la découverte du monde extérieur...

« C'est dans cet atelier du quai d'Anjou, où se trouvent encore la palette, les crayons lithographiques, et de belles peintures et de savoureux croquis de Daumier, c'est là qu'il mena à bien une grande partie de son œuvre. Sous cette baie vitrée était la table où il travaillait. Au fond, dans cet angle obscur, le canapé sur lequel il allait se reposer et songer, et travailler aussi, car la songerie de Daumier était féconde, puisque c'était sa mémoire qui lui donnait à revoir de nouveau, en quels résumés saisissants ! les paysages de villes et les êtres qu'il avait longuement contemplés pendant ses flâneries.

« Ce petit escalier conduit toujours à une espèce de chambre de phare haut perchée sur le toit, qui était encore un refuge de rêverie pour Daumier. C'est de là, fumant son éternelle pipe, qu'il regardait son ami et compère Geoffroy-Dechaume fumant aussi sa pipe dans sa barque amarrée à la berge du quai : ils se regardaient longtemps et conversaient sans mot dire à travers la fumée du tabac (1). »

Au reste, dans l'île Saint-Louis, chacun, alors, avait sa barque. Daumier n'eut pas besoin d'aller bien loin pour trouver les types de ses *canotiers*. Philippe de Chennevières nous a montré Gavarni, en quête de l'auteur de *Robert Macaire*, se rendant dans un café de l'île. Là, « on ne parlait que de capitaines. Chaque habitué auquel il réclamait son confrère, répondait : Daumier, il est avec le capitaine un tel; — Daumier, il

(1) Gustave GEFFROY, *Daumier (Revue de l'Art ancien et moderne*, 1901).

vient de sortir avec le capitaine un tel. — Et tous ces capitaines étaient des canotiers (1). »

Ce fut dans ce cadre paisible et laborieux du quai d'Anjou que, le 16 avril 1846, Honoré Daumier installa Marie-Alexandrine Dassy, couturière, âgée de vingt-quatre ans, demeurant précédemment chez ses père et mère, 6, rue du Pourtour-Saint-Gervais, qu'il avait épousée le matin même, à la mairie du IX^e^ arrondissement, en présence de leurs témoins : Marie-Auguste Soubeyran, employé, Amic, employé, Edme Dacier, homme de lettres, Philippe Bernard-Léon, artiste peintre.

Le chantre des *Veilles poétiques* n'était plus là pour bénir la fiancée de son fils; mais l'excellente M^me^ Jean-Baptiste Daumier, qui habitait au 8 de la rue de l'Arbre-Sec, anima la cérémonie de sa pétulance marseillaise.

A cette époque, le caricaturiste avait trente-huit ans, et non point vingt-six, comme on l'a prétendu par erreur, en fixant la date du mariage à l'année 1834. Etant née le 22 février 1822, la future M^me^ Daumier n'aurait eu alors que douze ans. Au reste, il suffit de se reporter à l'acte de mariage d'Honoré Daumier et d'Alexandrine Dassy.

Cette union était un mariage d'inclination, dans toute la force du terme. Jusqu'au soir de sa vie, l'artiste ne cessa de chérir avec tendresse cette compagne saine et robuste, souple et volontaire, qui, en dépit de ses origines prolétariennes (elle était fille d'un vitrier comme son mari; seulement celui-là n'était pas poète), comprit le génie d'Honoré, parfois l'inspira, ramassant en légendes nerveuses l'esprit de la rue parisienne où elle avait poussé, et, même aux heures les plus sombres de doute, d'angoisse physique et morale, n'ayant pas une défaillance dans son estime, dans son respect, dans sa vénération pour le pauvre grand homme, dont elle eut le réconfort de voir se lever la gloire.

(1) Ph. DE CHENNEVIÈRES, *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts.*

Au physique, elle était grande, avait, elle aussi, le teint coloré, les yeux expressifs. Nous n'avons d'elle aucun portrait. Mais nous retrouvons sa silhouette dans une foule de compositions de Daumier.

Quelle fut l'affection de l'artiste pour sa femme, nous pouvons nous en rendre compte, en parcourant les lettres qu'il lui adressait, durant les rares séparations, et dont certaines figurent à la fin de cet ouvrage.

Bien des années après le mariage, il suffit que *Didine* manque le courrier, pour qu'Honoré perde la tête comme un jeune amoureux :

« Mon cher Didin,

« Je m'attendais à recevoir une lettre de toi ce matin, et je ne reçois rien. Je t'en prie-prie, ma Didine, réponds-moi à chaque lettre courrier par courrier, quand ce ne serait qu'un seul mot : *Je me porte bien.* Cela me suffira — mais ne laisse pas passer l'heure de la poste, je t'en prie. »

L'union d'Honoré et d'Alexandrine Daumier est semblable à la vie des peuples heureux : elle n'a pas d'histoire. Sans doute, la charge d'un ménage, si modeste qu'il fût, entrava-t-elle encore l'ardente vocation de Daumier pour la peinture... Il n'en est pas moins vrai que, si la *charrette* devint soudain plus lourde à traîner, il y eut deux mains vaillantes de plus, pour la pousser loin des ornières...

Bonne ménagère et femme d'esprit, Mme Daumier laissait toute liberté à son noctambule de mari (Daumier se couchait tard et se levait tard), qui s'en allait souvent, après souper, causer beaux-arts, belles-lettres et politique, chez ses voisins du 13 ou du 17. Daumier n'était pas marié depuis plus de deux ans, quand Champfleury le rencontrait aux soirées de l'hôtel Pimodan :

« J'aurais pu montrer le caricaturiste descendant de son atelier dans les salons somptueux de l'hôtel Pimodan, où, vers 1848, la plupart des artistes de l'île Saint-Louis se réunis-

saient pour entendre les quatuors des grands maîtres de l'Allemagne. Quelquefois, contre un panneau se profilait la figure mélancolique de Delacroix, et là, j'ai été témoin de la profonde sympathie du peintre de Faust pour l'auteur de l'*Histoire ancienne* (1). »

C'est de cette époque également que datent les premières relations de Daumier avec Théodore de Banville, dont la sympathie lui fut, dans la suite, très précieuse. Le poète des *Odes funambulesques* a conté, de façon charmante, dans ses *Souvenirs*, sa première visite à Honoré Daumier. Il s'agissait de remplacer la vignette hors d'usage du journal *Le Corsaire*, auquel collaborait Banville. Cette vignette, fatiguée par les tirages, était de Tony Johannot. Elle représentait le branle-bas de combat sur le pont d'un navire : « Un grand diable de marin mélodramatique brandissait une plume gigantesque et démesurée, tandis qu'autour de lui les matelots s'occupaient consciencieusement aux préparatifs d'une ba-

Blanchisseuses, quai d'Anjou.

Tableau de la collection Desouches (d'après la lithographie de M. Lunois).

(1) CHAMPFLEURY, *Histoire de la caricature moderne.* Dentu, éditeur.

taille navale. » Avec la fougue de la jeunesse, Banville proposa au rédacteur en chef, Virmaître, de confier l'exécution de la nouvelle vignette à Honoré Daumier, « alléguant que ce peintre de mœurs, que ce grand satirique était un homme de génie ».

Après avoir bondi, M. Virmaître qui, comme tout le monde, « n'était pas loin de regarder Daumier comme un sauvage altéré de sang », avait fini par se rendre aux chaleureux arguments de Banville. Daumier exécuterait le dessin du *Corsaire*, au prix, considérable pour l'époque, de cent francs, et le jeune poète se chargerait de mener à bien la négociation.

Suivons Banville chez Daumier; le récit est des plus alertes et il nous fournit sur l'artiste, ou mieux sur l'homme, de précieux renseignements :

« Lorsque j'entrai dans l'atelier, Daumier, assis devant une table et courbé sur une pierre lithographique, travaillait en fredonnant le rondeau de *Kettly : Heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie*, dont la profonde stupidité l'enivrait comme un breuvage bizarre, et l'aidait à supporter patiemment le vol lent et pénible des heures. J'admirai son visage éclatant de force et de bonté, les petits yeux perçants, le nez retroussé comme un coup de vent de l'idéal, la bouche fine, gracieuse, largement ouverte, enfin toute cette belle tête de l'artiste, si semblable à celle des bourgeois qu'il peignait, mais trempée et brûlée dans les vives flammes de l'esprit, et tout de suite j'expliquai l'objet de ma visite, insistant pour obtenir le chef-d'œuvre que j'étais venu chercher, et surtout m'excusant une fois pour toutes de ne pouvoir le payer que cent francs.

« Mais la question d'argent n'existait pas; Daumier s'en moquait comme de Colin-Tampon; ce qui était autrement grave, c'est qu'il ne voulait pas du tout faire le dessin. Il allégua d'abord qu'il était fatigué et ennuyé des dessins sur bois, et n'en voulait plus faire; que seul le crayon lithographique suivait sa pensée, tandis que la mine de plomb était rétive et ne lui obéissait pas; qu'enfin il avait fini par prendre en horreur ce genre de dessin, où neuf fois sur dix on est trahi et

déshonoré par le graveur. Moi, je lui dis qu'il ne s'agissait pas de tout cela, que nous étions au *Corsaire* un tas de jeunes gens, de poètes, dévorés d'une volonté, d'une ardeur, d'une furie romantique, d'une fièvre de vie qui ne saurait être exprimée, sinon par un dessin de lui; que nous voulions ce dessin, qu'il nous le fallait, que je m'étais engagé à l'avoir, que j'avais lutté et souffert pour lui, et que je l'aimais déjà. Voyant donc que je n'en voulais pas démordre, Daumier se décida à me dire sa vraie raison :

« — Ecoutez, me dit-il, sans phrase, vous me plaisez beaucoup, et il n'est rien que je ne ferais pour vous être agréable, excepté pourtant ce dessin-là, parce que, fait par n'importe qui, il sera toujours imbécile. Et que le diable emporte les allégories qui n'ont ni queue ni tête ! Comprenez donc qu'un journal n'est pas un navire, et qu'un corsaire n'est pas un écrivain; or, n'importe comment on s'y prenne, on aboutira toujours à cette ineptie : un journaliste qui écrit avec un canon ou un militaire qui se bat avec une plume ! Pas de ça, Lisette, on ne mange pas de ce pain-là dans ma famille. »

« Ayant ainsi parlé, Daumier se remit à chanter son rondeau de *Kettly : Loin des intrigants, des coquettes et des méchants !*

« Et de nouveau il m'assura qu'il ne ferait pas le dessin; moi, je lui jurai qu'il le ferait. Enfin impatienté, mais toujours souriant et chantant l'affreux rondeau de *Kettly : Dans l'heureux séjour où Lavater a vu le jour*, il me dit à brûle-pourpoint : « — Je travaille du matin au soir, parce qu'il le faut, mais au fond, je suis plus paresseux que mille couleuvres. » Et quand il ne s'agit pas du travail quotidien où je suis condamné, alors ma paresse me suggère les inventions les plus étonnantes. Si vous vous acharnez à vouloir ce dessin, et si j'ai la faiblesse de vous le promettre, vous n'imaginez pas à quelles roueries, à quelles subtilités, à quels lâches mensonges, j'aurai recours pour ne pas tenir ma parole.

« — Mais, dis-je, moi j'inventerai ruses contre ruses, et alors ce sera comme les héros dans l'Iliade.

« — Alors, fit le peintre, vous serez plus embêtant qu'un éditeur?

« — Parfaitement, » répondis-je, et Daumier, un moment atterré, reprit le rondeau de *Kettly : L'homme des chalets, en lui voyant un frère* (1)... »

Théodore de Banville tint parole. A partir de ce moment, il ne quitta plus l'atelier, réclamant sans cesse son dessin, que Daumier, aussi têtu, lui promettait toujours pour le surlendemain.

Un jour enfin, sans préparation, sans provocation, à propos de rien, Daumier prit un *bois* parfaitement net et uni, et en une heure... il improvisa, exécuta avec une verve inouïe le dessin du *Corsaire*, un absolu chef-d'œuvre.

« Sur le premier plan, des Robert-Macaires, des avocats, des juges prévaricateurs, des jongleurs, des prostituées, des généraux chimériques, tombaient foudroyés, coupés en deux, assommés comme des marionnettes, et, au loin, sur la mer tranquille, dans un nuage de fumée, on voyait tout petit le brick d'où était parti le coup de canon qui avait jeté par terre tous ces polichinelles (2). »

Fou de joie, Banville alla porter, sur l'heure, le dessin à M. Virmaître qui, tout en le déclarant affreux et inutilisable, remit néanmoins au piteux ambassadeur les cent francs promis. Homme d'expérience, Daumier ne témoigna aucune surprise du jugement de Virmaître :

« Quoi ! dit-il à son jeune ami, vous vous étonnez encore de ces choses-là ! Mais, mon cher poète, pour être sûr de plaire en tout état de cause, ne faudrait-il pas être boîte à musique, pipe en sucre d'orge ou figure de cire? »

Sa foi républicaine et aussi ses très vives attaques contre le parti *prêtre* devaient valoir à Daumier une amitié précieuse, celle de Jules Michelet. On était au début de 1851. La seconde

(1) Théodore de Banville, *Mes Souvenirs*. Paris, Fasquelle, éditeur.
(2) Théodore de Banville, *op. cit.*

L'atelier de Daumier, 9, *quai d'Anjou* (état actuel.)

République agonisait. L'interdit venait de s'abattre sur la chaire du grand historien de la Révolution. Daumier représenta *Gorenflot remplaçant Michelet au Collège de France*, et prêchant emphatiquement devant les gradins désertés par la jeunesse.

Cette composition virulente enthousiasma les étudiants et l'ardent historien, qui adressa à l'artiste la lettre suivante (1) :

« 30 mars 1851.

« Vous m'avez, cher monsieur, rendu un grand service. Votre esquisse admirable, étalée partout dans Paris, a éclairé la question mieux que dix mille articles.

« Ce n'est pas seulement votre verve qui me frappe, c'est la vigueur singulière avec laquelle vous précisez la question.

« Je me rappelle une autre esquisse où vous rendiez sensible, même aux plus simples, le droit de la République. Elle rentre *chez elle*; elle trouve les voleurs à table qui tombent à la renverse. Elle a la force et l'assurance de *la maîtresse de maison*. La voilà définie et son droit clair pour tous. Elle seule est *chez elle* en France.

« Les questions n'avancent que quand on trouve ainsi une formule très forte qui crève tous les yeux. Le jour où Molière trouva celle de Tartufe, son vrai portrait, Tartufe fut dès lors impossible.

« Je vois avec plaisir venir un temps, où le gouvernement étant le peuple même et devenant ainsi *éducateur*, fera certainement appel à votre génie. Plusieurs sont agréables, mais vous seul, *vous avez des reins*. C'est par vous que le peuple pourra parler au peuple.

« Je vous serre la main cordialement.

« J. MICHELET. »

(1) Ces lettres de J. Michelet ont été publiées précédemment par M. Arsène Alexandre dans son bel ouvrage sur *Daumier, sa vie et son œuvre*.

« Quand vous êtes fatigué et que vous voulez prendre l'air au Bois de Boulogne, rappelez-vous qu'il y a sur le chemin une maison où l'on vous admire et où l'on vous aime. »

Comment Honoré Daumier et Jules Michelet se rencontrèrent, un beau jour de 1851, M. Arsène Alexandre nous l'a rapporté, en un tableau saisissant :

« L'artiste modelait ce jour-là une statuette dont l'idée le hantait. Un visiteur entre rapidement, demande d'une voix essoufflée : « Vous êtes Daumier? » et tombe aux genoux du caricaturiste. Grands gestes, grands mots; Daumier parvient à relever son visiteur. Les deux hommes causent alors, rapprochent leurs espérances et leurs haines. Voilà Daumier et Michelet liés d'une profonde amitié.

« Le regard de Michelet va vers l'ouvrage interrompu; il pousse un cri d'enthousiasme : « Ah ! vous avez atteint en plein l'ennemi ! Voilà l'idée bonapartiste à jamais pilorisée par vous ! »

Cette figure, c'était le *Ratapoil*, qui, moustache en croc, barbe en pointe, chapeau en bataille, redingote battant les maigres jarrets, synthétise merveilleusement l'agent bonapartiste, mi-officier, mi-policier, qui parcourait alors la France, réchauffant la flamme napoléonienne et préparant le plébiscite.

Selon M. Alexandre, cette maquette, dont une reproduction figure aujourd'hui au Musée du Luxembourg, aurait eu, sous le second Empire, l'odyssée la plus plaisante. « Enveloppée de linge ou de paille, elle était sans cesse changée de place par Mme Daumier qui craignait les perquisitions.

« Tantôt dans un grenier, tantôt dans un coffre à bois; enfin, au refuge où Héliogabale trouva la mort, Ratapoil conserva la vie. »

L'amitié de Michelet pour Daumier faillit aller jusqu'à la collaboration. Daumier légendé par Michelet ! Quelle chose curieuse ç'aurait pu être !

Le *Charivari* ayant publié une charge représentant le roi de Naples, contemplant avec satisfaction les cadavres jonchant les rues, — « *Le meilleur des rois continuant à faire régner l'ordre*

dane ses Etats », — Jules Michelet écrivit ceci à Honoré Daumier :

« 2 septembre 1851,

« Je suis ravi, cher monsieur, de vous voir entrer dans cette nouvelle manière. Votre *meilleur des rois* est du vrai Tacite : terrible et sublime.

« C'est au même moment que nous entrons tous deux dans la vieille Europe, nom de ce très petit pays où toute chose en ce moment est si pâle.

« Parlez-moi du roi Bomba, du pape et de Nicolaï ! Voilà mes hommes !

« Je vous serre la main et de cœur,

« J. M.

« Je vous donnerai mes légendes à mesure qu'elles paraîtront. Il y a à faire une belle série des cosaques. Le cosaque est le factotum du Nord, un brocanteur à cheval. »

Y eut-il vraiment, comme le suppose M. Arsène Alexandre, *commencement* de collaboration entre Daumier et Michelet ? Cela pourrait bien être, si l'on s'en réfère aux termes très précis de cette nouvelle lettre :

« Cher Monsieur,

« Je ne sais trop si je me trompe, mais le temps devient meilleur pour la chose en question.

« Voici l'Élyséen Girardin qui, pour se refaire un peu de popularité, écrit contre les Jésuites. Notre émancipation approche.

« Je vous écrirai ces jours-ci une liste des gravures qu'on pourrait bien faire rentrer dans la première partie (partie historique).

« Pour la deuxième partie (morale et satirique), elle en fournirait depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

« Je vous serre affectueusement la main.

« J. M.

Andromaque.

J'ai vu trancher les jours de ma famille entière
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière !

« Je suis convaincu qu'en 1852, vos admirables gravures du *Charivari* seront toutes mises sur le théâtre... On jouera Ratapoil, Montalembert, l'éteignoir, l'entrée des capucins à Paris, etc... »

Illusions d'historien-poète ! 1852 ne vit qu'une chose : le sacre d'un nouvel empereur. Mais, à cette heure de doute et d'angoisse suprêmes, le fervent zélateur de la Révolution française trouva, dans le mâle crayon de Daumier, un puissant cordial, et, dans une dernière lettre, il le lui dit magnifiquement :

« Du fond de mon désert, où j'achève mon histoire de 93, je vous suis jour par jour, cher monsieur, cher ami, et vous admire de plus en plus. Quand vous étiez soutenu par l'inspiration politique, je comprenais mieux votre force d'inépuisable production. Aujourd'hui, tout vous manque et vous êtes le même. Vous montrez bien que le génie est un monde à lui tout seul.

« Je ne sais si vous avez rien fait de plus fort que la Bourse, et récemment cet effet si naïf des vieilles gens qui découvrent le soleil à travers les démolitions.

« Et nous, cher monsieur, quand le reverrons-nous, à travers les décombres de cette masure qu'on vient de bâtir au nez de la France ?

« Quelle consolation pour vous et moi que rien ne vieillit ma Patrie, qu'elle est toujours jeune et puissante dans son génie original, lors même que l'esprit des masses semble subir une éclipse morale !

« Gardez bien, cher monsieur, gardez cette juvénilité merveilleuse, cette gaîté vivace qui est le signe de la force. Ce sont pour nous de chers gages de résurrection. Chaque fois que je vois vos esquisses, quand même je serais triste, je chante malgré moi le vieux chant : *La Pologne n'est pas morte encore !*

« J. MICHELET. »

Le coup d'Etat avait été cependant bien sensible à Dau-

mier. Le républicain en souffrait cruellement, mais aussi le caricaturiste qui, en voyant peser sur la presse une servitude de plus en plus lourde, comprenait que c'en était fini de son art.

« Ce fut pour lui, écrivait Pierre Véron, au lendemain de la mort de Daumier, ce fut une terrible épreuve. Que de fois je l'ai entendu rugissant en *a parte*, quand les tracasseries odieuses de la censure lui cherchaient de misérables chicanes ! »

Sa haine contre l'Empire ne devait jamais désarmer. L'artiste détesta à ce point l'*homme de Décembre* qu'il ne put jamais prononcer son nom sans frémir.

Un jour de fête, il se promenait avec sa famille aux Champs-Elysées, quand soudain des sonneries retentirent, une ligne de casques et de sabres étincela. Napoléon III rentrait aux Tuileries.

Mme Daumier, éprise des spectacles de la rue comme toute bonne Parisienne, aurait bien voulu demeurer sur le passage de l'empereur. Mais Daumier entra, cette fois, dans une belle fureur :

— Non, je ne l'ai jamais vu, et je ne veux pas voir cet homme funeste.

Et hors de lui, il entraîna de force sa mère et sa femme, loin des Champs-Elysées.

L'Empire des derniers jours, soucieux de rallier les libéraux, devait pourtant lui offrir la croix en même temps qu'à Courbet. Daumier la refusa simplement, avec une grande dignité, et personne n'en sut rien...

— Je suis trop vieux ! dit-il non sans ironie.

Albert Wolff assista, le jour même du double refus de la croix, à une entrevue des deux peintres.

« Ce fut par un soir d'été; j'avais passé la journée dans la charmante famille de Jules Dupré. Courbet était venu; entre le déjeuner et le dîner nous flânions dans la campagne, Jules Dupré, plein d'enthousiasme pour la nature qui nous entourait, Courbet ne parlant que « du soufflet qu'il venait de donner à Napoléon ». Vers neuf heures du soir, Jules Dupré nous reconduisit à la gare de l'Isle-Adam. Là, nous rencontrâmes

Daumier. A la vue de Daumier, un cri de joie s'échappa de la vaste poitrine de Courbet, il se précipita dans les bras de son ami, le serra sur son cœur et :

« — Ah ! que je t'aime, s'écria-t-il, tu as refusé la croix comme moi ! Seulement, tu as eu tort de ne pas la refuser avec éclat ; il fallait faire du tapage autour de cette affaire ! »

« Et Daumier, secouant sa vieille tête, contemplant Courbet d'un regard profond :

« — A quoi bon ? fit-il d'un ton de reproche. J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire ; je suis content ; mais cela ne regarde pas le public. »

« Je ne saurais vous dire, ajoutait Albert Wolff, avec quelle dignité exquise Daumier prononça ces paroles. Sa fierté semblait se révolter à la seule pensée que quelqu'un pût le supposer capable de vouloir exploiter son refus comme un moyen de réclame. Courbet demeura tout interdit devant cette leçon, et, en montant avec moi dans le wagon, il me dit :

« — On ne fera jamais rien de Daumier. C'est un rêveur ! »

Au reste, s'il appréciait le beau talent du peintre de l'*Enterrement d'Ornans*, si, au salon de 1865, il mit dans la bouche d'un artiste cette légende : « Ne soyez donc pas bourgeois comme ça ! Admirez au moins ce Courbet ! », l'homme, vantard et franc lippeur, ne paraît jamais avoir été très sympathique au modeste et sobre Daumier.

Servi par son bon sens et son instinct du ridicule, celui-ci semble s'être toujours un peu méfié des *emballés*.

C'est ainsi qu'à en croire Champfleury, Daumier, un peu surpris des dithyrambes, pourtant très clairvoyants, de Baudelaire, « craignait les *fuites* du cerveau du poète ».

Comment Daumier occupait-il ses rares loisirs ? Car la lithographie, la peinture, voire la sculpture, lui laissaient peu de liberté.

A la belle saison, il désertait souvent son atelier et s'acheminait, la pipe à la bouche, vers les *bains froids* qui, avec les pontons de blanchisseuses, ceinturaient l'île. C'était, pour les

Au théâtre, aquarelle.
(Communiqué par MM. Durand-Ruel.)

baignades en rivière, aujourd'hui bien déchues, l'âge d'or. Les Parisiens, contemporains de Jérôme Paturot et de la meilleure des Républiques, affluaient vers les bains comme les Romains du temps d'Auguste. Alexandre Dumas s'y installait pendant les semaines entières de la canicule. Daumier, lui, se délectait devant les académies ventrues ou efflanquées; son œil fouilleur y étudiait les difformités de l'animal humain en mouvement. C'est à cette fréquentation des bains froids que l'artiste, qui ne travaille plus jamais devant le modèle, devra de ne point perdre l'indispensable contact avec la nature.

D'autres fois, Daumier laissait là sa *brenée de pierres* et s'en allait, tout comme aux jours où il était saute-ruisseau, flâner dans les rues, écoutant les saillies de Gavroche, épiant ces « bons bourgeois », que nul comme lui n'a su peindre.

Quand il y a décidément trop d'indigo dans le ciel et qu'on étouffe sous les toits de zinc, Daumier emmène sa mère et sa femme à *la campagne*, dans la banlieue, où ils croisent les ménages de bonnetiers et d'épiciers, chargés de victuailles et d'enfants, extasiés devant une touffe de pissenlit, horrifiés à la vue d'un crapaud, et ces rencontres nous vaudront les séries savoureuses, et si justes, des *Parisiens aux champs*.

Parfois, il se laisse entraîner plus loin de Paris, dans les fraîches verdures d'Auvers-sur-Oise, où s'est installé Daubigny, dans les gras pâtis de Valmondois, où lui-même, un jour, plantera sa tente et où son cher Geoffroy-Dechaume lui enseigne à goûter, dès l'aurore, les plaisirs de la campagne, en lui jouant, sur le coup de cinq heures du matin, des airs de cor de chasse, qui le tirent, tout maugréant, de son lit.

Il demande l'hospitalité de Barbizon à Millet et à Rousseau, et reçoit de ce dernier le plaisant billet que voici :

« Barbizon, 27 décembre.

« Mon cher Daumier,

« Vous n'êtes pas dégoûté de demander à coucher dans le lit de Millet. Seulement comme vous auriez un peu de peine

à y tenir deux, vous ferez bien de prendre le nôtre. Nous allons, peut-être, nous rencontrer à Paris. J'y vais mardi pour deux jours ! Montmartre triomphe enfin ! Je vous dirai que nous en sommes bien aises. Nous avons su par Sensier que le *Charivari* vous avait redemandé et il a bougrement bien fait...

« Embrassez madame Daumier pour nous.

« Je vous serre la main.

« Th. ROUSSEAU.

« Je vous écris de suite et avant d'avoir vu Millet; mais, comme il est probable qu'il vous dirait bonjour, s'il est de bonne humeur, je prends sur moi de vous l'envoyer de sa part. »

Une autre fois, Rousseau adresse à Daumier ce court billet : « Venez, hâtez-vous. Nous vous attendons pour jouir avec nous de la vue incomparable des plaines recouvertes de resplendissantes moissons. »

Rousseau et Millet s'invitaient de leur côté, sans plus de façons, chez l'ami Daumier, comme en témoigne cette lettre joviale du peintre des *Glaneuses* :

« 22 mars 1855.

« Mon cher Daumier,

« Madame Rousseau, Rousseau et moi, nous invitons à dîner chez vous demain vendredi, nous inquiétant peu si cela vous plaira ou non.

« Madame Rousseau se propose d'aller de bonne heure chez vous voir comme tout ira, et vous faire marcher au cas où il en serait besoin, comme il convient.

« Ce qui ne nous empêche pas de dire un cordial bonjour à madame Daumier et même à vous.

« Poignées de mains.

« J. F. MILLET (1). »

(1) Ces deux lettres appartiennent à M. Geoffroy-Dechaume.

Parfois, une lettre de ses parents de Marseille rappelait à l'artiste le parfum natal, fortement safrané et relevé d'ail. Joseph Philip, cousin germain de Daumier (il avait pour père le frère de Mme Jean-Baptiste Daumier) expédiait, de temps en temps, la langouste et la rascasse nécessaires pour faire une bonne bouillabaisse, à la mode de chez Pascal. Ces jours-là, la vieille et alerte maman d'Honoré revêtait un grand tablier et donnait à sa belle-fille une leçon de cuisine marseillaise.

L'hiver, quand il ne montait pas *tailler une bavette* chez Daubigny, Jules Dupré ou Fernand Boissard, Daumier lisait. Il aimait la lecture, principalement celle du *Don Quichotte*, dont la verve caricaturale et le bon sens coloré l'enchantaient, et qui devait lui inspirer plusieurs de ses œuvres picturales les plus puissantes.

L'homme avait gardé envers l'art grec l'admiration de l'enfant, pour lequel la galerie des Antiques avait été la première école. Sans être, certes, un érudit, il lisait Sophocle — dans une traduction — et ressentait de l'enthousiasme pour Œdipe et pour Antigone. Jean Gigoux, dans ses *Causeries*, s'émerveille que, contrairement à l'usage, Daumier rendît les livres : « Daumier se mit un jour en tête d'illustrer *Télémaque*, puis *l'Iliade* et l'*Odyssée* à sa manière. Il vint un jour me demander ces livres qu'il ne savait où trouver. Je les lui envoyai par un de mes rapins, et figurez-vous qu'il eut soin de me les rendre après les avoir lus ! »

Comme son ami Corot, le théâtre l'attirait beaucoup, autant pour les éclairages fortement contrastés, pour les plans accusés, pour le grouillement des figures simplifiées sous la lumière brutale, que pour l'intérêt des pièces elles-mêmes. Toute son œuvre — lithographiée et peinte — est fortement influencée par le théâtre. C'est là qu'il a appris à aimer Molière et à l'illustrer superbement.

Daumier avait assurément un goût scénique très développé. Ses *Physionomies tragico-classiques*, ses *Physionomies tragiques*,

ne visent certes point à parodier Racine et Corneille, mais tendent au contraire à cingler les ridicules de la mimique conventionnelle. Il y avait sans doute en Honoré Daumier l'étoffe d'un réformateur de la scène classique.

L'anecdote suivante, relatée par M. Arsène Alexandre, paraît en faire foi :

« Un de ses amis nous a raconté, à ce sujet, un trait assez caractéristique.

« Sous l'Empire, un jour de représentation gratuite, ils allèrent ensemble à la Comédie-Française, où l'on donnait le *Cid* et *Tartuffe*. Pendant la représentation, ce qui frappa surtout Daumier, et ce qu'il fit remarquer à son compagnon, c'était le tact et le bon sens de ce public qui applaudissait souvent à de beaux endroits oubliés par les critiques, et négligeait au contraire bien des prétendues beautés.

« Il expliqua alors le théâtre comme il le comprenait, en dehors des conventions et des partis pris, et bien que Daumier ne se piquât pas autrement de critique, peut-être plus d'un homme du métier aurait-il trouvé profit à entendre ce feuilleton parlé. »

Sa passion du théâtre, ou plutôt la passion de son concierge pour l'Opéra-Comique... et le bon vin, devait valoir, un jour, dans les coulisses de la salle Favart, au très sobre Daumier, une réputation bien imméritée.

Théodore de Banville nous a narré plaisamment cette joyeuse histoire. Le portier de Daumier était « une manière de géant, qui montait l'eau et le bois et faisait l'atelier, à des heures matinales où l'on n'obtient pas que les domestiques soient levés ». Taillé en force, buvant sec et marié à une bonne femme, le concierge Anatole avait pourtant du vague à l'âme. Le voyant dépérir, Daumier l'interrogea :

— Ah ! soupira le portier, j'ai, monsieur Daumier, j'ai que j'ai une passion malheureuse pour l'Opéra-Comique et que, faute d'argent, je ne puis y aller tous les soirs comme je le voudrais.

Daumier ne goûtait guère l'Opéra-Comique de M. Scribe et de M. Adam.

— Consolez-vous, dit-il, l'affaire peut s'arranger. J'ai mes entrées dans ce théâtre. Vous n'avez qu'à vous nommer, ou mieux à me nommer au contrôle, et à dire : « Monsieur Daumier. » Comme ça, vous irez tant que vous voudrez à l'Opéra-Comique.

Joie d'Anatole qui, le soir même et les soirs suivants, se grisa de blanchisseuses, de contrebandiers, de rois d'Espagne et de hussards qui courtisent les bonnes sous des tonnelles, autour desquelles jaillissent des roses trémières... Au bout de quelques jours, cependant, le portier redevenait morose, puis triste, puis funèbre.

— Quelle mouche vous pique? lui dit son bienfaiteur. Vous n'êtes pas encore content !

Anatole s'expliqua. Il était humilié profondément de se voir, chaque soir, en redingote, au milieu des beaux messieurs en habit noir. Or, il n'avait point d'habit, et c'est ce qui le desséchait.

— Qu'à cela ne tienne ! dit le bon Daumier; j'en ai un superbe, dont je ne me sers pas deux fois par an. Chaque fois que vous voudrez aller à l'Opéra-Comique, venez prendre l'habit noir, et, comme ça, j'espère que vos vœux seront enfin comblés !

Ce fut le triomphe d'Anatole. « Tous les soirs il venait prendre l'habit noir, et tous les matins, il le remettait à sa place, après l'avoir brossé et plié avec un minutieux amour, tout en fredonnant les ariettes entendues la veille. »

Un matin cependant, il apparut désolé, vaincu, piteux, courbé, traînant la savate, laissant ses cheveux tomber sur ses yeux, et sans même attendre que Daumier l'interrogeât, il s'écria d'une voix brisée et entrecoupée de sanglots :

— Ils m'ont flanqué à la porte !

La chose n'était que trop vraie. « Dans son ravissement de fréquenter le plus bel endroit du monde et de s'y montrer

sous un vêtement auguste, Anatole avait célébré chaque soir sa félicité par de copieuses libations... » Il arrivait ainsi ivre comme un cent de grives, à son théâtre favori, où il interpellait les comédiens, frappait sur le ventre de son voisin en lui disant : « Nous autres notaires ! » et jetait le trouble dans l'air du ténor en y mêlant effrontément sa chanson personnelle.

« C'est ainsi qu'Anatole était parvenu à faire rayer le nom de Daumier sur le livre des entrées. Bien des années après, au foyer de l'Opéra-Comique, la conversation était tombée sur le dessinateur célèbre, et on louait à l'envi son génie, sa modestie et sa charmante bonté.

« — Oui, dit une vieille Dugazon, qui savait toutes les vieilles histoires de théâtre; mais pourquoi faut-il qu'un homme d'un pareil talent ait le triste défaut de boire ! »

« Tout le monde se mit à rire, car la sobriété de Daumier était connue et proverbiale; on s'expliqua enfin, on remonta à la source de cette tradition fantastique (1) »; et c'est ainsi que fut mise à jour l'historiette, si joliment racontée par Banville.

« La sobriété de Daumier était connue et proverbiale », rapporte le poète des *Odes funambulesques*; aussi ne faut-il considérer que comme une fantaisie des plus infidèles cette peinture vivement brossée par Gavarni, dans un *bistingo* d'Auteuil, pour la grande joie des Goncourt :

« Il (Gavarni) nous fait un drolatique tableau de l'intérieur de Daumier, l'artiste, le grand artiste, nous dit-il, le plus indifférent au succès de son œuvre, qu'il ait rencontré dans sa vie. Une immense pièce où, autour d'un poêle de fonte, chauffé à blanc, des hommes étaient assis à terre, chacun ayant à sa portée un litre auquel il buvait à même, et, dans un coin, une table portant, dans le désordre le plus effroyable, un entassement et un amoncellement de choses lithographiques, et dans un autre coin, le groom et le rapin tout à la fois du

(1) Théodore de Banville, *Mes Souvenirs*. Paris, Fasquelle, éditeur.

dessinateur, *choumaquant* et *recarrelant* de vieux souliers (1). »

Ce tableau n'est, d'ailleurs, pas plus véridique que ce mot cocasse, également attribué à Daumier par les Goncourt :

« Un beau mot dit à Leroy par Daumier un peu éméché, en sortant d'une soirée chez Boissard, à l'hôtel Pimodan :

« — Ah ! comme j'ai vieilli; autrefois, les rues étaient trop étroites, je battais les deux murs... Maintenant, c'est à peine si j'accroche un volet (2) ! »

Nous avons, à plusieurs reprises, parlé des haines politiques d'Honoré Daumier, qui furent profondes et vivaces. Il ne faudrait pas, pour cela s'imaginer l'auteur d'*Enfoncé, Lafayette !* sous les traits d'un polémiste farouche et virulent. Bien au contraire, ce qui ne cessa de caractériser l'homme, c'est la sérénité, la bonhomie, lesquelles n'excluaient nullement en lui l'ardeur juvénile des convictions, l'horreur de l'injustice, la foi en un idéal libérateur.

Cette dualité, ou mieux, ce parallélisme qu'on rencontre chez Daumier, Duranty l'a fort judicieusement analysé :

« Il faut s'entendre sur la bonhomie de Daumier et faire deux parts dans son esprit : celle de cette bonhomie, et il la mettait dans ses planches de mœurs, dans les scènes de la vie ordinaire; celle de la passion et de la violence, et il l'apportait dans ses œuvres politiques. »

Au reste, dès que l'ennemi était à terre, ses haines les plus tenaces se taisaient généreusement. Au lendemain de la révolution de 1848, Daumier, causant avec Champfleury, lui avoua que, malgré toutes les sollicitations, il renonçait à fronder le souverain déchu :

— Je suis fatigué, dit-il au critique, des attaques contre Louis-Philippe. Un éditeur m'en commande une série, et je ne peux pas...

(1) Goncourt *(Journal des)*, année 1856. Paris, Charpentier, Fasquelle, éditeurs.

(2) Goncourt *(Journal des)*, année 1853. Paris, Charpentier, Fasquelle, éditeurs.

La sérénité, telle est vraiment la dominante du caractère de Daumier. Dans ses *Causeries*, Jean Gigoux, qui l'a bien connu, a pu écrire : « Daumier était tout le contraire de Gavarni : il était sans façon, insouciant de la gloire. On pourrait lui appliquer le mot de Béranger sur Emile Debraux : « Laissant couler sa vie comme le vin d'un tonneau défoncé. »

Au cours de ses promenades dans les galeries du Louvre, Daumier, nous conte M. Arsène Alexandre, aimait à s'arrêter devant le *Mendiant* de Ribéra :

— Voyez, disait-il à l'ami qui l'accompagnait. Ce petit misérable est contrefait; ses loques sont certainement insuffisantes à le préserver du froid; sans doute, il n'a pas un liard dans sa poche, et cependant il rit !... Il rit, et nous qui avons nos membres robustes, nous qui avons la santé, et qui, malgré les difficultés de la vie, trouvons assez de quoi ne pas mourir de faim, nous et les nôtres, nous nous laisserions abattre, nous renoncerions à ce trésor, la bonne humeur et la sérénité de l'esprit !

Le rire du pauvre modèle de Ribéra, voilà toute la philosophie d'Honoré Daumier.....

IV

L'OBSERVATEUR

DAUMIER a quelques rapports avec Molière. Comme lui, il va droit au but. L'idée se dégage d'emblée. On regarde, on a compris. Les légendes qu'on écrit au bas de ses dessins, ne servent pas à grand'chose, car ils pourraient généralement s'en passer. Son comique est, pour ainsi dire, involontaire. L'artiste ne cherche pas, on dirait plutôt que l'idée lui échappe. Sa caricature est formidable d'ampleur, mais sans rancune et sans fiel. Il y a dans toute son œuvre un fonds d'honnêteté et de bonhomie. Il a, remarquez bien ce trait, souvent refusé de traiter certains motifs satiriques très beaux et très violents, parce que cela, disait-il, dépassait les limites du comique et pouvait blesser la conscience du genre humain.

« Aussi, quand il est navrant ou terrible, c'est presque sans l'avoir voulu. Il a dépeint ce qu'il a vu, et le résultat s'est produit. Comme il aime très passionnément et très naturellement la nature, il s'élèverait difficilement au comique absolu. Il évite même avec soin tout ce qui ne serait pas pour un public français l'objet d'une perception claire et immédiate (1). »

Ce parallèle de Baudelaire, peut se résumer en ceci : c'est que Daumier, comme Molière, fut un des plus grands observateurs de l'espèce humaine. Peinture de mœurs et peinture de caractère, types représentatifs d'une époque aussi bien que types généralisés et synthétiques, son œuvre est faite de tout

(1) Ch. BAUDELAIRE, *Curiosités esthétiques*. Paris, Lemerre, éditeur.

cela, et c'est ce qui lui donne une force de vie si intense et si variée.

Lorsque, le 27 août 1835, la *Caricature* fut supprimée, et avec elle la charge politique, on put croire que l'inspiration d'Honoré Daumier serait étranglée du même coup. Il n'en fut rien.

L'auteur du *Ventre législatif*, muselé dans ses attaques contre la monarchie de Juillet, fronda le monde de l'agio auquel celle-ci avait donné l'essor, ridiculisa la bourgeoisie souveraine, tympanisa les gens du Palais pêchant dans l'eau trouble du nouveau régime. Tout cela, comme le souligne Baudelaire, sans trop d'excès, avec cette franchise d'observation qui rassure et porte d'autant plus. Et c'est précisément pourquoi ces études de mœurs sont déjà de précieux documents d'histoire.

Avant de parcourir cette immense galerie (l'œuvre lithographique d'Honoré Daumier comprend près de quatre mille pièces, exactement 3,958, d'après MM. Hazard et Loys Delteil), il est essentiel de s'expliquer sur cette question si controversée des légendes de Daumier, à laquelle le critique des *Curiosités esthétiques* faisait allusion.

Ces légendes sont-elles de l'artiste, ou de Philipon, ou de tel autre caricaturiste ou littérateur?

Albert Wolff, dans un article publié par *le Figaro*, le 13 février 1879, écrivait textuellement :

« Ces légendes faciles, qui ont plus fait pour lui que son art qui était considérable, ces légendes n'étaient pas de lui. Daumier jetait sur la pierre les hommes et les choses de son temps, sans autre préoccupation que celle de l'artiste. Mais un esprit ingénieux s'attablait devant la page et lui trouvait une légende. Souvent, cet homme d'esprit dont le rôle modeste se bornait à dire : « Vous allez voir ce que vous allez voir », jugeait que, pour si peu, l'œuvre de Daumier lui appartenait. Tel Philipon, le créateur de la *Caricature*. Toutes les fois qu'on parlait, dans un journal, des Robert Macaire de Daumier, vite arrivait une lettre de Philipon, qui en réclamait la pater-

nité, parce qu'il avait composé la légende. Mais, au même titre, tous ceux qui avaient passé par *le Charivari* pourraient se prétendre les auteurs de cette œuvre de Daumier. Moi-même, dans mon jeune temps, j'ai été condamné par Louis Huard à m'attabler devant les lithographies de Daumier et à leur trouver des légendes à cent sous pièce; c'était le prix. »

La version qu'Albert Wolff apportait, au lendemain de la mort de l'artiste, était corroborée par le peu de cas, qu'au témoignage de ses amis, Daumier faisait des légendes.

On ne dessine pas un mot, on dessine un geste, une expression.

— La légende, disait-il, est bien inutile. Si mon dessin ne vous révèle rien, c'est qu'il est mauvais; la légende ne le rendra pas meilleur. S'il est bon, vous le comprenez bien tout seul.

Une chose pourtant est certaine. C'est que Daumier a lui-même composé un grand nombre de ses légendes, dont sa femme, au dire de M. Bernard-Daubigny, fut maintes fois l'inspiratrice. Duranty semble avoir été le plus près de la vérité, lorsqu'il dit :

« Il est à peu près légendaire que les légendes de Daumier ne sont pas de lui : elles furent surtout écrites par Philipon et par Louis Huard, un des charivaristes attitrés d'il y a quarante ans. Daumier en a fait cependant plus d'une et je lui attribuerais volontiers celles qui ont un air « nature. »

On le voit, il est bien difficile de faire le départ entre ce qui appartient à Daumier et ce qui revient à Philipon ou à ses imitateurs. Aujourd'hui, l'œuvre d'Honoré Daumier est une et il n'est pas possible d'en dissocier des légendes qui, comme le faisait ressortir Albert Wolff, n'empruntent un sens qu'aux planches qu'elles soulignent. Les légendes de Daumier sont la propriété de Daumier.

Après la disparition de *la Caricature*, l'auteur d'*Enfoncé, Lafayette !* se consacra exclusivement au *Charivari*. C'est dans cette feuille satirique, fondée en 1832, et où il se rencontrera

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!...

— Adieu, pays des arts et des briquets phosphoriques... Adieu, terre ingrate qui chasse tes enfants, qui les exile, qui les persécute... adieu!!!... Je porte ailleurs mes pénates, mon industrie et mes capitaux... mais je te laisse mon cœur... prends garde de le perdre...

bientôt avec Gavarni, que paraîtront dorénavant, jusqu'à ce que le crayon s'échappe de ses mains engourdies par l'âge, la plupart de ses planches lithographiques.

Daumier avait débuté au *Charivari* par des caricatures politiques, nous montrant ici, « M. de Lobau, qui a réclamé le commandement en chef de l'armée du nord, dans le cas

où la citadelle d'Anvers devrait être attaquée par eau », là, le maréchal Soult en enfant de chœur, et Madier de Montjau en jocrisse, se rendant au *Bal de la Cour*.

Le 18 août 1833, *le Charivari* publie deux magnifiques portraits par Daumier des assassins Bastien et Robert, prévenus de meurtre et de viol, qui venaient de comparaître devant la Cour d'assises de la Seine. Au-dessous de la physionomie bonasse du premier, du facies terrible, du crâne aplati de Robert, un squelette — celui de la victime — se balançait, avec cette brève notice, qui prouve que les Parisiennes d'alors ne le cédaient en rien à celles d'aujourd'hui :

« Cette sinistre pièce de conviction est entrée pour beaucoup dans le sentiment de curiosité qui a porté plus de deux cents dames à braver la fatigue de ces longs et tristes débats. »

Le 20 décembre 1835, dans une des planches de sa série des « Flibustiers parisiens » — *le Tirage*, — voici dans quels termes Daumier fait une discrète et ironique allusion aux rigueurs de la législation sur la presse, qui menace le *Charivari* comme elle a menacé la *Caricature*.

La scène, soi-disant « croquée au vol », nous transporte devant le magasin de la Maison Aubert, « où la foule se presse avec un redoublement de curiosité aux approches du jour de l'an ». Là, les *tireurs* travaillent, feignant d'être poussés ou bien se poussant et dévalisant le jobard par devant et par derrière. Cette flibusterie, affirme la légende, « prouve que les filous sont les seuls auxquels la police consente à laisser « la faculté de profiter de *la liberté de la presse* ».

Ces *Flibustiers parisiens*, dont certains types sont parfois un peu forcés, nous introduisent tout naturellement chez *Robert Macaire* et son acolyte *Bertrand*.

Qui ne connaît ces deux inséparables, créés par le génie de Frédérick-Lemaître et de Daumier? On a raconté bien des fois comment le grand acteur romantique métamorphosa l'*Auberge des Adrets*, mélodrame sérieux, en une « bouffonnerie sanglante et bizarre », présentant Robert-Macaire comme

« un forçat moraliste, un dandy en guenilles, un fantoche féroce, charmant et insensé, faisant tenir dans le cadre de sa vulgaire tragédie une vaste satire littéraire et politique (1) ». Ce que l'on sait moins, c'est comment Frédérick découvrit ce type de Macaire, dont Daumier allait illustrer les hauts faits. Banville nous a montré le comédien, très mécontent de son costume et fort affamé, traversant le boulevard pour demander au père *Coupe-Toujours* un morceau de galette. Soudain, une stupeur joyeuse l'immobilise :

« Un acheteur qui l'avait précédé, un homme mangeait, lui aussi, un morceau de galette devant la boutique du père *Coupe-Toujours*; mais cet homme, oh ! sous quels traits épiques, dans quelles poses de héros dominateur, avec quelles couleurs pétries de sang et de lumière il devait être représenté pour les âges à venir ! »

Beau comme Antinoüs ou comme le jeune Hercule, cet inconnu, ce passant, ce mangeur de galette portait sur sa magnifique chevelure, coiffée en coup de vent, un chapeau gris défoncé. L'un de ses yeux était caché par un bandeau noir. Il étalait, arrangé comme ces cravates longues qui, selon la mode du temps, cachaient entièrement la chemise, mais cette fois, cachant, au contraire, l'absence de chemise, un cache-nez en laine de couleur vermillon, qui montait jusque sur son menton, comme les cravates à la Barras. Sur son gilet blanc se balançait, suspendu à un cordon noir, un lorgnon arrondi, moitié strass, moitié chrysocale, et emmanché d'un double S. D'une des poches de son habit vert aux longues basques, orné de boutons argentés, mais plus usé et effrité que les murailles de Ninive, s'échappait, en cascades jaunes et rouges, un amas de déchirures — qui avait été un foulard.

« L'inconnu avait sur sa main droite, sur celle qui tenait la galette, un reste, une ruine, un fantôme de gant blanc en pièces qu'il semblait montrer avec orgueil, et de l'autre main,

(1) Th. DE BANVILLE, *Mes Souvenirs*. Paris, Fasquelle, éditeur.

restée nue, il étreignait une de ces cannes énormes, contournées et bizarres comme celles dont se paraient les incroyables du Directoire. Tout ceci était bien, et toutefois ce n'était rien encore; ce qu'il fallait voir, ce qu'il fallait regarder en silence, ce qu'il fallait admirer à genoux, c'était le pantalon de drap rouge ! Autrefois pantalon militaire à *charivari* de cuir, mais effrontément raccommodé maintenant avec des pièces des couleurs les plus hétéroclytes, par quel artifice, par quelle métamorphose, par quel avatar ce pantalon de cavalerie, qui évidemment était né flottant et large, avait-il pu devenir pantalon collant !

« A la suite de ce chef-d'œuvre, des bas blancs, sur lesquels grimpaient, merveille des merveilles, des cothurnes de satin appartenant à des souliers de femme, — car l'inénarrable mangeur de galette était chaussé avec des souliers de femme ! Il avait la beauté d'un dieu, l'effronterie de Diogène, l'élégance d'un roué, la sérénité d'un enfant, et il dévorait sa galette avec la majestueuse grâce d'Apollon mangeant l'ambroisie. Frédérick était resté ébloui, muet, immobile d'admiration et d'épouvante. Il ne demanda pas à ce Lauzun galérien : « De quel bagne sortez-vous? » Il ne lui demanda rien, il ne lui dit rien, il n'avait rien à lui dire, il se bornait à le contempler à le remercier tout bas dans son cœur, à le bénir..... Le ciel avait mis sur son chemin, il avait trouvé, il voyait, en chair, en os, l'être qu'il devait, poète et comédien, introduire dans le monde idéal, celui que Daumier devait dessiner, celui qui devait être le Cid et le Scapin de la comédie moderne, Robert Macaire (1). »

Un instant, le bruit courut que le gouvernement allait mettre fin aux représentations de la pièce où Frédérick-Lemaître triomphait chaque soir. Les rédacteurs du *Charivari*, flairant bien tout ce que le type de Robert Macaire, tel que l'avait campé Frédérick, pouvait avoir de subversif et de dangereux

(1) Th. DE BANVILLE, *op. cit.*

pour la monarchie de Juillet, décidèrent que le spectacle continuerait, malgré tout, dans le journal, sinon sur la scène.

On parlait fort, à ce moment, d'un recueil de contes, intitulé les *Cent et Un*. Philipon demanda à Daumier les *Cent et un Robert Macaire*. Ils furent faits, tous les cent et un, en 1836 et 1837; « et même, rapporte Duranty, l'éditeur Dutacq, ne

— Vilain dormeur, va!...

croyant pas la veine encore épuisée, en commanda à son tour une quarantaine à l'artiste; mais on dut renoncer à cette seconde série qui finit par lasser le public ».

Plus tard, Daumier parut priser faiblement cette suite des *Robert Macaire*, qui fit tant cependant pour populariser son nom :

— Ah! ça! disait-il. Qu'est-ce qu'ils ont tout le temps à me parler de mes *Robert-Macaire?* C'est peut-être ce que j'ai fait de plus mauvais.

Le jugement est sévère, trop sévère même. Sans doute, en dépit de tous les efforts de l'artiste pour renouveler les deux protagonistes de son drame imagé, le bouffi Macaire et l'efflanqué Bertrand, il y a, dans cette perpétuelle exhibition des mêmes personnages, une monotonie qui finit par devenir fastidieuse. Peut-être aussi le thème de ces planches ne fournit-il pas suffisamment aux belles qualités d'observation de Daumier l'occasion de se développer. Visiblement, trop souvent, dans ces compositions plus allégoriques que vivantes, l'effort de l'artiste avorte; il n'est plus que l'illustrateur de la légende, parfois bien plate, — et c'est déplorable.

Et pourtant, quelle hypocrisie superbe, quel puffisme sournois, dans ce type de Robert-Macaire, financier, politicien, médecin, avocat, journaliste, philanthrope, toujours *brasseur d'affaires*, dans le pire sens du terme, précurseur héroïque de l'Isidore Lechat, de M. Mirbeau ! Et comme le disciple inquiet du maître, le squelettique Bertrand, sait lui aussi se déguiser en honnête homme, ahuri et béat ! Quelle satire mordante que cette parade d'infamie, où les « gogos », qui en font les frais, sont de tous les temps !

Dans la première *Caricaturana*, parue le 20 août 1836, Robert-Macaire et Bertrand méditent, soucieux de l'avenir, maintenant que le théâtre vient de leur être fermé :

« — Bertrand, j'adore l'industrie, confie Macaire. Si tu veux, nous créons une banque, mais là, une vraie banque ! Capital : cent millions de millions, cent millions de milliards d'actions. Nous enfonçons la Banque de France, nous enfonçons les banquiers, les banquistes; nous enfonçons tout le monde.

« — Oui, mais, objecte Bertrand... mais les gendarmes. »

A quoi, Robert dédaigneux :

« — Que tu es bête ! Est-ce qu'on arrête un millionnaire ? »

Le journalisme est en train de se transformer. Emile de Girardin, sorte de Napoléon publiciste, crée le journal à un sou — le journal d'informations et d'affaires. — Dans son cabinet,

M. de Robert-Macaire — ou de Girardin — explique à un *gogo* son système :

« Le journal nous revient à 23 fr. 50. Nous le vendons 20 francs. Bénéfice net 3 fr. 50. Nous avons un millier d'abonnés, donc 3 millions 500.000 francs de dividende; c'est clair comme le jour ! Qu'on me réponde par des chiffres, ou j'attaque en diffamation ! »

Le temps, on le sait, devait cependant donner raison à Emile de Girardin.

Ici, Robert-Macaire regarde de haut la foule de ses imitateurs : artistes, épiciers, financiers, musiciens, avocats : « C'est tout de même flatteur, s'écrie-t-il, d'avoir fait tant d'élèves ! Mais c'est embêtant, y en a de trop, la concurrence tue le commerce, et, pour peu que ça continue, nous serons débordés, nous deviendrons perruques, *rococos*, nous crèverons de faim — faudra nous faire gendarmes ou capucins ! »

Parfois, la farce confine au drame, comme dans cette planche intitulée *Le Début*, où nous assistons, en effet, aux débuts de Robert-Macaire et de Bertrand dans la carrière médicale.

Auprès de la petite malade, délicate, charmante, les deux compères parlent bas :

« *Bertrand.* — Oh ! non; la malade est faible... elle succomberait... l'opération devient impraticable.

« *Robert-Macaire.* — Impraticable ! ! Il n'y a rien d'impraticable pour un débutant... Ecoute, nous sommes inconnus. Si nous échouons, nous restons dans l'obscurité. Ça ne nous recule pas. Si, par hasard, nous réussissons... C'est fini, nous sommes lancés, notre réputation est faite...

« *(Ensemble).* — Pratiquons ! Pratiquons ! »

Puis, c'est Macaire vendant des bibles en sablant le champagne avec des filles; Macaire, neveu prodigue, étreignant à l'étouffer son vieil oncle agonisant; Macaire veuf, abandonnant aux pauvres un tiers de la succession contestable de sa femme, à condition qu'ils lui en avancent le reste; Macaire directeur d'une compagnie d'assurance, promettant monts et merveilles

à l'assuré, en cas de décès, et lui faisant valoir que, si la Compagnie ne tenait pas ses promesses, il lui resterait toujours les quittances et son recours devant les tribunaux.

C'est bien « la comédie aux cent actes divers » de la friponnerie moderne. Qu'on admire ou non cette longue série, il faut reconnaître, avec Baudelaire, que « Robert-Macaire fut l'inauguration décisive de la caricature de mœurs..... La caricature, dès lors, prit une allure nouvelle; elle ne fut plus spécialement politique. Elle fut la satire générale des citoyens. Elle entra dans le domaine du roman. »

Plus tard, en 1844, dans la suite des *Philanthropes* du jour, nous retrouverons de dignes émules de Macaire et de Bertrand. L'hypocrisie des exploiteurs de la charité, de la solidarité humaine, y sera vivement stigmatisée. Mondaines organisant des ventes de charité dans le seul but de faire assaut d'élégances; braves gens se constituant de bonnes rentes avec les soupes économiques; protecteurs des animaux, rouant de coups un charretier coupable d'avoir trop chargé son cheval; généreux donateurs déshéritant leur famille au profit de fondations perpétuant leur souvenir — nous connaissons tous ces *bienfaiteurs* aux allures pontifiantes et respectables, et nous ne pouvons feuilleter ce *livre d'or* des philanthropes du règne de Louis-Philippe, sans songer à M. X..., à M^lle^ Y... ou à M^me^ Z... — nos contemporains.

Le Beau, c'est le Laid, proclamaient les romantiques. La fréquentation des bains froids devait inspirer à Daumier un des plus magnifiques musées de monstruosités anatomiques qui se puissent concevoir. L'idéal que nous nous faisons de la plastique féminine gémit devant ces révélations impitoyables d'académies molles et boursouflées, devant ces *Baigneuses* aux cheveux tirés, aux creuses *salières*, à la gorge croulante, au ventre flasque et gras, aux cuisses plates, aux chevilles énormes. Nous acceptons plus volontiers de voir ridiculiser la nudité masculine; la vue des tritons, bons bourgeois et pères de fa-

mille, nous suffoque moins rudement que la contemplation des naïades du Marais et de la Cité. L'exclamation triviale, goguenarde — et consternée au fond — de ce *Baigneur* qui glisse, entre deux planches mal jointes, un regard indiscret dans le « Bain des dames à 4 sous », pourrait servir d'épigraphe à cette belle série, d'où la femme sort, malgré tout, diminuée :

« Regardez donc la grosse Fifine qu'on aurait juré que c'était une Vénus — ah ! bien, en v'là un déchet ! »

Ces renseignements recueillis par Daumier, aux bains froids, sur les difformités humaines, le peintre, après le caricaturiste, devait en profiter. N'est-ce point là qu'il rencontra ces modèles ventrus, à la chair lourde et plissée, qu'affectionnait Jordaens, et dont lui-même résuma, dans son *Silène*, la crapuleuse beauté?

Daumier a-t-il, d'ailleurs, jamais affectionné les lignes souples et délicates? Pour tout dire, d'un mot banal, a-t-il jamais aimé le joli?

Certains critiques ont prétendu trouver dans son œuvre des figures charmantes. Les uns nous ont cité, dans la seconde planche de la série des *Divorceuses*, le groupe de la jeune maman, faisant sauter son enfant sur ses genoux. D'autres nous ont montré ce couple d'amoureux, joyeux d'échapper à la jalousie du vieux mari. En réalité, les rares personnages signalés sont toujours de second plan, — le plus souvent très légèrement indiqués.

La preuve irréfutable que le puissant dessinateur de la *Rue Transnonain*, n'avait, à aucun degré, le sens du *gracieux*, c'est qu'il n'a jamais vraiment réussi à exprimer le charme de ces deux êtres si naturellement *gracieux*, — la jeune femme et l'enfant.

L'enfant, Daumier l'a pourtant bien souvent représenté soit dans *les Papas*, soit dans *les Bons Bourgeois*, soit dans *Professeurs et Moutards*. Il n'a jamais pu lui donner que des traits qui ne sont pas de son âge, qu'une expression prématurément vieillote.

Regardez les nouveau-nés de Daumier; leur corps est trop

musclé; leur physionomie n'a rien de puéril; leur bouche est tordue par une grimace sénile. Ce sont des nains, ce ne sont pas des enfants.

La jeune femme, jolie, pimpante, l'élégante de Gavarni dont le pied mignon disparaît dans les guêtres en satin turc, dont la taille s'affine dans l'ample robe de mousseline fleurie et dont le minois sourit dans la vaste auréole du chapeau à la Paméla, lui est tout à fait inconnue. Parfois, il est vrai, dans les *Mœurs conjugales*, nous verrons passer, fugitive, lointaine, quelque agréable silhouette de petite bourgeoise adultère; mais le plus souvent nous ne l'apercevrons que de dos, dissimulée par la capote de crêpe, engoncée dans le châle en gros de Naples.

En bon caricaturiste, Daumier ne s'est attardé qu'aux femmes laides et ridicules. Celles-là, par exemple, il les connaît bien; pour les peindre, il n'a pas d'égal. Il sera clément, en somme, aux tendres épouses des bonnetiers et des épiciers, qui vivent naïvement, mais sainement. Son bon sens à la Chrysale, fortifié d'une âpre verve comique, ne s'exercera réellement qu'aux dépens des femmes qui tentent précisément d'échapper aux devoirs féminins; il s'attaquera férocement aux *Bas-bleus* (1844) et aux *Divorceuses* (1848).

Les femmes de talent, qui honorent de nos jours les lettres françaises, doivent en prendre leur parti. Honoré Daumier fut l'adversaire acharné des dames de lettres de son temps, au premier rang desquelles brillait cependant M^me^ Sand.

L'artiste voyait en elles un dissolvant de la famille. Il nous montre ses *Bas-bleus* (et certes, les choses ne furent jamais poussées à ce point) intriguant dans les bureaux de rédaction, pour y placer leur abondante copie, menant le mari à la baguette et lui faisant compter le linge, pour ne pas interrompre leurs travaux littéraires, fumant l'opium afin de se procurer des sensations exotiques.

Celle-ci, qui va bientôt donner un enfant à son mari et un roman au public, répond à son mari que, pour donner un

nom à chacun de ces deux ouvrages, il lui faut, avant tout, consulter *son collaborateur*. Celle-là prétend limiter sa famille, ne voulant pas avoir à subir les cris d'un autre enfant, pendant ses méditations poétiques.

« — A quoi songes-tu, de te promener ainsi la nuit? dit à sa femme un brave homme, réveillé en sursaut.

« — Je cherche un moyen neuf de tuer un mari; je ne me recouche pas, que je ne l'aie trouvé ! »

Et le mari, apeuré, de s'exclamer :

« — Pourvu qu'elle ne l'essaie pas sur moi ! »

Une autre fois, Daumier nous donne un aperçu du système d'éducation préconisé par ces *Affranchies* :

« — Ah ! ma chère, s'écrie l'une d'elles, quelle singulière éducation vous donnez à votre fille ! Mais, à douze ans, moi, j'avais déjà écrit un roman en deux volumes, et même, une fois terminé, ma mère, m'avait défendu de le lire, tellement elle le trouvait avancé pour mon âge. »

Ces attaques furent-elles sensibles à nos femmes de lettres? On le croirait, si l'on s'en rapportait à cette légende expressive :

« Comment ! encore une caricature sur nous, ce matin, dans le *Charivari* ! Ah ! jour de ma vie, j'espère bien que, cette fois, c'est la dernière, et si jamais ce Daumier me tombe sous la main, il lui en coûtera cher pour s'être permis de tricoter des bas bleus. »

La Révolution de 1848, qui agita si profondément tous les esprits et nous donna les *Vésuviennes*, célébrées par Cham et de Beaumont, fit monter le *bas-bleu* de la salle de rédaction à la tribune aux harangues. A ces fougueuses prédications féministes, Daumier riposta par sa série des *Divorceuses*.

Avant de la feuilleter, il est indispensable de relire ce passage de Champfleury, demeuré d'une surprenante *actualité* :

« Celui qui a assisté aux singuliers spectacles donnés par le club des femmes trouvera modérées les railleries du caricaturiste. Paraître en public, monter à la tribune, prononcer

des discours, que ces femmes étaient fières ! Mais combien les malheureuses furent châtiées de leur manque de pudeur !

« La plume se refuse à donner une idée de la tournure que les assistants infligeaient à de certains mots inoffensifs, qui devenaient tout à coup cyniques et révoltants par les interruptions et les huées. Par de brusques arrêts infligés à chacune des syllabes sortant de la bouche de l'orateur, la foule obtenait des scandés érotiques à faire rougir un corps de garde.

« Pauvres femmes ! Intérieurement, chacun les plaignait d'être en butte à de si cruelles hontes. Les plaindre ? Elles étaient glorieuses de leur rôle de martyre !

« Le front haut, l'œil enflammé, le geste ardent, elles se dressaient sur la tribune, essayaient en vain de conjurer le tumulte et se retiraient, présidente en tête, devant les huées, rouvrant le lendemain les portes du club, et condamnées de nouveau par la foule aux mêmes châtiments.

« La lutte remuait ces personnes. Elles jouaient un rôle dans la Révolution ! Les insultes glissaient sur elles sans atteindre leur vanité (1). »

Ces êtres desséchés, dévorés d'orgueil, méprisant leur mari, secouant vite l'assujettissement des enfants, ces *irrégulières* inspirèrent à Daumier l'une de ses pages les plus belles et les plus cinglantes. Dans un jardinet, contigu à une modeste maison de campagne, deux *Divorceuses*, l'une forte et grasse, coiffée à la chinoise, l'autre, maigre, aux cheveux en saule pleureur, regardent, avec un mépris souverain, une jeune mère qui joue avec son bambin.

Dans une coulée de lumière, aux regards de ces matrones insexuées, vouées, de par leurs théories et leur laideur, au célibat, c'est toute la joie sereine de la nature, la chanson même de la vie.

« — Qu'il y a encore en France des êtres abrupts et arriérés !

(1) CHAMPFLEURY, *Histoire de la Caricature moderne*. Dentu, éditeur.

– Plus souvent que tu m'attraperas encore à satisfaire ta fantaisie d'aller dîner sur l'herbe... V'là deux heures que nous marchons et nous n'avons pas encore trouvé le moindre gazon... Si j'avais su, j'aurais fourré au fond du panier notre grand tapis vert... (Les Bons Bourgeois.)

s'écrie une des divorceuses; voilà une femme qui, à l'heure solennelle où nous sommes, s'occupe bêtement de ses enfants ! »

Comme Daumier fut plus indulgent, en somme, à son modèle préféré, à ce personnage honnête et médiocre, dont il nous a laissé des portraits inoubliables, — le petit bourgeois parisien !

« Nul comme celui-là, a écrit Baudelaire, n'a connu et aimé (à la manière des artistes) le bourgeois, ce dernier vestige du moyen âge, cette ruine gothique qui a la vie si dure, ce type à la fois si banal et si excentrique. Daumier a vécu intimement avec lui, il l'a épié le jour et la nuit, il a appris les mystères de son alcôve, il s'est lié avec sa femme et ses enfants, il sait la forme de son nez et la construction de sa tête, il sait quel esprit fait vivre la maison du haut en bas. »

Que ce soit dans les *Bons Bourgeois*, dans la *Journée d'un Célibataire*, dans les *Canotiers parisiens*, dans les *Mœurs conjugales*, dans les *Papas*, dans les *Plaisirs de la Chasse et de la Campagne*, dans les admirables *Pastorales*, toujours Daumier nous retrace fidèlement, et presque sans charge, les traits vulgaires, les regards effarés à la moindre émotion, la vanité satisfaite du petit bourgeois parisien. Ici, la verve de l'artiste n'est plus amère; il rit largement de son modèle et l'on rit avec lui.

Dans les *Types français* (1835), le *petit rentier (quincaillier retiré)* nous est déjà présenté. Ce brave homme possède « deux mille francs de rente, un chien, un chat, des serins et un jardin sur sa fenêtre ».

Le bourgeois ne renonce pas toujours à plaire. Dans une planche de la *Coquetterie*, une aimable jeune femme achève de nouer la cravate de quelque commerçant enrichi, fort laid et fort pesant :

« — Là, monsieur, dit-elle, et puis après ça, vous allez courir en voir d'autres. »

Ici, un vieux bourgeois en bonne fortune installe dans une *citadine*, une personne agréable et facile, puis, avant de monter lui-même, il recommande à l'automédon de ne point aller trop vite. Sur quoi, le cocher goguenarde :

« — Soyez tranquille, bourgeois; on connaît ça. J'm'en vas vous conduire en douceur, comme si qu'c'était vot'enterrement. »

Mais, le plus souvent, le petit rentier n'est pas un favori de

l'Amour. Aux champs comme à la ville, dans une pièce de blé comme dans le cabriolet, aux ressorts duquel il s'accroche désespérément pour contempler sa mésaventure, le bourgeois doit méditer bien des fois sur la faiblesse des femmes. Même quand il endosse l'uniforme du garde national, ce souvenir vient empoisonner ses passe-temps guerriers.

Ils sont là, deux gardes nationaux majestueux, humant leur café, et l'un d'eux répond aux confidences de l'autre :

« — C'est comme moi, tout comme moi !... C'est la garde nationale qu'a fait mon malheur... Une nuit en patrouille... j'ai voulu rentrer chez moi... Alors... j'ai vu la chose comme je vous vois... »

Le bourgeois garde national, dont le bonnet de coton dépasse sous le bonnet à poil, Daumier l'a célébré avec plus de verve encore que Louis Reybaud. Son garde national piétinant, la nuit, dans la neige et murmurant : « Oh ! patrie ! » est bien plaisant et bien vrai. Pour trouver ses modèles, Daumier n'avait d'ailleurs pas besoin, cette fois, de sortir de l'île Saint-Louis, où régnait la compagnie Boutarel, compagnie type, que son chef, qui devait donner son nom à une rue de l'île, équipait à ses frais, dessinant lui-même les uniformes de ses hommes et les faisant défiler les premiers à une revue, sac au dos. Compagnie légendaire, qu'immortalisa son historiographe, Jérôme Paturot !

Mais le satirique n'entend point, pour exciter les rires, farder outre mesure la vérité. S'il est des bourgeoises infidèles, il est aussi, chez les petits rentiers, chez les commerçants honoraires, des familles très unies, très respectables ; et c'est presque avec tendresse que Daumier nous introduit chez elles.

Dans ses *Mœurs conjugales*, voisinent, avec les comédies de l'adultère, des scènes d'intimité tendre et banale, comme celle, par exemple, où les époux rentrent du bal, brisés de lassitude.

« — Eh bien ! ma Didine, avons-nous assez dansé ?

« — Oh ! ne m'en parle pas, les jambes me rentrent dans le corps.

« — Alors, ôte tes bas et couche-toi.

« — Ma foi non.... je suis trop lasse ! »

Le garde national n'est pas toujours, comme il le prétend, une *victime des factions*. On a pour lui, parfois, des soins touchants, ainsi pour ce *guerrier citoyen* qui se hâte sous l'averse, à l'abri d'un bon parapluie, et qu'une servante rattrape :

« — Monsieur... Monsieur, v'là vot'mouchoir... Madame y a mis de l'eau de Cologne et elle vous recommande bien, une fois au corps de garde, de demander une chaufferette... »

Il arrive que la présence de l'enfant complète le tableau de famille. Une atmosphère paisible et heureuse se dégage de ce ménage de *bons bourgeois* où le père, en train de se laver les mains, et la grassouillette maman qui se peigne, contemplent avec tendresse Dodore, coiffé d'un chapeau à plumes qui pourrait bien être celui de sa mère :

« — Qu'il est gentil comme ça, Dodore... avec un peu de toilette, ce n'est pas le même enfant. »

L'idylle bourgeoise aux champs, célébrée par Paul de Kock, les couples de rentiers égarés dans les blés, la sottise invétérée du commerçant citadin au sein de l'aride banlieue, les repas en plein air, l'horreur innée de la campagne naturelle, l'effroi des bestioles qui la peuplent, ont inspiré à Daumier ses verveuses et grasses *Pastorales* (1845-1846).

Éveillé dès l'aube, par le chant du coq, ce *bon bourgeois* proteste avec cette humeur dont Daumier se souviendra à Valmondois, quand, au petit jour, Geoffroy-Dechaume jouera du cor de chasse sous sa fenêtre.

« — Vas-tu te taire avec tes *cocoricos* ?... C'est bien la peine de venir à la campagne pour dormir tranquillement. Je suis tous les jours réveillé à trois heures du matin. Je dormais encore mieux à Paris, même du vivant de ma femme. »

Une terrible rencontre met aux prises avec un crapaud un gros boutiquier endimanché qui protège, avec une angoisse stupide, sa femme et son enfant, épouvantés. Les physionomies, les attitudes des personnages, comme du reste dans

toute cette série, où apparaissent les dons de Daumier paysagiste, sont d'une intense expression. Ailleurs, un couple, en bonne fortune, s'effare devant un épouvantail à moineaux qui, réellement, paraît s'agiter dans le vent. — Dans la campagne pelée, le bon Parisien sue sang et eau à charrier un lourd panier à provisions, destiné au fameux repas en plein air, cher aux excursionnistes dominicaux. Il se retourne vers sa femme et maugrée le refrain de tous les dimanches.

« — Plus souvent que tu m'attraperas encore à satisfaire ta fantaisie d'aller dîner sur l'herbe... V'là deux heures que nous marchons et nous n'avons pas encore trouvé le moindre gazon. Si j'avais su, j'aurais fourré au fond du panier notre grand tapis vert. »

Après la chasse (1836-1837), le canotage (la Seine était décidément à la mode aux environs de 1840) fournit à Daumier une autre série pittoresque. *Les Canotiers parisiens* (1843) chavirent en plein Paris, pour la plus grande satisfaction des badauds, voient leur barque mal amarrée, filer à la dérive, sont les victimes des matelots batailleurs, dont les brusques secousses les font plonger dans l'eau. C'est toute une divertissante suite d'infortunes, ayant pour cadre tantôt le paysage de la banlieue, tantôt celui du vieux Paris — les ponts et les quais de l'île Saint-Louis.

Dans le monde des petits bourgeois, des rentiers, des commerçants, des employés, c'est évidemment envers le célibataire, égoïste et économe, que Daumier se montre le plus sévère. Dans la *Journée du Célibataire* (1839), *M. Coquelet*, maniaque et puéril, indifférent à l'humanité, mais affectionnant les animaux les moins communicatifs, reçoit une volée de bois vert qui porterait peut-être davantage, si elle était moins excessive. Mais nous l'avons vu de reste, en bon disciple de Jean-Jacques, Honoré Daumier ne pouvait souffrir les individus dont le genre de vie ne s'accordait pas avec les lois naturelles.

Nous avons dit combien Daumier aimait le théâtre. Il y

trouvait une inspiration toute neuve, des mimiques exagérées, des éclairages brutaux qui l'enchantaient. Son mépris des conventions scéniques, son sens critique, éveillé par les défaillances et les vulgarités de l'interprétation, nous valurent les curieuses *Physionomies tragico-classiques* (1841) et *Physionomies tragiques* (1851).

Il faut voir Antiochus disant à Bérénice :

Je pars plus amoureux que je ne fus jamais;

Rodrigue, espèce de garçon boucher, écoutant avec une fureur comique les exhortations de don Diègue; Athalie interrogeant Joas; Phèdre, grasse et mammiflue, couvant Hippolyte d'un regard concupiscent.

La fréquentation du théâtre classique, l'occasion de voir trop souvent paraître sur les tréteaux un Titus à trogne fleurie et un Oreste en baudruche, amenèrent insensiblement l'artiste à imaginer ses scènes parodiques de l'*Histoire ancienne*. Scarron, avec son *Enéide travestie*, Marivaux, avec son *Homère travesti*, avaient donné la formule de ce genre, où la drôlerie jaillit du contraste entre la légende héroïque des personnages et l'expression triviale ou ultra-moderne qu'on leur prête. Comme l'a noté M. Henry Marcel, « l'originalité de Daumier fut de s'abstenir, autant que possible, de ces pratiques, et de chercher presque exclusivement le comique dans la déformation plastique de personnages présentés comme des modèles de beauté ».

Rien n'est plus franchement gai que *Ménélas vainqueur*, reconquérant la belle Hélène, celle-là même qui, grâce à Meilhac et Halévy, réjouira bientôt toute une génération :

Sur les remparts fumants de la superbe Troie,
Ménélas, fils des Dieux, comme une riche proie,
Ravit sa blonde Hélène et l'emmène à sa cour,
Plus belle que jamais, de pudeur et d'amour.

La planche du beau Narcisse est merveilleusement colorée;

d'une belle harmonie veloutée de blancs et de noirs. *Socrate dansant chez la lorette Aspasie* est bien plaisant :

Aimant le vin et les fillettes,
Socrate, après dîner, laissait sagesse en plan,
Et, comme un débardeur chez d'aimables lorettes,
Il pinçait un léger cancan.

Pénélope, modèle des épouses, subtile comme le roi d'Ithaque, détruit sagement l'ouvrage de la journée. Léandre va s'élancer vers Héro :

Chaque nuit, peu vêtu, mais de façon galante,
Et comptant sur son bras de fer,
Il traversait un bras de mer,
Pour aller se jeter dans ceux de son amante !

On a fait grief à Daumier d'avoir *ridiculisé* l'antiquité. Au fond, rien de plus injuste. Ce n'est qu'aux dépens des *poncifs*, des *sujets d'Ecole*, que l'artiste prétend nous faire rire. Cette distinction essentielle, Baudelaire, avant M. Arsène Alexandre, avait déjà eu à cœur de la mettre en lumière :

« L'*Histoire ancienne* me paraît une chose importante, parce que c'est, pour ainsi dire, la meilleure paraphrase du vers célèbre : *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?* — Daumier s'est abattu brutalement sur l'antiquité, sur la fausse antiquité, — car nul ne sent mieux que lui les grandeurs anciennes, — il a craché dessus, et le bouillant Achille, et le prudent Ulysse, et la sage Pénélope, et Télémaque, ce grand dadais, et la belle Hélène qui perdit Troie, et tous enfin nous apparaissent dans une laideur bouffonne qui rappelle ces vieilles carcasses d'acteurs tragiques, prenant une prise de tabac dans les coulisses.

« Ce fut un blasphème très amusant, et qui eut son utilité. Je me rappelle qu'un poète lyrique et païen de nos amis en était fort indigné. Il appelait cela une impiété et parlait de la belle Hélène comme d'autres parlent de la Vierge Marie. Mais ceux-là qui n'ont pas un grand respect pour l'Olympe et pour la tragédie furent naturellement portés à s'en réjouir. »

Les Physionomies tragiques et l'*Histoire ancienne* ne furent, en somme, pour Daumier, que des prétextes à rire franchement, largement, sans arrière-pensée... et sans amertume. Comme il en alla différemment quand l'artiste s'attaqua aux *Gens de Justice !*

Ici, non seulement la légende (le plus souvent elle est de Daumier) se fait agressive, mordante, cruelle, sinon diffamatoire; mais surtout le dessin, creusé, bossué, devient féroce.

Maîtres du barreau, au port souverain, à la face glorieuse et insolente, encadrée par les favoris bien peignés; avocats faméliques, desséchés d'envie, fielleux, embusqués dans la Galerie Marchande comme dans un maquis; défenseurs d'assises, cyniques et blasés, agitant véhémentement leurs manches noires, se frappant la poitrine et protestant hypocritement de l'innocence de leur client; avocats marrons, trafiquant, dans la pénombre des couloirs de leur conscience et de la bourse des clients; magistrats séniles abêtis, sourds et somnolents, auxquels est confiée la charge redoutable de juger leurs semblables; tous côtoyant journellement le crime et l'escroquerie, — et la conscience plus ou moins flétrie par ce perpétuel contact.

Quels mots admirables commentent ces satires enragées !

« — Vous aviez faim, réplique péremptoirement un président à l'accusé, vous aviez faim ? Ça n'est pas une raison; mais moi aussi, presque tous les jours, j'ai faim, et je ne vole pas pour cela ! »

Ici, deux avocats d'assises, avant de pénétrer dans le prétoire, s'entretiennent du *programme de la matinée* :

« — Nous avons grande représentation aujourd'hui, m'sieu Galuchet !

« — Parbleu, j'crois bien... un assassinat orné de viol ! »

Ce prévenu naïf vient de faire des confidences à son défenseur. Il paraît s'en repentir :

« — Ainsi donc, quoique j'vous avoue, entre nous, qu'c'est moi qu'a volé la toquante au père Jérôme, vous ne m'abandonnez pas pour ça ?

La fin de l'audience, aquarelle.
(Communiqué par MM. Durand-Ruel.)

« — Eh ! mon cher voleur, répond l'avocat, vous connaissez bien mal mon cœur. S'il n'y avait plus de filous, il n'y aurait plus d'avocats... Maintenant que je suis certain que c'est vous qui avez fait le coup... je plaiderai l'alibi ! »

Là encore, ce détenu s'inquiète :

« — Ce qui m'chiffonne, c'est que j'suis accusé de douze vols. » Son défenseur :

« — Il y en a douze ? tant mieux... je plaiderai la monomanie. »

Plus tard, la lithographie ne suffira plus à Daumier. Il transportera dans le domaine de la peinture ce monde grouillant du Palais. Mais sa peinture — à l'huile ou à l'eau — demeurera aussi satirique que son dessin sur pierre. Privées de légendes, ses compositions fougueuses n'en seront pas moins *parlantes*, d'une éloquence corrosive à la Juvénal, dont les *gens de Justice* conserveront longtemps les stigmates.

Il est, à Paris, toute une catégorie d'êtres vivant en marge de la société : faux mendiants, ouvreurs de portières, voleurs de chats et de chiens errants, ramasseurs de bouts de cigares, marchands de contremarques, etc. Daumier fut intéressé par ces *gueux*, et il nous en a silhouetté un grand nombre dans son album des *Bohémiens de Paris* (1841-1842).

A côté des maraudeurs, dangereux pour notre bourse et notre vie, subsistent, tant bien que mal, un tas de pauvres hères, inoffensifs et piteux. Le maître caricaturiste se rappelait sans doute les heures de l'adolescence, gaspillées à flâner sur le boulevard du Crime, quand il a dessiné l'arrivée, sous la neige, du lamentable acteur des *Funambules :*

« — En v'là un temps qui vous rend passionné ! Et tout à l'heure va falloir être brûlant d'amour en Turc... et dire : « O Zuléma, partage mon trésor et mon trône ! Viens, viens t'enivrer dans les plaisirs et l'abondance ! »... avec un sou de pommes de terre frites dans le ventre ! »

Bien vivant aussi, et bien moderne, ce mendigot au facies canaille, qui ronchonne :

« — Ma patrie, à moi ! c'est la semelle de mes bottes... Hélas ! je n'aurai bientôt plus de patrie ! »

Les petites gens ont encore servi de modèles à Daumier pour son importante série des *Types parisiens* (1839-1842). Mais ceux-là, vrais *gobe-mouches* devant lesquels l'artiste plébéïen volontiers s'attendrit, ne sont plus des irréguliers. Cochers de fiacre goguenards, petits employés en partie fine, ménagères vaquant à leur marché, joueurs de dominos absorbés dans la contemplation du double-six, autant de « tableaux à la flamande », vulgaires et puissants. « Les expressions saisies y abondent : tel clignement connaisseur de petit rentier dégustant un vin « cacheté »; telle moue écœurée de petite femme pressée, dans un omnibus, entre un garçon charcutier et un homme ivre; telle face ahurie de garçonnet devant un droguiste hérissé et terrible, cerbère de son étalage, s'agrippent à la mémoire pour jamais, tant la justesse et la force se confondent dans ces caractérisations rapides (1). »

La Révolution de 48, en éclatant soudain, permit, pour un temps, à Daumier de reprendre son crayon de polémiste.

Dans une planche superbe d'allure et de couleur, *Dernier conseil des Ministres*, il nous montra la jeune et lumineuse République, coiffée du bonnet phrygien, entrant brusquement dans le cabinet, où les ministres du régime déchu se bousculent, s'écrasent, pour gagner la seule issue restée libre — la fenêtre.

Au milieu du désordre des partis, de la confusion des idées, des exagérations qui n'allaient pas à tarder à compromettre l'existence même de *Marianne*, Daumier rassemble toute sa raison, concentre tout le bon sens *peuple* qui est en lui.

Les *Alarmistes et Alarmés* nous montrent les bourgeois claquant des dents, parce que des gamins défilent avec des fusils de bois :

(1) Henry MARCEL, *Daumier*. Paris, Laurens, éditeur.

« — Où peut aller cette bande d'hommes armés? Rentrons, ma femme, c'est effrayant ! »

Les *Banqueteurs* font faire la connaissance du valeureux garde national Rifolard qui, « n'étant pas sorti de chez lui pendant les cinq journées de juin, ne peut résister au désir de se montrer; malgré les larmes de sa femme et de ses enfants, il prend son fusil pour courir à un banquet en province ».

Mais, s'il cingle la pusillanimité des *amis de l'ordre*, le jacobin Daumier n'entend nullement pactiser avec les doctrinaires du socialisme naissant... Les *Femmes socialistes* tournent en dérision les matrones qui délaissent la famille pour le club, les manifestations et les banquets (alibis commodes), posant aux élections législatives leurs candidatures illégales.

Ces critiques contre le féminisme et le socialisme n'allaient point toujours sans danger. Outre que les *suffragettes* de 48 méditèrent, à plusieurs reprises, de châtier l'audacieux caricaturiste, les *partageux* prirent souvent fort mal la chose. Plus d'une fois, les vitres du *Charivari* volèrent en éclats, et les bureaux furent sur le point d'être envahis par les résolus partisans d'Auguste Blanqui.

Revenant au genre qui lui avait valu ses premiers succès, Daumier se mit à fréquenter l'Assemblée nationale et la Législative. Les portraits, publiés dans la série des *Représentants représentés*, dans celle de la *Physionomie de l'Assemblée* et des *Idylles parlementaires*, ne valent pas, à beaucoup près, les types de la *Chambre improstituée* et ceux du *Ventre législatif*. La fâcheuse idée d'avoir trop souvent mis des têtes énormes sur des corps minuscules ne contribue pas peu à diminuer la valeur d'art de ces effigies trop *chargées*, auxquelles manquent l'enveloppe lumineuse et le modelé. Dans l'ensommeillement des séances interminables, pérorant à la tribune, voici Changarnier, tiré à quatre épingles; le président Marrast en marquis de l'ancien régime; Thiers en petit caporal; Pierre Leroux, portant comme des vessies ses « Aphorismes sociaux »; Montalembert, glabre comme un sacristain; Hugo, dominant ses

œuvres empilées; Berryer, pesant et écœuré; Jérôme Bonaparte, César pantalonnesque. Dans les *Idylles parlementaires*, Dupin et Taschereau sont travestis en faunes; Thiers, Berryer et Molé, en moissonneurs; Boulay de la Meurthe, en Zéphyre, et Buffet, en Narcisse.

L'entreprise de Louis-Napoléon contre la République acheva

Dernier conseil des Ministres (1848).

de ranimer le grand satiriste politique. Indigné, Daumier dénonça avec violence, après la coalition de « la rue de Poitiers », les menées de la société du 10 décembre, le travail souterrain de *Ratapoil*, l'agent impérialiste, sournois et insolent, retroussant son tromblon sur son masque raviné, tordant sa moustache poisseuse et agitant son lourd gourdin, qui évoque la canne de Robert-Macaire. La clairvoyance de Daumier devait être vaine. Quelques fusillades à Paris, quelques massacres dans le Nivernais, quelques révoltes en Provence, et la force régna, appuyée par le plébiscite.

Dès lors, la presse fut plus rudement muselée qu'aux plus mauvaises années de la monarchie de Juillet. Condamné à ne plus s'occuper que des plus anodines *Actualités*, réduit aux ballons de l'Hippodrome, aux festivals d'orphéonistes, aux turcos du camp de Saint-Maur, aux beefsteacks de cheval préconisés par Geoffroy Saint-Hilaire, Daumier, à partir de cette date fatale : 2 décembre, perdit pied et sentit faiblir son génie.

Les affaires étrangères lui fournirent bien plusieurs occasions d'épancher sa bile. Aux dépens des Cosaques mangeurs de chandelles, du farouche Nicolas Ier, dont il popularisa les favoris blancs, les yeux à fleur de tête, le casque grec surmonté d'un canard et la cuirasse d'argent; au détriment des kaiserlicks et de leurs généraux, toujours en retard comme les carabiniers d'Offenbach, Honoré Daumier fit encore une fois rire la France.

Les nationalités opprimées, l'Irlande, la Vénétie, trouvent en lui un défenseur. Les succès prussiens durant la guerre contre l'Autriche lui suggèrent son terrible *Rêve de l'inventeur du fusil à aiguille*, personnage bizarre, à la face creuse, contemplant avec un sourire l'immense plaine semée de cadavres. A cette occasion, l'artiste reçut un nouveau billet de Michelet :

« Sublime ! mon cher monsieur; sublime ! l'inventeur du fusil à aiguille ! Vous n'avez rien fait de plus grand et de plus original !

« Je vous serre la main. « J. M. »

Le ciel s'assombrissait chaque jour davantage; de lourdes nuées menaçantes s'accumulaient au-dessus de l'Europe hérissée de baïonnettes et de canons. En une vision prophétique, Daumier représenta la paix armée, si menaçante, *la Paix* en avaleuse de sabres.

La guerre franco-allemande éclate. Plein d'espérance, lui aussi, il fait saluer le mobile de 1870 par le volontaire de 1792. Puis, à la suite de nos revers, c'est la République proclamée,

l'appel en masse, les bataillons de gardes nationaux, en blouse, suivis par les femmes, qui leur présentent leurs enfants.

Devant le désastre, le vieil artiste s'indigne plus violemment encore qu'au temps du massacre de la rue Transnonain. Il nous fait assister à *Un cauchemar de M. de Bismarck*. Devant l'homme d'Etat endormi dans un fauteuil, se trémousse un squelette sardonique et se déroule le vaste champ de bataille, jonché de morts.

Ces ruines, ce coin de village dévasté, évoquent les plus belles pièces des *Malheurs de la guerre*, de Goya. Au-dessous, cette simple légende, tirée du discours de Bordeaux : « L'Empire, c'est la paix ! »

Là, l'année 1871, « *épouvantée de l'héritage* », apparaît sous la forme d'une femme, vêtue de deuil, se cachant le visage pour ne pas voir l'amoncellement des victimes de « l'Année terrible ». — 1872 : il faut réédifier la France écroulée. Mais les partis se déchirent, sans songer à l'intérêt supérieur de la patrie. Daumier encore les admoneste. Près d'une maison en ruines, des maçons vont se colleter : « Si les ouvriers se battent comme cela, comment veut-on que l'édifice se reconstruise ? »

Pour apaiser les luttes intestines, l'artiste propose au président de l'Assemblée nationale d'adopter un nouveau modèle de sonnette, en forme de casque prussien, « pour rappeler à l'Assemblée que le territoire est encore à libérer ».

Enfin, à la veille du procès Bazaine, Daumier rassemble, à la porte du conseil de guerre, la foule des témoins... squelettes de soldats, de femmes, d'enfants, farouchement accusateurs... Cette lithographie, qui ne parut pas, est la dernière œuvre du vieux maître.....

Une épreuve atroce vient de s'abattre sur celui-ci. Ce combatif et ce contemplateur ne verra plus jamais se dérouler devant ses yeux le spectacle de la vie. Pour Daumier, comme pour tant d'autres artistes, avides de formes mouvantes et de couleurs vives, la lumière vient de s'éteindre.

V

L'ARTISTE

Ce que le bourgeois collet monté lui reprochait, tout en gravant dans sa mémoire, en traits indélébiles, la plupart de ses types, c'était de faire laid. »

Viollet-le-Duc disait vrai... Ce qui, sous le second Empire, provoquait les protestations des abonnés du *Monde Illustré*, c'était précisément ce grief, c'était qu'Honoré Daumier, au sens bourgeois du mot, *faisait laid.*

Il faudrait pourtant s'entendre à ce sujet. Dans ses beaux entretiens avec Paul Gsell (1), le grand statuaire Rodin nous apporte la meilleure défense de Daumier, lorsqu'il dit :

« ... Dans l'Art, est beau uniquement ce qui a du *caractère.*

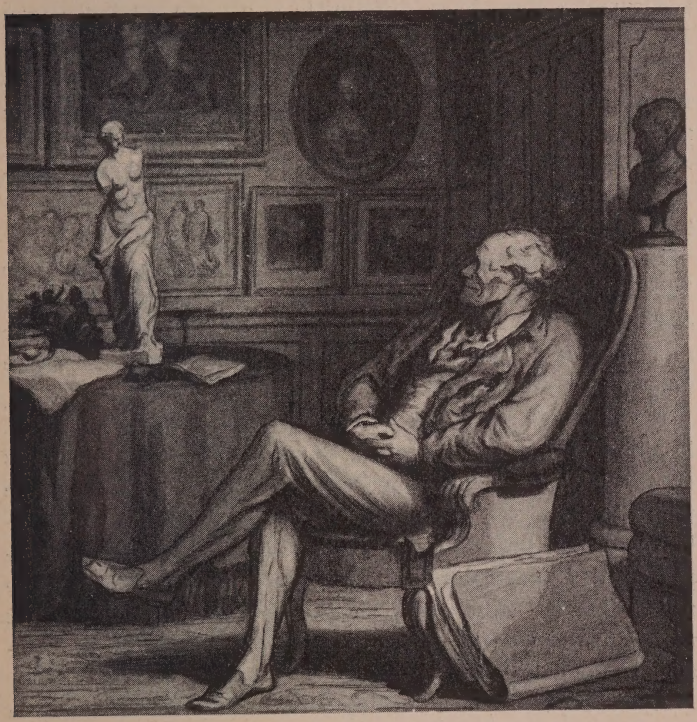
« Le *caractère*, c'est la vérité intense d'un spectacle naturel quelconque, beau ou laid; et même c'est ce qu'on pourrait appeler une *vérité double* : car c'est celle du dedans traduite par celle du dehors; c'est l'âme, le sentiment, l'idée, qu'expriment les traits d'un visage, les gestes et les actions d'un être humain, les tons d'un ciel, la ligne d'un horizon.

« Or, pour le grand artiste, tout dans la Nature offre du caractère : car l'intransigeante franchise de son observation pénètre le sens caché de toute chose.

« Et ce qui est considéré comme laid dans la nature présente souvent plus de *caractère* que ce qui est qualifié beau, parce

(1) Auguste Rodin, *L'Art*, Entretiens recueillis par Paul Gsell. Paris, Bernard Grasset, éditeur.

que dans la crispation d'un masque vicieux, dans toute déformation, dans toute flétrissure, la vérité intérieure éclate plus aisément que sur des traits réguliers et sains. »



L'Amateur, dessin.
(Communiqué par MM. Durand-Ruel.)

N'y a-t-il point là, comme le suggérait déjà M. Henry Marcel, de quoi expliquer « la cruauté du dessinateur envers les modèles que lui offrait la politique »? Et pourtant, il est permis de penser, en s'autorisant des paroles d'Auguste Rodin, que non seulement Daumier ressentit, en modelant ses bustes et

ses masques de la monarchie de Juillet, « une sorte de griserie du dessin, comme celle qu'éprouvait Jordaens devant ses gouges tétonnières, ou Brauwer devant les trognes en bouchon de carafe de ses buveurs »; mais qu'en outre, il cherchait bien réellement « dans leurs difformités une correspondance avec la laideur morale qu'il leur attribuait ».

Il suffit de regarder attentivement certaines charges du maréchal Soult ou de M. Thiers, pour se convaincre que Daumier n'est pas uniquement un matérialiste, ivre de lignes et de masses, mais que le dedans, que le tréfonds moral, l'intéressent, le captivent au moins aussi âprement que l'enveloppe.

Daumier, écrit M. Marcel, eût dit volontiers : « une belle laideur », comme J. J. Weiss disait : « un beau crime ». Voilà, si l'on excepte quelques artistes et quelques écrivains, ce que ne comprirent jamais ses contemporains, et ce qui sans doute détermina les difficultés de sa vie.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce *sens du laid*, dont le public prétendait Daumier affligé, provînt, comme chez certains *réalistes* de l'école de Courbet et de Manet, d'une étude trop attentive de l'anatomie humaine, d'une pose trop prolongée devant la nature. Jamais l'artiste, au contraire, ne connut cette espèce de paralysie des facultés synthétiques et généralisatrices qui résulte parfois d'une recherche servile — et trop directe — des détails, et dont l'aboutissant est le confusionnisme analytique.

Ayant reçu ses premières leçons d'un des théoriciens de la doctrine davidienne, puis, quoi qu'on en ait dit, participant de ce grand mouvement romantique, qui, bien avant l'impressionnisme, sacrifiait si aisément la sèche correction linéaire au modelage des masses, à l'accord des valeurs, au contraste furieux du coloris, Honoré Daumier, stylisateur forcené, ne travaillait, pour ainsi dire jamais, sur *nature* — si l'on appelle *travailler*, manier le crayon et les pinceaux devant le modèle choisi. En réalité, — et c'est ce qui explique le côté si *vivant*

de son œuvre. — comme nous le disait excellemment M. Ad. Geoffroy, *il réfléchissait d'après nature.*

Son œil perçant avait tôt fait de saisir les caractéristiques physionomiques, et de cette vision sa mémoire ne perdait jamais le souvenir. Baudelaire, qui le connaissait bien, déclare très nettement :

« Comme artiste, ce qui le distingue, c'est la certitude : il a une mémoire merveilleuse et quasi divine qui lui sert de modèle. »

Lorsque Champfleury racontait qu'au début du règne de Louis-Philippe, Daumier suivait les séances du Parlement, « la glaise à la main », il se trompait évidemment. Cette erreur, Burty tint, d'ailleurs, à la rectifier, plus tard, après une conversation avec le vieux maître.

« De la tribune des journalistes ou du prétoire, il examinait avec une intensité d'observation étonnante ces hommes qui étaient ses ennemis politiques et, de retour chez lui, il modelait leur charge en terre cuite.

« C'est d'après ces terres cuites coloriées qu'il introduisait ensuite dans ses compositions des portraits d'une cruelle ressemblance. »

Dans son livre, *Le long des routes*, M. Armand Dayot a recueilli, de son côté, le témoignage de Geoffroy-Dechaume, qui vient fortifier l'assertion de Ph. Burty :

« Daumier appelait souvent à son aide son talent tout instinctif et très remarquable de sculpteur, pour parfaire ses œuvres de crayon. Il pétrissait alors en quelques secondes, avec un peu de terre glaise, des figurines, et en rapides coups de pouce il accentuait d'une étonnante façon les traits caractéristiques des sujets qu'il voulait dessiner ou peindre. Puis, ses *petits mannequins* établis, il prenait son crayon ou son pinceau et dressait son chevalet devant ses modèles en terre où, *d'après nature*, il avait bien vite fixé l'image vivante.

« Il ne procéda pas autrement pour sa fameuse planche *le Ventre législatif*, et l'on peut voir encore aujourd'hui, chez

les héritiers de Charles Philipon, mais s'effritant malheureusement sous l'action du temps, tous les petits bustes en terre glaise qu'il modela au sortir de la Chambre des Députés. »

D'où M. Gustave Geffroy conclut, très justement, dans sa belle étude sur Daumier sculpteur, publiée par *L'Art et les Artistes* :

« Le travail que Geoffroy-Dechaume dit d'abord avoir été fait *d'après nature* aurait donc, en réalité, été fait de souvenir, mais de souvenir immédiat, en sortant des séances où les yeux investigateurs et impitoyables de Daumier avaient exercé leur vision de proie sur ses victimes. »

Deux anecdotes vont nous prouver encore combien l'artiste répugnait à l'exécution directe d'après nature.

Daumier avait promis à Henri Monnier de lui faire son portrait; et il se réjouissait de camper le créateur de *Joseph Prud'homme*, son vieux compagnon de lutte de la *Caricature*; seulement il avait horreur du travail de pose. Aussi, la veille du jour où son joyeux modèle devait venir, résolument, à tout hasard, il *enleva*, en deux heures, le portrait de Monnier. Quand il le lui montra, celui-ci, ravi, ne put que s'écrier :

— Superbe ! il faut bien te garder d'y toucher !

L'autre fait nous a été rapporté par M. Ad. Geoffroy.

C'était à Valmondois. Geoffroy-Dechaume était en train de faire une partie de boules avec ses enfants et les fils Daubigny. Le « père Daumier » apparut, très rouge.

— Mon vieux Geoffroy, je ne sais plus comment c'est fait, un canard. J'en ai besoin pour ma pierre. Montre-moi des canards.

— C'est facile. Allons jusqu'au ru.

Le ru, le Sausseron, était au bout du jardin du statuaire. Dans l'eau verte, une pléiade de canards s'ébattait. Penché sur le petit pont, Daumier regarda longuement les plumes chatoyantes, les têtes arrondies, les becs carrés.

— Eh bien, dit Geoffroy-Dechaume, veux-tu un carnet, un crayon? Il te faut prendre un croquis...

Mais Daumier secoua la tête en souriant :

— Merci, Geoffroy; tu le sais bien, *je ne peux pas dessiner d'après nature...*

Et l'image des canards bien enfoncée dans sa mémoire, le père Daumier s'en retourna vers son modeste atelier. La se-

Chasseurs se chauffant, aquarelle.

maine suivante, le *Charivari* publiait des canards signés : H. Daumier, d'une scrupuleuse vérité.

Ne nous y trompons pas, c'est grâce à cette agilité de vision et à cette *certitude* de la mémoire que Daumier put concilier, pendant de longues années, les exigences du métier lithographique, dont il vivait, et la passion délicieuse de la peinture, à laquelle il consacra beaucoup plus d'heures qu'on ne pense généralement.

C'est aussi à cette méthode de travail qu'il devra ses belles

facultés simplificatrices, son élimination du petit détail, sa mise en valeur des caractéristiques, ses vastes partis pris d'éclairage et de construction.

Quelle fut la technique de Daumier lithographe? Peut-on prétendre, comme l'a fait Henri Bouchot, que, dès 1833, « mettant à profit les perfectionnements d'Engelmann et de Senefelder, il abandonnait la lithographie pure, au crayon, pour le procédé au lavis, qui lui permettait d'enlever au grattoir les accentuations claires et lui laissait un moyen nouveau d'expliquer son idée »?

Cela est sans doute un peu forcé. Il est évident que, le plus souvent, comme Gavarni, Daumier obtint, grâce au pinceau, ses beaux noirs veloutés et qu'il dut, à la reprise au grattoir, bien des effets lumineux.

Mais il ne faudrait point en conclure qu'il abandonnât jamais la *lithographie* pure, le crayon gras. Pour les sinuosités et le bosselage de ses masques, le lavis ne lui aurait jamais fourni les précisions nécessaires. A peine pouvait-il recourir à l'encre pour aviver les noirs des prunelles — et encore... Non, le crayon lithographique fut, avant tout, l'*arme* de Daumier.

Les outils, au reste, lui importaient peu. Banville, qui le vit bien souvent au labeur, en témoigne :

« Il dessinait toujours avec les débris des anciens crayons, se décidant enfin à les refondre quand il ne pouvait plus faire autrement, mais le plus souvent utilisant, ressuscitant malgré eux les bouts de crayons qui ne pouvaient même plus être taillés, et où il fallait alors inventer, trouver un angle qui se prêtât au fiévreux caprice de la main agile, mille fois plus varié et intelligent que la pointe stupide et parfaite obtenue au moyen du canif, et qui dans le feu de la composition se brise ou s'écrase. Je dirais volontiers que c'est à sa coutume d'utiliser ces rognures, ces rogatons, ces bouts de crayons, qui demandaient grâce et ne l'obtenaient pas, que Daumier a dû quelque chose de la largeur et de la hardiesse de son dessin, où le trait gras et vivant est de la même étoffe que les ombres et les ha-

chures, si je ne savais qu'on n'explique pas de tels résultats par de si petites causes (1). »

M. Henry Marcel a magistralement complété cette page de Banville :

« Daumier, avec quelques traits, indique les plans du modelé, les divisions principales du corps; il le projette et le fait tourner dans l'espace, à l'aide de larges localités de lumière et d'ombre, obtenues par la réserve du nu de la pierre et l'écrasement puissant du crayon lithographique. Il ne veut pas d'un outil trop propre, à pointe effilée, donnant des traits fins et menus; il le cogne sur sa table, pour que sa cassure irrégulière entaille la planche d'accents violents, d'âpres égratignures. Ses noirs, il les caresse, les approfondit, les veloute amoureusement; ne leur doit-il pas la basse profonde, doucement profonde, sur laquelle chanteront, en modulations fines et légères, les valeurs différentes des gris et des blancs? Les demi-teintes sont obtenues soit par des grattages creusant et amincisssant les noirs, soit, le plus souvent, par un jeu infiniment varié de hachures dont le treillis, tour à tour lâche ou serré, fournit toutes les gradations nécessaires, du ton le plus clair à la teinte la plus foncée, qui ne soit pas l'ombre pure... Une belle planche de Daumier est une chose singulière et presque unique, à la fois très âpre et très douce; une force énorme tantôt s'y déploie, tantôt s'y maîtrise; c'est le miel de l'Écriture, recueilli dans la gueule du lion (2). »

Daumier pourtant devait se lasser du métier lithographique. Si ses séries de la fin du second Empire nous apparaissent souvent dénuées d'intérêt, c'est que l'artiste simplement est dégoûté de la caricature, et qu'il *bâcle*.

Il commençait souvent huit pierres à la fois, tournant sans cesse, allant de l'une à l'autre, « effaçant ou ajoutant, tantôt accentuant une intention, tantôt modifiant une expression ».

(1) Th. DE BANVILLE, *Mes Souvenirs*. Paris, E. Fasquelle, éditeur.
(2) Henry MARCEL, *Daumier*. Paris, Laurens, éditeur.

« Il est arrivé plus d'une fois, nous dit M. Arsène Alexandre, que les huit pierres commencées furent achevées en une nuit, et que pendant le jour il travaillait à ses tableaux et à ses aquarelles. »

Néanmoins, Daumier l'avouait lui-même, malgré que son procédé très net (il ne dessinait que quand l'idée, le sujet et les attitudes étaient bien arrêtés dans sa tête) lui rendît le travail moins fatigant, « lorsqu'il avait exécuté une bonne *brenée* de pierres, il lui fallait du repos ».

Mais nous avons parlé de *tableaux*. C'est un fait que, dans la seconde partie de sa vie, de 1848 jusqu'à la fin dans les ténèbres, Honoré Daumier ne songea plus qu'à la peinture.

Les qualités de ses plus belles planches de la monarchie de Juillet n'étaient-elles pas déjà des qualités de peintre? Baudelaire, auquel il nous faut toujours revenir, car le poète des *Fleurs du Mal* possédait de profondes facultés critiques, Baudelaire, avec une autre pénétration que Champfleury, démêle dans le dessinateur le coloriste — bien avant qu'on ne parlât de celui-ci :

« Ce qui complète le caractère remarquable de Daumier, et en fait un artiste spécial appartenant à l'illustre famille des maîtres, c'est que son dessin est naturellement coloré. Ses lithographies et ses dessins sur bois éveillent des idées de couleur. Son crayon contient autre chose que du noir bon à délimiter des contours. Il fait deviner la couleur comme la pensée... »

C'est grâce à son coloris que l'*Ivresse de Silène*, cet admirable dessin, où éclate la joie bachique et sensuelle d'un Rubens, quand elle fut reproduite, en 1860, dans *le Temps, illustrateur universel*, dont le directeur artistique, Gavarni, avait fait appel à Daumier, valut à son auteur cet enthousiaste commentaire des Goncourt :

« Derrière le dieu qu'on tiraille pour le porter, ce sont des draperies flottantes, des bras agités en l'air, de grands cris

Le wagon de 3e classe, dessin.
(Communiqué par MM. Durand-Ruel.)

appelant à l'aide les compagnons qui, là-bas, gagnent, en trébuchant derrière la forêt, la campagne toute sonnante de la chanson du vin nouveau... Quel jet ! Quelle abondance dans cette Ménippée aux mille feuilles ! Quelle improvisation sans lassitude ! Quel franc rire, un rire toujours à belles dents, toujours également sonore comme un rire du vieux temps ! Il y a là un épanouissement dans la force, une santé dans la gaieté, une verve de nature, une personnalité carrée, une brutalité puissante, quelque chose de gaulois, de dru et de libre, que l'on ne trouverait peut-être nulle part ailleurs que dans Rabelais. »

C'est en 1848 que le peintre se révèle. La République, dont Lamartine dirigeait les jeunes destinées, prétendait faire beaucoup en faveur des artistes. L'ami Jeanron, l'homme des conspirations et des barricades, était devenu directeur de nos musées nationaux, où il introduisit, d'ailleurs, d'heureuses réformes. Decamps présidait le comité de la section de peinture, qui tenait ses assises à l'École des Beaux-Arts, et invitait Daumier à y prendre part.

Les journées de février avaient éveillé dans le pays un grand souffle d'espérance. Un instant, la fraternité des hommes et des peuples ne fut pas un vain mot.

On voulut éterniser le visage de cette République éphémère. Un concours fut ouvert entre tous les artistes français pour symboliser la Libératrice.

Daumier envoya une esquisse robuste et hardie. Une Marianne géante, demi-nue, aux rudes cheveux épars sous le bonnet phrygien, offrait ses lourdes mamelles à deux ouvriers-nourrissons. D'une main, elle serrait fortement les trois couleurs révolutionnaires; de l'autre, avec un geste puissant et doux, elle retenait l'un de ses enfants. A ses pieds, accroupi dans l'ombre de sa robe aux plis sculpturaux, un autre enfant lisait.

Cette République-*peuple* effraya. Le jury ne crut devoir lui attribuer aucune récompense. A Gérôme fut commis le soin de personnifier la République de 1848. Il la représenta, vêtue de

lin comme une victime, auprès d'un lion à perruque et en baudruche. Par un juste retour des choses d'ici-bas, l'œuvre primée sommeille à jamais dans un magasin de la Ville de Paris, sans qu'on ait pu se résoudre à l'accrocher au Petit Palais, tandis que l'esquisse méprisée de Daumier, grâce à M. Moreau-Nélaton, a les honneurs du Louvre.

L'année suivante, comme il venait d'exposer, sans aucun succès, le *Meunier, son fils et l'âne*, d'après La Fontaine, la Direction des Beaux-Arts voulut faire quelque chose pour Daumier. On lui commanda *un tableau religieux pour une église de province.*

L'auteur du *Ventre législatif* fit preuve d'une louable bonne volonté. Il entassa ébauche sur ébauche, produisit esquisse sur esquisse, mais dut reconnaître, en fin de compte, qu'il n'était point fait pour décorer les églises de province au goût des fabriques et des desservants. On conserve pourtant, de lui, en Angleterre, un très beau *Christ outragé*. Mais il est probable que le *Christ* de l'ex-pensionnaire de Sainte-Pélagie aurait épouvanté ces bonnes gens.

En désespoir de cause, l'Administration des Beaux-Arts lui prit un tableau non religieux, mais excellent. « Qu'est devenue cette peinture? » demandait en 1878 Viollet-le-Duc. Cette question est toujours demeurée sans réponse.

Le Salon de 1851 vit deux envois de Daumier : des *Femmes poursuivies par des Satyres*, et *Don Quichotte et Sancho se rendant aux noces de Gamache;* celui de 1861, une *Blanchisseuse*, qui fut remarquée; en 1869, ce furent des *Amateurs dans un atelier* et deux aquarelles : *Juges d'Assises* et les *Médecins*. C'est à cette occasion que Bonvin en appela au jury dans les journaux pour récompenser un homme qui, disait-il, ne valait pas moins qu'Hogarth et Goya, s'il ne les surpassait.

Mais ses apparitions aux Salons ne peuvent donner qu'une mince idée de l'effort continu du peintre, durant vingt-cinq années. De ses toiles, si variées de sujet et de caractère, beaucoup ont malheureusement disparu, émigrées en Angleterre, en

Allemagne, en Amérique, où la réputation d'Honoré Daumier est considérable, et où d'importants ouvrages de critique ont été publiés sur lui.

Pour avoir une idée de l'étendue de l'œuvre pictural de Daumier, il suffit de se reporter au catalogue de l'exposition organisée, en 1878, aux galeries Durand-Ruel. Nous y voyons figurer, à côté d'un grand nombre d'aquarelles et de dessins rehaussés, 94 peintures, parmi lesquelles une admirable série de Don Quichotte, des parades de saltimbanques, des scènes de Molière, des amateurs d'estampes, des avocats, des blanchisseuses, des rues de Paris, des intérieurs de wagons de 3e classe. Plusieurs de ces toiles sont de dimensions considérables. Peut-on prétendre, après cela, que Daumier ne fut qu'un peintre d'occasion et que sa production de coloriste est infime?

A la vérité, à dater du concours de 1848, le lithographe ne songe plus guère qu'à la peinture. Si les compositions qu'une nécessité vitale lui commande de donner chaque mois au *Charivari* sont lâchées, s'il lui arrive d'abattre en un jour... ou en une nuit, ses huit pierres, la faute en est à ce malin démon de la peinture auquel il s'abandonne avec ivresse.

Quel charme, aux heures solitaires, d'ébaucher sa toile en quelques coups de crayon, puis d'assembler les tons sur la palette, des tons simples et ambrés, profonds et chauds, de cerner les contours d'une brosse large, d'étaler la couleur mystérieuse et vivante! Il n'a pas oublié ses chers maîtres hollandais. Lui aussi recherchera, dans le clair-obscur ou le contre-soleil, la simplification des lignes et la transparence des masses, la qualité précieuse des roux et des verts d'émail, baignés dans la pénombre lumineuse.

Certes, Daumier oubliait alors les compromis avec les imprimeurs ou les marchands, les sujets commandés, exécutés à contre-cœur, les écœurements de la vie besogneuse. La charrette gisait au loin, balayée d'un coup de pied. Les humbles, croisés dans la rue ou observés de sa fenêtre, les banquistes aux oripeaux de misère et aux faces blafardes, les chanteurs

Les Curieux d'estampes, peinture.
(Collection Jules Strauss.)

des cours et les joueurs d'orgues de Barbarie, les ménagères, remontant du bateau-lavoir, l'échine ployant sous le faix de la lessive, les vieilles femmes et les croquants, coudoyés dans les wagons de 3e classe (Daumier n'en connaissait pas d'autres) qui le menaient à Barbizon ou à l'Isle-Adam, les bouchers et les forgerons, les joueurs de dominos, les fumeurs de pipes

et les buveurs de bière : voilà les modèles qu'il peint avec tendresse.

Mais si, d'aventure, franchissant les ponts, il entrait au Palais, pour écouter quelque spécieuse plaidoirie ou quelque sévère réquisitoire, la colère des vieux jours de bataille lui remontait au cœur... Et, de retour dans son atelier, sa haine implacable contre les *Gens de Justice* éclatait en touches virulentes, en oppositions de plans, en effets de rayons et d'ombres, d'où se dégageaient, mouvementées, tourbillonnantes, rageuses ou cauteleuses, perfides ou abêties, les silhouettes des hommes à toges, embusqués dans la Galerie Marchande ou gesticulant dans le prétoire.

Parfois, ses lectures, son La Fontaine, son Cervantès surtout, l'entraînaient dans un monde irréel. A travers la Manche desséchée, dans le bleu pays du rêve, il suivait, à sa fantaisie, le chevalier de triste figure et son honnête Sancho Panza.

Tantôt, il campait, sur une Rossinante efflanquée, l'immortel hidalgo, lance au poing, suivi, à une distance respectueuse, par son placide écuyer. Tantôt, il peignait, auprès de Sancho endormi, tel une outre trop pleine, Don Quichotte veillant assis à terre, adossé contre un tronc d'arbre, — l'œil plein de visions...

Son goût si vif pour le théâtre lui inspirait des compositions très libres, aux valeurs entrechoquées, à l'éclairage brutal et blafard, aux ombres chaudes.

Ici, dans une des peintures de la collection Viau, il masse au premier plan ténébreux le public haletant, les masques qui s'apitoyent, qui s'indignent, les cous qui se tendent, les bouches qui s'ouvrent, les mains qui vont battre. Au fond, sur la scène, que blanchit la rampe, s'exalte le trio romantique, celui de *Ruy-Blas* ou d'*Hernani*, le mort du dernier acte, le *méchant homme* déclamant avec de grands gestes, l'héroïne tordue, renversée, échevelée, agonisante.

Là, après avoir modelé dans le clair-obscur les types de la vieille comédie, Scapin, Géronte, Lisette, le Docteur (remar-

quez qu'Isabelle ou Angélique est absente), Daumier interprète Molière... Rien n'est plus curieux ni plus saisissant que certaines scènes du *Malade imaginaire*, transposées sur la toile par le maître de la *Rue Transnonain*. Quelle anxiété dans le regard d'Argan, fixé sur le Purgon presque bestial, qui lui tâte le pouls avec mépris, tandis que, dans la pénombre rousse, luisent les yeux enflammés de l'apothicaire et la pointe de sa seringue ! Et là, dans cette lumineuse aquarelle, quel halètement d'effroi s'échappe de ce gros Argan, cependant que le médicastre, à la face parcheminée de vieille drôlesse, compte attentivement les pulsations !

Les *Amateurs d'art*, qui servirent de thème à un grand nombre de peintures de Daumier, nous rendent à la vie moderne. Dans les *Curieux d'estampes* de la collection de M. Jules Strauss, nous trouvons — chose bien rare, nous l'avons vu, dans l'œuvre de l'artiste — une délicieuse silhouette de femme, mince, menue sous le *bibi*, en dépit de l'énorme gonflement de la crinoline sous le châle. Une coulée de lumière blonde l'enveloppe, la dore, tandis que le jeune homme qui l'accompagne, l'ouvrier, la vieille femme et le gavroche qui lance un coup d'œil rapide aux estampes accrochées, n'apparaissent que dans la pénombre calcinée du contre-soleil.

Comme les Hollandais, Daumier pense que ces scènes familières sont dignes de son pinceau, du moment qu'elles lui offrent des types *caractérisés* d'humanité, des effets d'éclairage ou d'atmosphère.

Il s'est probablement représenté lui-même dans le tableau vendu avec la collection Georges Feydeau. Voici, dans le jour frisant, son nez au vent, son front vaste, sa chevelure fine et déjà blanchie, sa taille haute. Près de lui, deux amateurs, l'un de dos, l'autre, très correctement vêtu, le chapeau sur la tête, — l'amateur homme du monde, — tous trois regardent avec un grand intérêt les tableaux qui couvrent les murs de la galerie. Près de l'amateur mondain, une statuette, vivement éclairée, semble vivre. L'harmonie est parfaite entre la couleur

sobre et les attitudes simples et réfléchies. Nous sommes bien entre gens de bonne compagnie, dans un milieu d'art.

« Mais le plus souvent, observe M. Henry Marcel, Daumier heurte davantage, finit moins, laisse à dessein à son œuvre un peu d'indéterminé, qui donne de l'ampleur aux formes et de la liberté aux mouvements. Il fait volontiers de la lumière avec de l'ombre, dégradant ou contrastant les valeurs, à la manière des Hollandais et de Decamps. Il affectionne les tons chauds et sourds, les roux, les bruns, les verts d'émail, sur lesquels éclate parfois un jaune ou un bleu vif. Il lui arrive de les modeler avec la hampe du pinceau, y traçant des sillons, y laissant des épaisseurs où s'accroche la lumière; il use peu des glacis, qui amollissent les accents de la forme. Ses noirs sont d'une qualité admirable; jamais minces ni plats, ne faisant point trou, ils ont en eux on ne sait quelle ardeur secrète, comme de roux et d'ors sous-jacents. Ce métier, cette palette conviennent à merveille à ses sujets : les êtres qu'il peint ont les muscles fermes, les chairs pleines, les articulations très écrites; qu'il s'agisse des amples pectoraux d'un lutteur, de la lourde carrure d'une laveuse, des bras velus et musclés des « forts », la décision et l'ampleur de sa touche leur donnent la masse et le relief voulus (1). »

Notons, au sujet de la facture du peintre, que M. Henry Marcel s'abuse peut-être, lorsqu'il nous montre « Daumier laissant à dessein à son œuvre un peu d'indéterminé ». Le passage suivant du *Journal* d'Eugène Delacroix paraît notamment contredire cette opinion.

« 1849, 5 février. — M. Baudelaire venu comme je me mettais à reprendre une petite figure de femme à l'orientale, couchée sur un sofa, entreprise pour Thomas, de la rue du Bac. *Il m'a parlé des difficultés qu'éprouve Daumier à finir.* »

Ce sens du mouvement qu'eut Géricault à un haut degré, grâce à une décomposition toute spontanée des temps, le

(1) Henry MARCEL, *Daumier*. Paris, Laurens, éditeur.

Les pièces à conviction, dessin rehaussé.
(Communiqué par MM. Durand-Ruel.)

peintre, en Daumier, le posséda autant que le caricaturiste. M. H. Marcel cite avec raison le tableau de la vente Lutz, qui représente une laveuse gravissant l'escalier qui joint la berge au quai; la femme donne la main à une petite fille, dont les « courtes jambes ont à peine la hauteur des marches, et qui se hisse tirée par sa mère, pour les escalader une à une ». Assurément, « le contraste des deux mouvements, l'un tranquille, où le corps garde sa verticale, l'autre fait d'oscillations successives, est d'une vérité illusionnante ».

Mais combien plus surprenantes encore, à cet égard, sont les *Laveuses du quai d'Anjou*, le beau tableau de la collection Desouches, si magnifiquement lithographié par M. Lunois ! En haut de ce même escalier, une femme s'en va, courbée sous le paquet de linge, et le pied gauche sur la pointe, elle est surprise en pleine marche. Sa silhouette *bouge* réellement sur le gris du ciel. Mais ce qui est admirable, c'est la laveuse du premier plan — celle qui achève de descendre. Le fardeau de la lessive la fait plier sur la hanche gauche. Son pied droit vient de se poser sur la berge, tandis que l'autre pied quitte la dernière marche. C'est là un très curieux *instantané*, réalisé par un grand artiste.

Également, le *Badigeonneur*, qui appartient à M. Vollard, *bouge* au long de la corde qui le soutient. Cet homme balancé dans l'espace, si nous le contemplions trop longuement, nous donnerait le vertige...

Les aquarelles de Daumier sont d'une valeur égale à ses peintures à l'huile. A dire le vrai, ce sont plutôt des dessins rehaussés que des aquarelles pures. Un dessous à la plume, très léger, constitué par de fins linéaments sinueux qui enveloppent les formes dans un réseau très souple, puis un lavis d'encre de Chine et de bleu, de ci, de-là, une pointe de terre de Sienne, — la gouache donnant les lumières. On le voit bien, les aquarelles de Daumier ne sont pas, à proprement parler, des aquarelles.

Cette fluidité vaporeuse de la peinture à l'eau ne lui aurait

jamais suffi pour traduire les physionomies et les gestes de ces *Gens de Justice*, qu'il avait déjà si durement attaqués sur la pierre, mais dont il semble bien que ses dessins rehaussés prononcent définitivement l'arrêt.

Nulle part, peut-être, l'expression physionomique n'éclate, avec plus de franchise et de vérité, que dans ces gouaches sur la gent chicanière et procédurière du Palais.

Quelle intensité dramatique dans cette belle aquarelle, de la collection de Mme Esnault-Pelterie : *Une cause criminelle!* Dans le masque dur, dans le regard dilaté de l'avocat qui, debout, à demi-tourné, converse à l'oreille de son terrible client, il y a presque autant de cruauté froide que dans la face atrocement attentive du meurtrier. C'est qu'à cette heure, par la force des choses, s'établit momentanément entre ces deux hommes une sorte de complicité morale.

Et que dire de l'emportement oratoire de ce grand avocat d'assises, de ce rival de Lachaud, qui balaie l'air de ses longues manches, trouve des larmes dans ses yeux secs, et des deux mains apitoyées, tout en ne quittant pas du regard messieurs les jurés, désigne la faible victime — ou mieux la criminelle louche, prostituée au sourire ironique, qui semble pincer les lèvres pour ne pas rire?... Au loin, la foule, immobile, saisie, admire. Le réalisme synthétique du mouvement et de l'expression n'a jamais sans doute été poussé plus loin.

Rien de plus sculptural, on l'a vu, que le métier d'Honoré Daumier. Son dessin évoque tout de suite la ronde bosse. La ligne ne le séduit qu'autant qu'elle tourne, ce qui pour lui est un gage de vie. Le plus souvent, les méplats violemment accentués sont comme modelés du pouce. Au reste, nous le savons, il lui arriva de modeler à même la glaise.

Non seulement ses portraits en buste de la *Caricature* furent exécutés d'après des maquettes en terre, qui, malheureusement mutilées, figurent aujourd'hui dans la collection de M. Paul Philipon, mais, par ailleurs, en pétrissant la statuette de *Ratapoil*

et les deux bas-reliefs des *Emigrants*, Daumier fit, à proprement parler, œuvre de statuaire.

Nous avons décrit le *Ratapoil*, l'agent bonapartiste maigre, efflanqué, appuyé sur un gourdin énorme, cambrant la taille, tordant le col, et, sous le gibus défoncé, aiguisant sa face tout en pointes, les moustaches dardées au ciel et l'impériale en bataille. Cette statuette, « document d'histoire », est aussi un chef-d'œuvre. Dans les *Emigrants*, nous assistons à une magnifique scène d'exode. La répartition des plans et des figures, la beauté robuste des nus prolétariens, l'horreur sobre de certains détails, la marche en avant — vers l'inconnu et l'espérance — de l'homme qui porte un enfant et en tient un autre par la main, l'indication des modelés, creusés d'ombres solides, tout dans ces scènes évoque la maîtrise de Constantin Meunier, et permet d'affirmer que, s'il l'avait voulu, Daumier aurait pu être un grand statuaire.

A qui, au reste, n'a-t-on pas comparé Daumier? Dans son ouvrage sur les *Graveurs du XIX*e *siècle*, M. Henri Béraldi en a fait plaisamment la récapitulation :

« A Jordaens, Puget, au Parrocel, Granet, aux Flamands, aux Vénitiens, à Holbein, Delacroix, aux Hollandais, aux Florentins, Charlet, Rubens, Rowlandson, Rembrandt, David, Michel-Ange, Henry Monnier, Corot, Gainsborough, La Tour, Barye, Tassaert, Constable, Ribot, Decamps, Hogarth, Diaz, Goya, Salvator, au Tintoret, Millet, etc. »

De fait, encore que ces parallèles aient toujours quelque chose de bien artificiel, il n'est pas contestable que certains ne soient fondés. Delacroix, ce grand sensitif, si inquiet, si impressionnable, fit plus que d'admirer Daumier et de copier plusieurs de ses *Baigneuses*. Il a peint le *Naufrage du Don Juan*, et l'on ne peut nier que ces faces bosselées, ces attitudes contractées, ces tons simples et rudes, que l'ambiance même de la peinture, n'accusent l'influence flagrante d'Honoré Daumier.

La parenté est, peut-être, encore plus étroite avec Millet.

Cela provient, sans doute, de ce que tous deux ont un dessin sculptural et affectionnent les ombres transparentes, l'éclairage à contre-jour, le coloris sobre et sourd à la hollandaise.

A ce sujet, M. Arsène Alexandre a très judicieusement fait observer aux partisans trop exclusifs du peintre de *La Fileuse*, qui prétendaient que celui-ci avait été imité par Daumier, qu' « avant Millet, Daumier avait fait des Millet ». C'est ainsi, par exemple, que, dans la *Revue des peintres*, en 1834, parut

Les Émigrants, bas-relief.

une planche, intitulée *Le Malade* et signée de Daumier, représentant assis au milieu d'un bois dépouillé un vieux paysan en sabots et en bonnet de coton, vêtu d'une lourde limousine. Derrière le malade, une jeune fille attentive se tenait debout. Le paysan, si âprement accroché à la glèbe, dont J.-F. Millet nous contera la vie fruste, Daumier déjà nous le révèle.

Que si l'on considère la décision des contours, l'ampleur débordante des volumes, le style épique de Daumier, il n'y a point lieu d'être surpris du mot de Daubigny visitant à Rome les fresques de Michel-Ange : « C'est comme du Daumier ! » Non, ce n'était point là simplement, ainsi que le pense M. Béraldi, « une boutade d'artiste ». C'était la remarque d'un maître

qui, devant les peintures de la Sixtine, se remémorait la page, terrible, vengeresse, surhumaine, de la *Rue Transnonain*...

Ne nous étonnons pas non plus que Champfleury et M. Alexandre aient comparé Daumier à Goya. Le parallèle de l'auteur de *Chien-Caillou* vaut d'être cité, car il met en regard le physique même des deux artistes :

« Daumier et Goya ne se ressemblent pas seulement par la flamme intérieure; je suis frappé par certaines analogies physionomiques. Une apparence bourgeoise au premier aspect, de petits yeux interrogateurs et surtout une lèvre supérieure d'une longueur particulière chez les deux maîtres. Ce détail, on le trouve nettement accusé dans le portrait de Goya, gravé par lui-même en tête des *Caprices*; les artistes qui ont dessiné la figure de Daumier n'ont pas assez indiqué ce trait caractéristique si remarquable chez Talleyrand, un politique qui se connaissait en hommes.

« Le nom de Goya ne se trouve pas sous ma plume sans motifs. Il existe de secrètes analogies entre l'Espagnol et le Marseillais : même flamme intérieure, même ardeur politique, même improvisation. »

Mais, le plus bel éloge de Daumier fut prononcé par Corot. Oh ! bien simplement, sans une parole.

« Le bon Corot, dans sa chambre, n'avait que deux toiles. L'une était le portrait de sa mère; l'autre, le tableau des *Avocats*, celui-là même qui avait si fort séduit Gambetta. En se levant, le paysagiste donnait une pensée attendrie à la chère vieille maman, un regard camarade à l'œuvre solide de l'ami Daumier, et il commençait sa journée, content (1). »

Ce geste du père Corot n'est-il pas plus éloquent que tous les dithyrambes des critiques ?

(1) Arsène ALEXANDRE, *H. Daumier*. Paris, Laurens, éditeur.

VI

LES HEURES SOMBRES — VALMONDOIS

Le 2 décembre 1851 fut pour Honoré Daumier une date fatale. Non seulement le républicain en souffrit cruellement, non seulement le polémiste, condamné aux falotes *actualités*, dut ronger son frein et étouffer une bonne part de son génie, mais encore l'existence matérielle de Daumier devint, désormais, plus difficile et plus gênée, entravant chaque jour l'essor du libre artiste et l'acheminant vers la plus douloureuse des déchéances physiques.

Ses belles caricatures, dont les *suites* atteignent aujourd'hui des prix considérables, ne lui étaient payées qu'à raison de cinquante francs la planche; une lettre inédite de Daumier, que nous publions plus loin, en fait foi, ainsi qu'un traité avec Dutacq en date du 2 février 1839. *Le Charivari* ne lui commandait jamais plus de huit *charges* par mois, ce qui lui faisait tout juste vingt louis par mois; car, sa modestie chez les marchands de tableaux était telle, que ses peintures ne se vendaient point.

Il avait bien, autrefois, illustré plusieurs livres, comme le *Versailles ancien et moderne* du comte de la Borde (1841), ou la *Némésis médicale*, recueil de satires par François Fabre, phocéen et docteur (1840), auquel les admirables compositions de Daumier assurent l'immortalité; mais l'ardent lithographe ne fit que passer dans le domaine de la librairie : il ne s'y sentait pas à son aise. En dehors du *Charivari*, le plus clair de ses revenus était constitué par les tableaux parisiens donnés au *Monde Illustré* et les charges destinées au *Journal Amusant*.

Encore, ces commandes étaient-elles essentiellement précaires. Dès 1862, le satirique, si populaire sous la monarchie de Juillet, avait cessé de plaire. Burty écrivait, à cette époque, ces lignes navrantes :

« Daumier est en ce moment dans une gêne cruelle. Il y avait, chez Geoffroy, une dizaine de ses dessins qu'il vend cinquante francs et qu'il exécute à la plume, légèrement rehaussés de teintes plates, n'ayant plus ni lithographies, ni bois à faire. Les journaux ne veulent plus rien de lui. *Le Charivari n'a point renouvelé son traité. Le Monde Illustré* ne continuera pas ses séries : « Ses bois, me disait Champfleury, provoquent « le désabonnement. »

On le voit, ce témoignage de Burty vient fortifier le passage de la lettre de Théodore Rousseau, citée précédemment : « Nous avons su par Sensier que le *Charivari* vous avait redemandé et il a bougrement bien fait. »

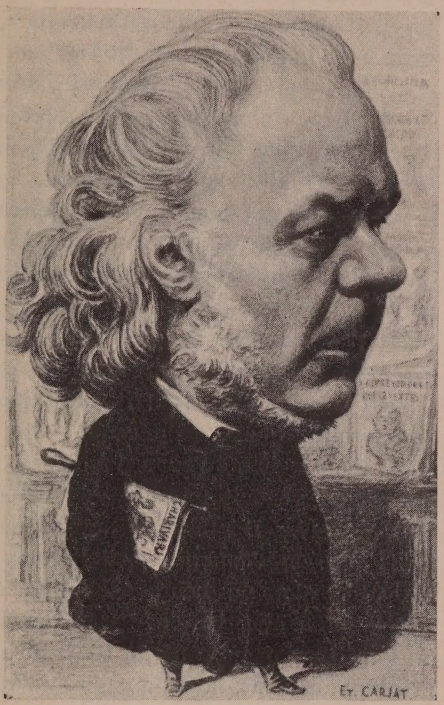
Contrairement à l'assertion de la plupart des biographes de Daumier, il est donc à peu près certain que celui-ci n'a point abandonné *de soi-même*, de 1860 à 1863, le crayon du journaliste « pour se livrer à son penchant pour l'Art pur »; en fait, la caricature ayant cessé d'être pour lui le gagne-pain quotidien, l'artiste dut demander à la peinture à l'huile, et principalement à l'aquarelle, les ressources qui soudain lui faisaient défaut. Cette version est sans doute moins flatteuse que la première; mais qui ne sait que, le plus souvent, la vérité est humble et amère?

Cette période « d'Art pur », qui nous valut tant de belles œuvres picturales, fut bien, pour Daumier, comme l'écrivait Burty, une période de gêne cruelle.

Naïf et hésitant, dépourvu, comme la plupart de ses amis, comme le bon Corot lui-même, de tout sens des affaires, Daumier était incapable d'attribuer à ses œuvres une valeur marchande.

Albert Wolff nous a conté à ce sujet une anecdote plaisante... et attristante :

« Le pauvre homme était à ce point habitué à tous les dédains de cet être, régi par la mode et non par le goût, qu'on appelle l'amateur, qu'il n'osait plus demander un prix quelconque pour sa peinture; il n'était pas coté à la Bourse... des tableaux... Ce sont des caricatures ! disait l'amateur, comme le grand roi s'est écrié devant l'œuvre de Téniers : « Otez-moi ces magots ! » Tout autour de lui, ses amis se démenaient pour placer ses aquarelles et sa peinture. Un jour, Daubigny recommanda Daumier à un marchand américain.



Charge de Daumier, par Carjat.

« — Vend-il cher, votre M. Daumier? demanda le marchand.

« — Très cher, fit Daubigny.

« — Very well ! Allons le voir !

« Le lendemain, visite à Daumier. Daubigny avait prévenu son ami par quelques lignes : « Fais un bout de toilette, lui « avait-il écrit, et place sur le chevalet le tableau que tu viens « de terminer. Ne t'avise pas de demander moins de cinq mille « francs pour cette petite toile. »

« L'Américain, conduit par Daubigny, regarde le tableau.

« — Combien? dit-il.

« Daumier hésite; jamais il n'osera demander un tel prix.

« — Combien? répète l'Américain

« — Cinq mille francs, dit Daumier en devenant pourpre.

« — J'achète, dit l'Américain. Avez-vous autre chose?

« D'un pas chancelant, peu habitué à de telles aubaines, l'artiste cherche une toile bien plus importante que la première et la place sur le chevalet.

« — Combien? demande l'Américain.

« Daumier se trouble; son ami Daubigny ne lui a pas dit quel prix il conviendrait de faire pour ce second tableau; abandonné à lui-même, la timidité l'envahit, et, quand l'Américain répète : « Combien? » Daumier répond : « Six cents francs. »

« Et le marchand américain, plein de dédain, riposte :

« — Je n'en veux pas; j'aime mieux l'autre à cinq mille. Je ne vends que des tableaux chers.

« L'Américain ne revint jamais; il n'avait que faire d'un artiste qui vendait un tableau pour trente misérables louis.

« Le pauvre Daumier ne devait jamais plus connaître ces tarifs de *transatlantiques*, dont il resta longtemps ébloui. »

Il vécut alors des heures bien difficiles, que seules tempérèrent la ferme affection de Mme Daumier et l'admirable sérénité de l'artiste, joyeux, malgré tout, de réaliser son rêve cher : manier la couleur, laver le papier de bleu, de brun et de vert; étaler sur la toile les pâtes blondes et transparentes.

La *charrette* cependant devenait de plus en plus lourde à traîner. Les aquarelles invendues s'accumulaient dans les cartons. La situation du ménage était des plus critiques lorsqu'à la fin de 1863, la direction du *Charivari*, comprenant enfin quel crayon magistral elle avait perdu, le fit pressentir, pour savoir s'il accepterait de reprendre son poste de caricaturiste.

Daumier, qui avait alors déserté l'île Saint-Louis pour le boulevard Rochechouart, accepta avec empressement.

Dans son numéro du 18 décembre 1863, le *Charivari* publiait

la note suivante : « Nous annonçons avec une satisfaction qui sera partagée par tous nos abonnés, que notre ancien collaborateur Daumier qui, depuis trois ans, avait quitté la lithographie pour se consacrer exlusivement à la peinture, s'est décidé à reprendre le crayon qui lui a valu tant de succès. Nous donnons aujourd'hui une première planche de Daumier et, à partir de ce jour, nous publierons, chaque mois, six ou huit lithographies de ce dessinateur qui a le rare talent de faire, même de ses caricatures, de véritables œuvres d'art. »

A l'occasion de sa rentrée au *Charivari*, un fraternel banquet fut offert, chez Champeaux, à Daumier, très ému, par ses amis des lettres et des arts. Ce jour-là, l'excellent homme connut la griserie de se sentir aimé par ses émules et ses rivaux.

Ses relations et ses amitiés s'étaient d'ailleurs encore étendues et accrues. A Daubigny, Jules Dupré, Corot, Geoffroy-Dechaume, Jean Gigoux, Préault, Jeanron s'étaient joints Boulard, Meissonier, Carrier-Belleuse, Carjat, chez lequel un soir, en 1868, Daumier rencontra un jeune avocat méridional, au verbe entraînant. Après avoir ri comme un enfant à l'audition de la *Levrette en panetot*, d'Auguste de Châtillon, le caricaturiste s'était entretenu longuement avec l'avocat, qu'entouraient Laurier et Ranc. En partant, Daumier fit une prédiction à Carjat :

— Voilà un garçon qui a une rude tête. Je vous jure qu'il ira loin. Il est borgne, mais cela ne l'empêche pas d'y voir rudement clair !

Six mois plus tard, le plaidoyer en faveur de Delescluse flétrissait l'Empire et rendait célèbre, du même coup, le nom de Gambetta, l'avocat méridional rencontré chez Carjat.

Daumier s'en réjouit fort : « Hein ! disait-il, je ne m'étais pas trompé ? Je savais bien qu'il serait quelqu'un ! »

Daumier et Gambetta devaient, à plusieurs reprises, se retrouver. Lorsqu'en 1878, l'exposition des peintures et dessins de Daumier s'ouvrit à la galerie Durand-Ruel, Gambetta fut

l'un des premiers à la visiter. Guidé par Geoffroy-Dechaume, le grand orateur s'arrêta particulièrement devant les groupes d'avocats, considérant attentivement tel jeune maître, mince et glacé, tel autre, grassouillet et réjoui :

— Mais il est étonnant, votre Daumier, s'exclama Gambetta. Il n'en est pas un qu'il ne connaisse. Voici Me X... et Me Y... Et tenez, voici Z..., si innocent d'allures... et pourtant si sournois et si redoutable... Et celui-là, si gonflé de lui-même. Il les a donc tous saisis au vol...

A quoi, Geoffroy-Dechaume, secouant la tête, répondit :

— Daumier n'a jamais vu aucun des personnages que vous venez de nommer... Songez qu'il n'est point entré au Palais depuis plus de dix ans. Seulement, il connaît les avocats mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Durant quarante ans, il en a analysé les principaux types. De là cette ressemblance que vous trouvez si surprenante.

Cette réplique du statuaire ne caractérisait-elle pas à merveille le génie synthétique et généralisateur d'Honoré Daumier?

En 1878, Daumier, presque aveugle, n'habitait plus Paris. En quittant le boulevard Rochechouart, où il s'était installé en 1863, il avait eu pour domiciles successifs, le 26 de la rue de l'Abbaye et le 36 du boulevard de Clichy. Mais, chaque été, dès 1864, il passait les mois ensoleillés à Valmondois, chez son compère Geoffroy-Dechaume.

C'était Daubigny qui, au temps de leur enfance, avait entraîné son camarade Geoffroy à Valmondois. Les jours de congé ils étaient accueillis à bras ouverts par deux braves gens, la nourrice de Daubigny et son mari, la mère et le père Bazot.

Quand Geoffroy-Dechaume — en 1861 — eut conquis par son ciseau de quoi devenir propriétaire, il songea au Valmondois de son enfance, acheta, à quelques pas du Sausseron, du ru qui arrose ces verts paysages, un coin de terre ombragé, y bâtit un atelier, quelques chambres, et invita son cher Daumier à y venir planter sa tente...

La maison de Valmondois, où est mort Daumier.

Celui-ci y vint d'abord pour l'ami. Il chérissait trop la rue parisienne pour la déserter. Puis, à mesure que les années se firent plus rudes, plus amères, à mesure que la *charrette* devint plus lourde à tirer pour le vieillard, Honoré Daumier se complut davantage à la paix heureuse des grands prés fleuris, des rus innombrables, bruissant entre les saules et les roseaux, des lignes de peupliers et de sureaux encadrant jusqu'aux berges de l'Oise les maisons paysannes, coiffées de tuiles violettes.

Peu de temps avant la guerre, le caricaturiste loua au père Gueudé, maître maçon de Valmondois, un petit pavillon tout fraîchement construit sur le chemin des côtes d'Orgiveaux, en deçà du Sausseron. C'était là qu'il devait mourir.

Cette maison existe encore. Mais elle reste confiée à des mains pieuses. Elle appartient, en effet, à M. et à Mme Henry Célos, gendre et fille de Geoffroy-Dechaume, qui, tout en agrandissant la demeure exiguë, ont su en respecter l'agencement intérieur.

Au temps de Daumier, la façade, blanchie à la chaux, était moins large. A côté de la petite porte grise, élevée sur deux marches de pierre, il n'y avait qu'une seule fenêtre. Un couloir frais mène, comme autrefois, à la salle à manger, tendue alors de toile brune et où les poutres apparaissaient. La porte vitrée s'ouvre sur un jardin montueux, fleuri de chèvrefeuilles et d'ancolies.

Si l'on sort de la salle à manger, un escalier très modeste monte, en tournant, jusqu'à une chambre, dont l'unique fenêtre donne sur la campagne. Là, se trouvait le grand lit de bois où couchait le vieil artiste. A côté, une toute petite chambre était celle de Mme Daumier.

De la rue, une porte à claire-voie, qui existe encore, s'ouvrait sur le jardin accidenté. En le gravissant, on atteint, sur la droite, à une cinquantaine de pas, une sorte de hangar clos et vitré : l'atelier.

En devenant le locataire du père Gueudé, Daumier avait

stipulé qu'on devrait lui construire cette pièce indispensable à un artiste, et, en rechignant, le maître maçon avait fini par faire honneur à sa parole.

L'atelier est intact. Tel l'a laissé Honoré Daumier, tel nous le retrouvons, grâce à la piété de ses propriétaires.

Voici son canapé de velours rouge, un canapé auquel Mme Daumier prodiguait tous ses soins d'excellente ménagère; voici son fauteuil de peluche rouge, fanée par l'âge; et voici sa palette respectée.

Ce n'est certes pas une palette rutilante. Ne sommes-nous pas chez le bon camarade du grand Corot, qui professait que la science des valeurs suffit à tout? — Des coulées d'ocre jaune, de brun rouge, de terre de Sienne — une palette pour Van der Neer, Everdingen ou Van Goyen.

Aux murs, le *Hamlet* de Delacroix, lithographié par Villain, de robustes croquis sur verre, une tête superbe modelée sur la muraille même par Daumier. Dans un angle, une statuette-charge de Louis-Philippe, surmontant cette inscription : « Je reçois toujours avec un nouveau plaisir », nous ramène à la période héroïque de la Poire et de Sainte-Pélagie.

C'est là, dans cet atelier clair et paisible, qu'Honoré Daumier a connu la suprême épreuve, celle qui frappe les artistes aux yeux. Dès 1873, il dut renoncer à promener le crayon sur la pierre lithographique. Il peignit encore, avec une volonté magnifique, vivant chichement du produit de la vente de ses aquarelles, et pourtant, trouvant encore le moyen d'être secourable.

Le jour des obsèques de Daumier, Carjat put dire, sans craindre d'être démenti : « Si tous ceux que ce besogneux sublime a pu obliger étaient ici, ce modeste cimetière serait trop étroit pour les contenir. Dès qu'il s'agissait d'une infortune à soulager, dessins, aquarelles, tableaux, allaient se monnayer à l'Hôtel des Ventes et sauvaient une famille de la misère. »

Admirable génération que celle de ces grands artistes ingé-

nus de 1830 — les Daubigny, les Jules Dupré, les Corot, les Rousseau, les Daumier !... Il semble que la rude épreuve les ait mûris simplement pour la bonté.

Dans le jardin de Valmondois, aucun des survivants ne manquait à l'appel. Boulard, Michel Pascal, Jules Dupré, Millet, Daubigny, Geoffroy-Dechaume venaient causer des batailles de leur jeunesse.

Daumier ne se désintéressait point pour cela du présent. Comme il avait encouragé Carjat à ses débuts, il applaudissait maintenant à la verve d'André Gill, dont les charges ingénieuses et républicaines le ravissaient :

— A la bonne heure, disait-il, celui-là, c'est un artiste et c'est un homme.

L'auteur de la *Muse à Bibi* devait, d'ailleurs, lui exprimer, en rimes sonores, sa reconnaissance et son admiration :

> Et vous avez, esprit frère des grands esprits,
> Sous un masque joyeux pour la foule profane,
> Ainsi que Rabelais, Voltaire, Aristophane,
> Bâti pour les méchants d'immortels piloris !

Bien souvent, à la belle saison, Daumier et Mme Daumier s'en allaient à Auvers, par la belle route bordée de bois d'acacias, passer la journée chez les Daubigny. Quand on rentrait au clair de lune, la servante alsacienne, qui les accompagnait, reconnaissait qu'on approchait de Valmondois, à la vue d'une champignonnière, située sur la gauche, et de ses gravats tout blancs :

— Ah ! Matame, foilà la motte te beurre !

Et Daumier, solide encore malgré l'âge, avec sa tête puissante, son col robuste, sa longue chevelure grise et bien fournie, dégageant les tempes d'où partait un collier qui encadrait son visage malicieux et bonhomme, le brave Daumier riait aux éclats.

Parfois, Corot faisait à Valmondois une trop brève apparition. N'y était-il pas un peu chez lui ?

Lorsqu'il avait fallu renoncer définitivement à collaborer au *Charivari* et que la vue de Daumier s'était brouillée, l'exis-

L'atelier de Daumier à Valmondois.

tence, bien modeste cependant, de l'artiste et de sa femme avait été cruellement menacée. On devait plusieurs termes au père Gueudé, qui parla d'expulsion. Par l'entremise de Daubigny, Corot eut vent de cela. Il acheta la maison et, le jour

de la fête de Daumier, lui écrivit cette lettre charmante :

« Mon vieux camarade.

« J'avais à Valmondois, près de l'Isle-Adam, une maisonnette dont je ne sais que faire. Il m'est venu à l'idée de te l'offrir et, comme j'ai trouvé l'idée bonne, je suis allé la faire enregistrer chez le notaire.

« Ce n'est pas pour toi que je fais ça, c'est pour embêter ton propriétaire.

« A toi,

« COROT. »

« Ce fut, nous dit Jean Gigoux, un moment de belle émotion pour ces deux braves cœurs. » Le lendemain, lorsque Corot vint déjeuner à Valmondois, Daumier, les yeux pleins de larmes, se jeta à son cou, en lui disant :

— Ah ! Corot, tu es le seul de qui je puisse accepter un pareil cadeau sans me sentir humilié !

Mais le regard de Daumier s'embrumait chaque jour davantage. En 1877, il n'y voyait plus que par intermittence. La République, pour laquelle le grand artiste avait si fidèlement combattu, se devait d'assurer sa vieillesse. L'État crut avoir fait suffisamment en accordant à l'ancien détenu de Sainte-Pélagie une pension de 2,400 francs. Ce ne fut point l'avis des amis des arts. Le 1er mai 1878, Ph. Burty écrivait avec amertume dans la *République Française* :

« Un appel avait été adressé aux bureaux des Beaux-Arts en faveur de ce vieillard si parfaitement honorable, modeste, si sympathique; il n'a pas produit ce que l'on était en droit d'espérer. Le secours alloué n'est digne ni de la France qui l'accorde, ni du maître à qui il est offert. »

Ce fut à la fois pour révéler au grand public quel artiste était Honoré Daumier et pour venir en aide au vieux maître que ses amis organisèrent, au printemps de 1878, rue Le Peletier, dans les galeries Durand-Ruel, une exposition des peintures et dessins de Daumier.

Portrait de Corot, par H. Daumier.
(Communiqué par MM. Durand-Ruel.)

Victor Hugo présidait le comité, dont Henri Martin était vice-président, et dont faisaient partie Théodore de Banville, Bonvin, Boulard, Burty, Champfleury, Castagnary, Jules Claretie, Daubigny et Karl Daubigny, Jules Dupré, Geoffroy-Dechaume et Adolphe Geoffroy, Ernest Maindron, Paul Mantz, Paul Meurice, Nadar, Camille Pelletan, Paul de Saint-Victor,

Steinheil, Auguste Vacquerie, Pierre Véron, et même Emile de Girardin, le grand publiciste dont Daumier avait attaqué si vivement les débuts et qui donna, ce jour-là, la preuve que, comme l'a écrit Jules Vallès, il y avait « de la bonté tapie dans la moue de ses lèvres, et des larmes gelées dans ses yeux froids ».

La République, à laquelle tant de gens s'étaient déjà ralliés, semblait avoir, d'ailleurs, rapproché de plusieurs de ses adversaires d'antan l'auteur d'*Enfoncé, Lafayette!* C'est ainsi que, peu de temps après la guerre de 1870, Daumier, invité chez Léon Say à une réunion d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques, vit avec surprise venir à lui, la main tendue, le masque pétillant de vivacité marseillaise... et de roublardise, l'ancien ministre de Louis-Philippe tant de fois caricaturé, M. Thiers... Les temps étaient changés. Les deux Phocéens se serrèrent la main.

Le succès de l'exposition Daumier fut compromis par trois causes : on enterrait le pape Pie IX; on allait inaugurer l'exposition universelle; enfin, une *estudiantina* sévillane faisait fureur, et attirait la masse du public.

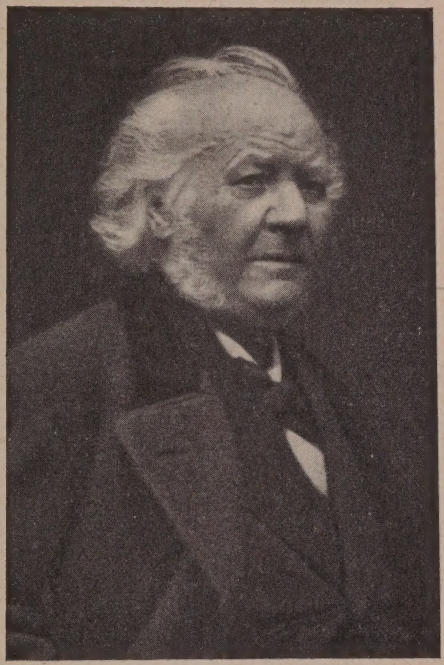
Le succès artistique, il est vrai, fut éclatant. Dans la presse, Burty, Paul Foucher, Camille Pelletan exaltèrent l'œuvre de Daumier. Dans le XIXe *Siècle* (18 mai 1878), Viollet-le-Duc écrivit ce bel éloge, que l'avenir retiendra :

« Daumier est le peintre du peuple. Daumier a su discerner dans ce monde dont la vie se passe sous un demi-jour, sinon dans l'obscurité, le côté vivant, pensant, humain — et grand, par conséquent, pour nous autres humains. Ce n'est pas humble, ce n'est pas canaille, ce n'est pas vantard ou plat... C'est humain; je ne trouve pas d'autre expression pour expliquer ma pensée. »

Mais les louanges des critiques ne suffirent pas à attirer le public. L'heure de la grande consécration populaire n'avait pas sonné pour Honoré Daumier. Les dépenses ne furent pas couvertes, et le comité eut à solder une note de 4.000 francs.

Le succès d'art, pourtant, suffit à Daumier. Malgré les

ténèbres envahissantes — dont ce méditerranéen, fils des rives ensoleillées, devait souffrir plus que tout autre, — guidé par son excellente compagne, soutenu chaque jour par la présence de Geoffroy-Dechaume et des Daubigny, l'artiste s'achemina avec une douce sérénité vers la grande nuit.



Daumier en 1878.

Frappé soudain de paralysie cérébrale, comme il marchait et parlait dans son jardin, il expira au bout de deux jours, le 11 février 1879. On a dit qu'il n'avait point repris connaissance. Mais nous nous en tenons au témoignage de M. Ad. Geoffroy qui, avec Karl et Bernard Daubigny, seconda Mme Daumier dans cette suprême épreuve.

Le dernier jour, quand le docteur Vanier, de l'Isle-Adam, qui soignait le vieillard, prononça, pensant n'être pas entendu du mourant, ces mots inexorables : « C'est fini ! », Daumier serra la main de M. Geoffroy avec une contraction si violente, si douloureuse que celui-ci en demeura longtemps frappé. L'arrêt fatal avait été surpris par Daumier.

Il s'éteignit dans les bras de sa femme, de Karl et de Bernard Daubigny.

Le vieux démocrate impénitent avait réclamé des obsèques purement civiles. Le curé de Valmondois en prit acte, et, quand M. Bernard Daubigny vint lui demander le drap mortuaire, il le lui refusa. Pour que le cercueil de Daumier ne s'en allât pas nu, à travers les rues du village, on dut faire le voyage de Paris et s'y procurer ce drap funèbre.

L'enterrement devant avoir lieu aux frais de l'État, certains journaux crièrent à la dilapidation. *Le Français*, entre autres, écrivait : « C'est là, nous le croyons, un scandale sans précédent. »

Cependant, les obsèques de Daumier ne ruinèrent pas la nation. Trois francs furent remis à chacun des hommes, qui transportèrent la dépouille du grand artiste de sa maison au cimetière, tout proche; les funérailles d'Honoré Daumier coûtèrent douze francs au pays.

Pour témoigner que, jusqu'à la fin et par delà la mort, l'affection de ses vieux compagnons de lutte lui restait fidèle, la lettre de faire-part fut signée de ses amis d'autrefois et de toujours.

Le jeudi 14 février, un peu avant midi, descendaient dans la petite gare de Valmondois une foule d'artistes et d'hommes de lettres.

Il y avait là Karl et Bernard Daubigny, Jules Dupré, Champfleury, Français, Carjat, Ph. Burty, Nadar. Dans les chemins étroits conduisant au village, un long cortège défila, « où la presse républicaine était représentée et où des dames portaient des fleurs et des couronnes ».

Devant la porte de la maison de Daumier, se tenaient Geoffroy-Dechaume et son fils, M. Ad. Geoffroy. Là-haut, dans sa pauvre chambre, M^me^ Daumier, accablée, sanglotait.

Le cercueil avait été placé dans la salle d'entrée. Il était couvert de violettes, de camélias, de mimosas, d'immortelles. Un jeune garçon le gardait avec une servante.

Il était une heure, quand on partit pour le cimetière. Quatre hommes portaient le corps qui disparaissait sous le monceau des fleurs offertes.

Valmondois. — Le jardin de Daumier.

Une foule nombreuse, tête nue, suivait. Sur le seuil des maisons basses, les gens de Valmondois regardaient passer, une dernière fois, celui qu'ils appelaient le « bon Daumier ».

Edmond Bazire, dans *le Rappel* du 15 février 1879, nous a dépeint, de façon très précise, la suprême demeure du vieux maître :

« Le cimetière est à mi-côte, tout en pente, exposé au soleil; un de ces lieux de repos où l'on dort bien... Cinquante tombes au plus, avec leurs croix. Dans tout le haut, un caveau de famille. A droite et à gauche, un vide. C'est à droite qu'est couché Daumier.

« On accède à la place qu'il occupe par un escalier taillé dans le coteau. De là, toute la vallée se déroule, resserrée à Valmondois, élargie sur l'Isle-Adam. La vue est calme, grande et claire. »

Avant de laisser la parole au maire de Valmondois, M. Bernay, qui prononça, au nom du village, un discours républicain, Carjat peignit avec une vive émotion l'homme excellent, l'ami parfait, et Champfleury, après avoir exprimé la maîtrise souveraine de l'artiste, qu'il compara à Aristophane, conclut par ces mots :

« Sur le marché de Rotterdam, on voit l'image du vieil Erasme méditant sur les folies de l'humanité. Vous verrez demain la statue de Daumier méditatif sur la principale place de Marseille. »

On sait comment Marseille oublieuse devait réaliser cette prédiction.

Ce n'est pas, cependant, à Valmondois, dans le petit cimetière accidenté, que repose Honoré Daumier. Selon le vœu qu'il avait depuis longtemps exprimé, le 16 avril 1880, son corps fut transporté au Père-Lachaise, près de la tombe de Corot et de Daubigny.

Les amis de Daumier lui demeuraient fidèles. Etienne Carjat prononça, sur cette pierre, des paroles qui en disaient long sur la bonté du maître disparu :

« La tendresse de Daumier pour le peuple n'eut d'égale que sa générosité. Ce besogneux de l'art trouvait toujours le moyen de donner. Un de ses vieux camarades, parti avant lui, — j'ai noté ses paroles, — me disait, en exaltant sa sensibilité : « Un soir que nous remontions une ruelle du vieux Montmartre, en passant devant certaines maisons qui suintaient la misère, sa main se crispa sur mon bras et, d'une voix émue, il me dit tout bas : — Nous avons l'art pour nous consoler, nous; mais eux, qu'ont-ils, les malheureux?... Après quoi, me serrant la main plus fort, il regagna tout triste son modeste atelier, rêvant à la sombre vie des déshérités. »

Aujourd'hui, la pierre, qu'aucun buste ne décore, est rongée par la mousse; le nom glorieux de Daumier n'est plus lisible. Il y aurait là aussi, comme l'a écrit M. Henry Marcel, « un devoir de piété artistique à remplir ».

VII

APRÈS LA MORT

Mme Daumier ne mourut que le 14 janvier 1895, à l'Isle-Adam. Il lui resta assez d'années pour voir se lever la gloire d'Honoré Daumier.

L'exposition de la caricature française, en 1888, l'exposition de 1889, celle de la lithographie, en 1894, à l'Ecole des Beaux-Arts, établirent l'indiscutable supériorité de Daumier lithographe, caricaturiste et portraitiste.

A cet égard, rien n'est plus typique que le trait suivant, qui nous a été rapporté par l'excellent peintre lithographe Alexandre Lunois. En 1894, le comité organisateur de l'exposition de la lithographie délégua Lunois auprès du duc d'Aumale pour lui demander de vouloir bien prêter, pour cette manifestation, sa belle collection de Charlet et de Raffet. L'historien des Condé, si épris de choses d'art, y consentit avec une parfaite bonne grâce, ne mettant à ce prêt qu'une condition : celle de pouvoir visiter l'exposition, avant l'inauguration officielle. Un rendez-vous fut pris, et, à la date fixée, le prince, guidé par Lunois, commençait sa visite. Dans la première salle, tout alla bien; il n'y avait guère là que des planches de Pigal et de Marlet. Mais, dans la salle suivante, le cicerone eut un mouvement d'hésitation qui ne laissa point de surprendre le duc d'Aumale. Les murs étaient tapissés de Daumier. Devant le fils de Louis-Philippe, s'étalaient les compositions terribles et sublimes de *Ne vous y frottez pas*, d'*Enfoncé Lafayette*, du *Ventre législatif*, et, soulignée d'une légende amère, la Poire symbolique trônait.

Le prince eut un sourire. Mais, bravement, comme sous le feu de l'ennemi, il fit, au pas, le tour de la salle, s'arrêtant devant les planches les plus célèbres :

— Ah ! dit-il enfin, Daumier fut un bien grand artiste. Surtout, il surprenait les ressemblances avec une invraisemblable dextérité. Ainsi tenez, jadis, aux Tuileries, il nous arrivait souvent, avec mes frères, de parcourir en cachette la *Caricature* et le *Charivari*. Eh bien, ce qui nous étonnait le plus — et pourquoi le cel'er ? — ce qui nous divertissait singulièrement, c'était de découvrir comment Daumier, qui avait peut-être vu, deux ou trois minutes dans sa vie, notre père revenant avec son escorte de quelque solennité, avait saisi au vol les attitudes du roi et, qui plus est, un tic qui n'était guère connu que de nous... Bien entendu, je ne parle point de l'allégorie de la *Poire*, qui n'était point digne du talent de Daumier.

Cet hommage du duc d'Aumale honore aussi bien le fils de Louis-Philippe que le rude chroniqueur de la *Rue Transnonain*.

Mais ce ne fut que plusieurs années après la mort de sa compagne que la réputation de Daumier dans le domaine de la peinture grandit soudain, se développa et s'imposa, et que se vérifièrent enfin les jugements des critiques et des artistes clairvoyants, contemporains du vieux maître. N'était-elle point de Théodule Ribot, cette parole prophétique : « Selon moi, l'œuvre de Daumier restera grande avec les plus grandes pour l'honneur de l'art français » ?

La Centennale de 1900 consacra la gloire du peintre, et, dans ses *Etudes sur l'Ecole française* (1), M. Roger Marx, à qui cette belle victoire était due pour une bonne part, exprima l'opinion unanime : « L'ironie de ses aquarelles — médecins, amateurs, magistrats, — de ses lithographies, est souveraine; le dommage est qu'elles ont absorbé à leur profit tout le crédit

(1) Roger MARX, *Etudes sur l'Ecole française*, éditées par *La Gazette des Beaux-Arts*.

d'admiration; sauf une élite, personne ne s'inquiétait des tableaux, et voici qu'ils apparaissent d'une primordiale importance, dignes, pour la suggestion morale, d'un Molière et d'un Balzac... N'eût-elle réussi qu'à proclamer la parité de Daumier avec les maîtres de la peinture, la Centennale de 1900 aurait déjà trouvé une raison d'être suffisante. »

Au printemps de 1901, une exposition générale des œuvres de Daumier, organisée à l'École des Beaux-Arts par les soins du Syndicat de la Presse artistique, réunit les merveilles des collections Bureau, Durand-Ruel, Esnault-Pelterie, Desouches, Lutz, Feydeau, Sarlin. Désormais, la réputation d'Honoré Daumier comme peintre fut incontestée. L'Angleterre, les États-Unis, et surtout l'Allemagne, recherchèrent, non seulement les lithographies, mais encore les aquarelles et les peintures du maître; telle toile vendue par Daumier cinq ou six cents francs a fait récemment cinquante mille francs en vente publique.

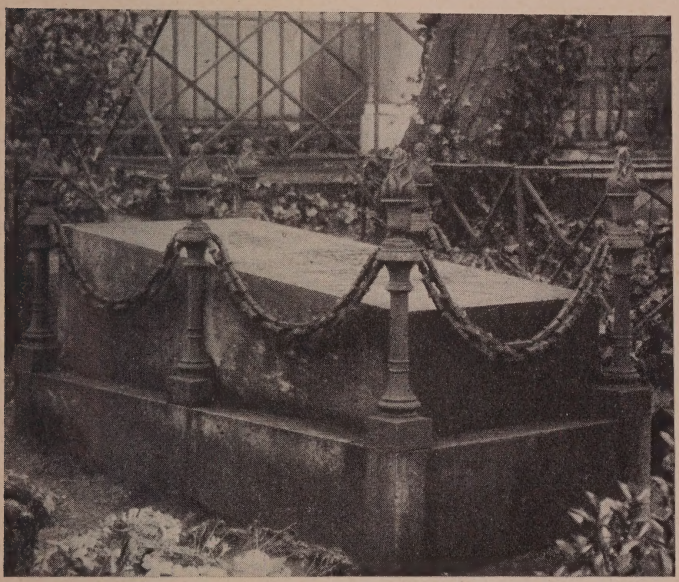
Le Louvre acquit les *Voleurs et l'âne*, et l'étrange et magnifique portrait de Théodore Rousseau. Triste rançon de la gloire, les faux Daumier commencent à concurrencer sur le marché artistique les faux Corot; et le portrait de Chopin, attribué à Daumier, du musée de Versailles, fait fâcheusement pendant au soi-disant portrait de Daumier, si légèrement attribué à Corot, du Petit Palais. Récemment, le Louvre fut sur le point d'acquérir un portrait de Michelet, par Daumier, d'une authenticité non moins douteuse. En fait — pour employer le terme consacré — il existe, présentement, à Montmartre, une *usine* de faux Daumier.

Si Marseille tarde trop à réaliser la prédiction de Champfleury, en dressant sur une de ses plus belles places la figure d'Honoré Daumier, s'il est déplorable que Paris n'ait pas encore songé à mettre un buste sur la pauvre tombe du Père-Lachaise et une plaque de marbre sur la maison du quai d'Anjou, la petite commune de Valmondois s'est montrée plus consciente de ce qu'elle devait à cette grande mémoire.

Le 5 août 1900, un buste en marbre, dû au ciseau de M. Ad.

Geoffroy-Dechaume, fut érigé sur la place de la mairie; le 9 août 1908, à l'occasion du centenaire de l'artiste, de grandes réjouissances eurent lieu *dans le pays*, où le souvenir du « père Daumier » demeure vivace.

Ce brin de laurier, poussé sur les glorieuses rives de l'Oise,



Tombeau de Daumier, au Père-Lachaise.

il n'est pas un ami des arts qui ne soit prêt aujourd'hui à venir le déposer pieusement sur la tombe d'Honoré Daumier. Au condamné de Sainte-Pélagie, au pensionnaire besogneux de la République, au peintre dédaigné, justice a été rendue. Ce n'est pas en vain que M. Henry Marcel a pu écrire : « L'homme a pris place à l'heure qu'il est parmi les têtes de l'École française. » Des jugements de nos critiques, il serait trop aisé de composer un magnifique florilège.

Pour résumer l'homme et l'artiste dans ce qu'ils eurent de meilleur, nous ne voulons retenir que cette parole ignorée — et si amère ! — d'un autre artiste, du grand et implacable J.-L. Forain :

— Oh ! Daumier, c'est tout autre chose que nous... *Il était généreux.*

LES ÉCRITS DE DAUMIER

LES LÉGENDES

Nous avons vu combien il est difficile de faire le départ entre les légendes qui appartiennent à Daumier et celles qui lui furent inspirées par Philipon ou Louis Huard. Nous le répétons : les légendes de Daumier sont aujourd'hui la propriété de Daumier.

LES GENS DE JUSTICE

La plainte en adultère.

L'avocat du mari. — Magistrats, mon client est sûr de son fait. Mais cette conviction personnelle ne lui suffisait pas; il fallait encore qu'il la fît partager à votre tribunal, au nombreux auditoire qui nous entoure... à la France entière. Telle est la tâche que je me suis chargé d'accomplir dans l'intérêt même de mon client, et je crois avoir réussi à rendre la chose claire à tous les yeux. Maintenant, il ne manque plus à mon client que de voir sa... position sociale constatée par un jugement authentique, et vous êtes trop justes, magistrats, pour lui refuser cette dernière satisfaction.

(Mœurs conjugales.)

Une bonne réponse.

Le président. — Vous avez eu des moyens d'existence, qu'en avez-vous fait?

Le prévenu. — J'ai existé avec...

(Emotions parisiennes.)

Désintéressement.

L'avocat. — Mon cher monsieur, il m'est absolument impossible de plaider votre affaire... il vous manque les pièces les plus importantes... *(A part)* les pièces de cent sous !

(Les Gens de justice.)

Odor di femina.

Un avocat (à part). — Quel dommage que cette charmante petite femme ne m'ait pas chargé de défendre sa cause... Comme je plaiderais que son mari est un gredin !

(Ibid.)

Entre avocats.

— Comme je vous ai bien dit vertement votre fait !

— Mais aussi, comme je vous ai crûment riposté les choses les plus désagréables !

— Nous avons été beaux.

— Nous avons été magnifiques !... Ce n'est réellement qu'au Palais qu'on connaît la manière de se disputer et de s'en dire de toutes les couleurs sans se fâcher.

(Ibid.)

Les avocats et les plaideurs.

L'avocat. — L'affaire marche, l'affaire marche.

Le plaideur. — Vous me dites cela depuis quatre ans; si elle marche encore longtemps comme ça, je finirai par n'avoir plus de bottes pour la suivre !

(Ibid.)

Le soutien de la veuve...

— Monsieur l'avocat, je vous en supplie, défendez la cause d'une malheureuse veuve... Je ne puis pas vous offrir d'honoraires, mais ma reconnaissance sera éternelle !

— Madame, désolé de ne pouvoir me charger de votre affaire, je ne plaide que les questions de murs mitoyens, c'est ma spécialité.

(Ibid.)

Conseils au client.

L'avocat. — Laissez dire un peu de mal de vous... laissez dire... tout à l'heure, moi, je vais injurier toute la famille de votre adversaire !

(Ibid.)

Consolations.

L'avocat, au condamné. — Mon cher, que voulez-vous? Nous avons eu du malheur... je n'ai pas pu prouver votre innocence cette fois, mais, à votre prochain vol, j'espère être plus heureux.

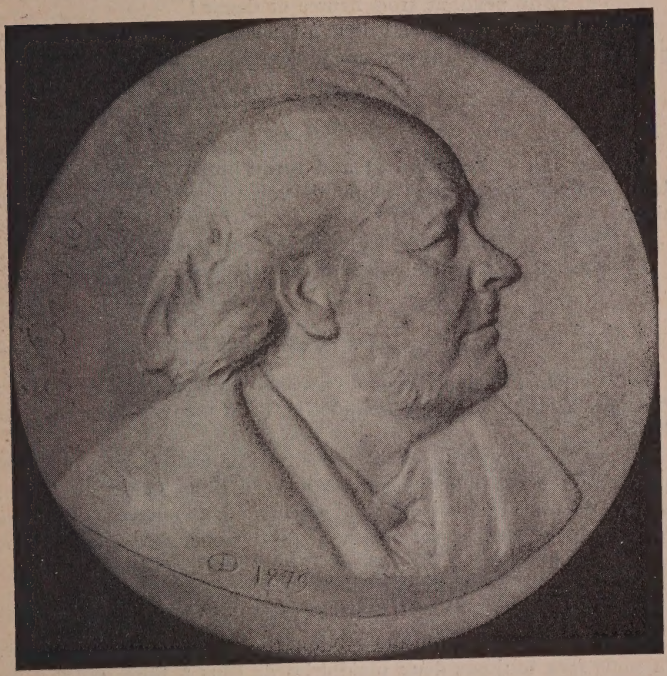
(Ibid.)

Un argument.

Un confrère. — Votre client est un gredin qui a assassiné six femmes, et vous comptez sur des circonstances atténuantes?

Le défenseur. — Parbleu !... le jury n'est composé que d'hommes mariés.

(Croquis.)



Médaillon de Daumier, par Geoffroy-Dechaume.

L'avocat sans cause.

— Ils ont tous des clients... moi seul n'en ai pas ! Il faudra que je finisse par commettre quelque forfait pour avoir enfin la satisfaction de me confier ma défense !

(Les Avocats et les Plaideurs.)

Il était temps !

— Enfin ! nous avons obtenu la séparation de biens des deux époux.

— Il est bien temps, le procès les a ruinés tous les deux.

(Ibid.)

A la course.

— J'ai parlé pendant trois heures et demie !

— Ah ! çà, on vous prend donc à l'heure, vous?... Moi, je trouve que c'est bien plus avantageux de plaider à la course.

(Croquis parisiens.)

Une question difficile.

Le président. — Voyons, témoin, il serait important de nous faire le détail exact et complet de l'emploi de votre journée du 12 avril dernier?

Le témoin. — Mais, m'sieu le président, il y a neuf mois de cela.

Le président. — Ça ne fait rien, dites toujours !

(Les Gens de justice.)

Le mari récalcitrant.

— Mossieu, je suis ce mari aux dépens duquel vous vous êtes si vivement égayé dans votre plaidoirie... Me trouvez-vous encore si drôle?

L'avocat. — Monsieur, calmez-vous... je ne voulais faire que quelques petits effets d'audience... Désolé de vous avoir contrarié... La première fois que votre femme vous trompera encore, confiez-moi votre cause, et vous verrez comme je lui dirai son fait, à cette dame.

(Au Palais.)

Bons confrères.

— Ne manquez pas de me répliquer; moi, je vous répliquerai... Ça nous fera toujours deux plaidoiries de plus à faire payer à nos clients.

(Les Avocats et les Plaideurs.)

Les voisines devant le juge de paix.

— Eh ben ! j'ai gagné mon procès tout d'même, et vous ne ferez plus tant la fière, M^me^ Pimbêche... puisque l'juge de paix vous condamne à vous en retourner à la maison dos à dos avec moi.

(Les Beaux jours de la vie.)

Les huissiers.

Un huissier. — Avons saisi : *dito*... un pot à eau, sans eau.

(Les Gens de justice.)

***

— Faut-il faire une lettre pour l'attendrir?

— Attendrir un huissier ! Vous n'êtes donc pas Français, mon pauvre homme?

(Ibid.)

LES MÉDECINS

Le médecin et la garde-malade.

— Comment va le malade?

— Hélas ! monsieur, il est mort ce matin, à 6 heures !

— Ah ! il est mort, le gaillard ! Il n'a donc pas pris ma potion?

— Si, monsieur.

— Il en a donc trop pris?

— Non, monsieur.

— C'est qu'il n'en a pas assez pris.

Une heureuse trouvaille.

Le docteur. — Parbleu ! je suis ravi... vous avez la fièvre jaune... c'est la première fois de ma vie que j'ai le bonheur d'en soigner une...

(Les Beaux jours de la vie.)

Régime.

Le malade. — Comment, docteur, pas même un œuf à la coque !

Le docteur. — Non, il faut que vous observiez la diète la plus complète pendant encore au moins cinq jours... C'est un préjugé de croire qu'on a besoin de manger pour vivre !... Pardon si je vous quitte si vite, je vais dîner en ville.

(Tout ce qu'on voudra.)

L'ami médecin.

— Mon cher, je t'assure que je te trouve mauvaise mine ce matin... ce n'est pas en médecin que je te parle, c'est en ami... Je veux absolument te soigner... mieux que je ne me soignerais moi-même... Je vais t'appliquer trente sangsues à l'épigastre, et si demain matin je ne te trouve pas plus robuste, je t'en réappliquerai soixante !

(Les Amis.)

MONSIEUR VAUTOUR ET MONSIEUR PIPELET

M. Vautour (à M. Pipelet). — Je ne saurais trop vous réitérer que je ne veux, dans ma maison, ni enfants, ni chiens, ni serins, et, si une de mes locataires devenait enceinte... je vous ordonne de lui signifier congé avant le terme... J'ai remarqué qu'une des principales envies des femmes grosses consiste à vouloir qu'on diminue leurs loyers !

(Locataires et Propriétaires.)

Les portiers de Paris.

— Monsieur le concierge, allant en soirée avec mon épouse, j'ai l'honneur de vous demander l'autorisation de nous laisser rentrer aujourd'hui passé minuit.

— J'y consens... Mais que ça ne vous arrive pas trop souvent... Sans ça... faudrait voir à voir.

(Les Portiers de Paris.)

— C'est inutile que je vous fasse voir mon appartement... Nous ne louons pas aux mères de famille qui ont des enfants.

(Ibid.)

Le locataire. — Tiens? Vous m'aviez dit qu'on ne recevait pas d'enfants dans cette maison.

M. Pipelet. — Mossieu... ce ne sont pas des enfants... ce sont les fils du pro-pri-é-taire !

(Croquis parisiens.)

LES PHILANTHROPES

Relèvement.

— Je suis assez content de notre nouveau système cellulaire... Ce prisonnier ne peut manquer de s'améliorer un jour... Voici que nous l'avons rendu complètement crétin... Il ne s'agit plus maintenant que de lui donner de l'éducation !

(Les Philanthropes.)

Fête de bienfaisance.

— Madame... ce n'est pas assez que d'avoir dansé au bénéfice de ces pauvres Polonais... Soyons philanthropes jusqu'au bout... Allons maintenant souper à leur profit !

(Ibid.)

Publicité.

— Monsieur, je souscris pour le tremblement de terre des Batignolles... Voici deux francs... Mais insérez bien mon nom et mon adresse dans votre journal : *Rigolard*, philanthrope papetier, rue Saint-Honoré, 345, tient pendules, plâtres de Dantan, verres de Bohême, riding-stick anglais, allumettes chimiques allemandes et généralement tout ce qui ne concerne pas son état.

(Ibid.)

Le dernier toast.

— Messieurs... il nous reste un 43e toast à porter... à la Société de Tempérance !...

(Ibid.)

La dette des pauvres.

— Messieurs, voici les comptes de notre société philanthropique... Cette année, les dépenses pour nos appointements et pour frais d'administration se sont élevées à 12,000 francs... les recettes n'ont atteint que le chiffre de 11,983 francs... C'est donc 17 francs que les pauvres nous doivent... Etes-vous d'avis de leur faire remise de cette somme?

(Ibid.)

Trop honnête.

— Monsieur, vous qui êtes si bon, ne pourriez-vous pas me procurer un petit emploi?... Je puis vous fournir les meilleurs renseignements sur ma probité.

— Vous êtes toujours resté honnête?... Mais alors, mon brave homme, que diable venez-vous faire chez moi? Vous devriez bien savoir que je dirige tous mes travaux et toutes mes charités sur la classe si intéressante des forçats libérés... Volez beaucoup, ou au moins assassinez un peu, et puis, quand vous sortirez de Toulon, venez me trouver et alors je me ferai un véritable plaisir de vous être utile...

(Ibid.)

Legs charitable.

— Écrivez, monsieur le notaire. Je lègue toute ma fortune à l'Académie des Sciences morales pour que, chaque année, on décerne un prix de 20,000 francs à l'auteur du meilleur éloge de la bienfaisance en général, et de ma bienfaisance en particulier.

— Mais vos héritiers naturels, vos pauvres parents?

— Oh ! j'ai songé à leurs droits sacrés... Je ne veux pas que leur qualité les empêche de se mettre sur les rangs pour gagner les

20,000 francs, et je les autorise formellement à concourir à faire mon éloge.

(Ibid.)

LE CHAPITRE DES GOBE-MOUCHES

Fumeurs de haschich.

Premier fumeur. — Ah ! quel plaisir oriental je commence à éprou ver... Il me semble que je trotte sur un chameau.

Deuxième fumeur. — Et moi, je crois recevoir une bastonnade.

(Les Beaux jours de la vie.)

Horticulture parisienne.

Le petit rentier (contemplant le mur voisin qu'on démolit). — Voilà donc mon pot de fleurs qui va avoir du soleil... Je saurai enfin si c'est un rosier ou une giroflée.

(Actualités.)

Le chapeau qu'on a rapporté de Paris.

Le mari. — T'as beau dire que ce chapeau fera beaucoup d'effet à Landerneau !... 85 francs, c'est cher, bobonne !... Tu te donnes des marabouts, mais c'est moi qui suis plumé !

(Les Étrangers à Paris.)

Un dîner à prix fixe.

(En sortant du restaurant, le père, la mère et l'enfant se tordent de douleur.) — Voilà un restaurateur qui fait les choses grandement... Pour nos 32 sous, il nous a fourni une colique à 20 francs par tête !

(Ibid.)

Le retour des huîtres.

— J'en mangerais douze douzaines... et dire qu'il y a des gens assez... mollusques pour ne pas aimer les huîtres.

— C'est qu'ils n'ont pas d'amour-propre.

(Les Beaux jours de la vie.)

Le Parisien aux champs.

Le Parisien. — Dites donc, brave homme, qu'est-ce que vous faites de toutes vos vaches, quand elles sont devenues vieilles et qu'elles ne donnent plus de lait?

Le vacher. — Tiens... c'te bêtise... On en fait des bœufs !

(Ces Bons Parisiens.)

Inconvénient de dîner chez un savant, aimant à faire des expériences chimiques et autres.

— Eh bien, je viens, sans que vous vous en doutiez, de vous faire manger à tous de la fritillaire... Je suis curieux de savoir décidément si c'est un aliment sain pouvant remplacer la pomme de terre ou si c'est du poison.

(Actualités.)

Propos de balayeuses.

— Dites donc, mame Giboulard... savez-vous que c'est guère régalant pour des femmes de notr' sexe, de descendre comme ça tous les jours le fleuve de la vie tout le long du ruisseau de la rue Saint-Honoré ?

— C'est vrai... mame Chaffarou... mais aussi, nous pouvons nous vanter que c'est nous seules qui embellissons Paris.

(La Caricature.)

Ces bons amis.

— Mon cher ami, nous avons appris qu'hier soir, au spectacle, un monsieur t'avait marché sur le pied par mégarde... Nous sommes parvenus à nous procurer son adresse et nous nous empressons de venir t'annoncer que l'affaire est arrangée... Il t'attend ce matin au Bois de Boulogne; vous vous battrez au pistolet, à quinze pas.

(Les Amis.)

Labadens.

— Quelle heureuse rencontre !... c'est ce cher Stanislas que je n'avais pas revu depuis que nous avons fait ensemble notre sixième au collège de Landerneau... Jadis, tout était commun entre nous... rien ne doit changer; prête-moi donc une pièce de 20 ou 25 francs.

(Ibid.)

Aux bains de mer.

— Mais, mon cher,... puisque vous vous ennuyez tant à Trouville, pourquoi y venez-vous?

— Que voulez-vous?... Dans ma famille, de père en fils, on a toujours été aux bains de mer .. je me croirais déshonoré si je n'y allais pas...

(Aux Bains de mer.)

Réparation d'honneur.

— Monsieur, je déclare hautement que je déplore l'effet de cette méprise de votre part... En vous traitant de canaille, je n'avais eu nullement l'intention de vous offenser.

(Les Beaux jours de la vie.)

Carnaval.

Deux jeunes gens causent. — Allons-nous rire et gigotter !... Moi, j'serai déguisé en malin !

— Fameux !... on ne pourra pas te reconnaître !

(Ibid.)

Ami de l'ordre.

— Mossieu Rabouleau, de ma vie, je ne parlerai plus politique avec vous, du moment où vous ne voulez pas admettre qu'en tout temps, il faut une main ferme pour tenir les guides du vaisseau de l'État.

(Les Bons Bourgeois.)

Gastronome.

— Le jaune d'œuf n'a pas été assez battu... je suis sûr que votre cousin le pompier est venu... Ah ! Marguerite, Marguerite, vos liaisons finiront par vous perdre dans mon esprit... Surtout si vous continuez à y mettre trop de sel...

(Ibid.)

L'orgueil des parents.

— Dire pourtant que nous avons un fils qui est enfin avocat... Voilà un honneur pour la famille... Adolphe, je veux que tu restes costumé comme ça toute la journée !

(Ibid.)

Candeur provinciale.

— Tiens, ma femme, v'là mon portrait au Daguerréotype, que je te rapporte de Paris.

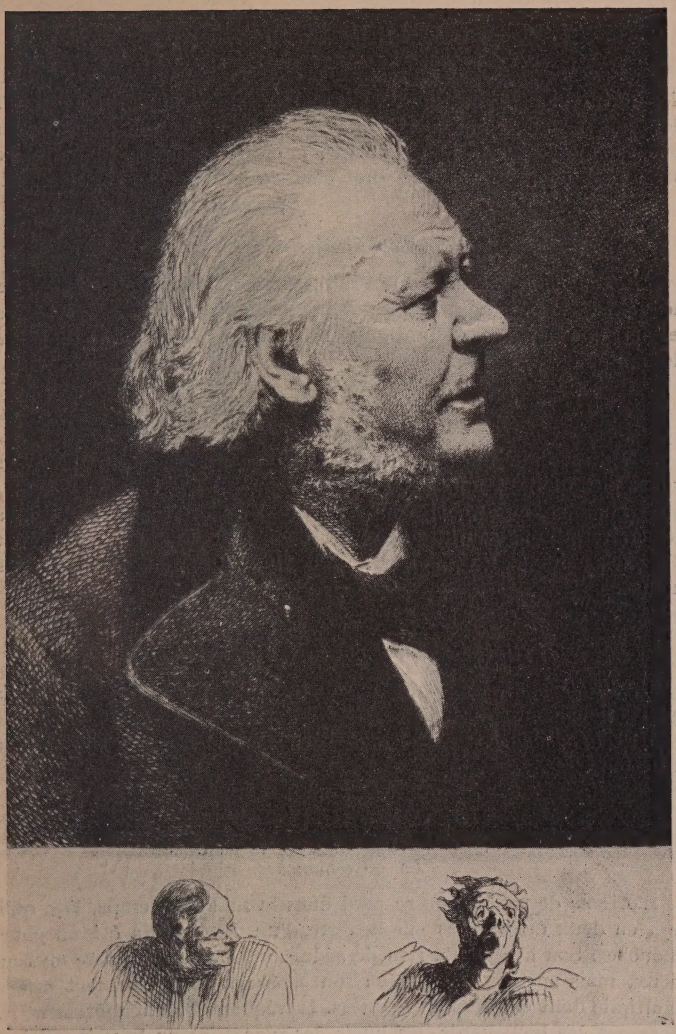
— Pourquoi donc est-ce que tu n'as pas aussi fait faire le mien pendant que tu y étais?... Égoïste, va !

(Ibid.)

Etrange.

— C'est bizarre... En été, je déteste la chaleur, tandis qu'en hiver, je l'aime beaucoup.

(Ibid.)



Daumier, d'après l'eau-forte de Boulard.

M. Prudhomme en mer.

M. Prudhomme. — Je ne sais pas si c'est un effet de mon imagination naturellement poétique, mais il me semble qu'à peine sur les flots amers, mon cœur se barbouille... et toujours par suite de ces mêmes caprices de la folle du logis, je croirais pouvoir jurer que je perds mon chapeau. C'est un effet bien singulier... bien singulier.

(Croquis aquatiques.)

Soyons dignes.

M. Prudhomme. — Madame Prudhomme, ne nous pressons pas, ne nous pressons pas, rappelons-nous que la dignité doit présider à tous les actes de notre vie... la dignité seule distingue l'homme du reste des animaux.

(Ibid.)

Quand on a lu Buffon.

— Entrez donc dans la mer sans crainte, monsieur Potard, vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger, puisque j'y suis !

— Madame Potard, si vous aviez lu Buffon, vous seriez moins téméraire... Vous sauriez que c'est dans l'Océan que se trouvent deux des animaux les plus terribles de la nature... les requins et les homards.

(Ibid.)

M. et M^me^ Prudhomme devant les Pyramides.

M. Prudhomme. — Léocadie, de là-haut, quarante siècles trois quarts nous contemplent !

M^me^ Prudhomme. — Ah ! mon Dieu ! et moi qui n'ai pas fait de toilette.

HISTOIRE NATURELLE

Le gobe-mouches.

L'origine de cet animal se perd dans la nuit des temps. Dès qu'il y a eu deux êtres créés sur la terre, l'un des deux a été un gobe-mouches. Son aspect n'a rien de séduisant. On le rencontre en tous lieux, mais surtout à Paris où son espèce a singulièrement crû et multiplié dans ces dernières années. Il fréquente particulièrement les passages, les boulevards, les quais, les places, et on le voit voltiger délicieusement le long des murailles affiches, pour y chercher pâture. C'est là qu'il gobe, avec une insatiable gloutonnerie, les diverses mouches connues sous le nom de : Demandes de gens à placer — Assu-

rances sur la vie contre les tuiles qui tombent — Jeune veuve de 50,000 francs de rente à marier — Société pour l'extirpation des cors, avec primes et frimes — Pâtes, sirops, pilules, etc., etc... Cette nourriture l'engraisse peu, tant s'en faut, et d'ordinaire, après avoir rêvé, toute sa vie, de magnifiques châteaux, le gobe-mouches s'en va mourir à l'hôpital.

(Cours d'Histoire naturelle.)

Le martin-pêcheur (sur-Seine).

Cette espèce de martin-pêcheur ne pêche rien du tout. Au lieu de se plaire à voltiger et à poursuivre sa proie en zig-zag, le martin-pêcheur bipède reste immobile comme une borne aquatique. Les bruits qui l'environnent, la pluie, la grêle, le tonnerre, les éclairs, les quolibets du passant, rien ne l'émeut, rien ne saurait le détourner de sa ligne. Quelquefois, après une journée entière d'attente, il finit par sentir l'extrémité du roseau fléchir sous un poids inaccoutumé. Son œil brille, son cœur bondit d'espoir et de bonheur — il tire avec précaution et ramène... un vieux chausson ou une vieille savate. Mais, à défaut de poissons, il est toujours certain d'attraper des rhumatismes, ou des fluxions de poitrine. Le martin-pêcheur stationne d'ordinaire le long des quais, par le froid, le vent et la pluie, enfoncé dans l'eau jusqu'à mi-corps. C'est ainsi qu'il descend gaîment le fleuve de la vie. Et, alors qu'enfin la mort vient le saisir, il se prend à douter de l'existence du goujon.

(Croquis d'expression.)

Le Bouledogue (chien de garde).

Le bouledogue, que M. de Buffon désigne indifféremment sous le nom de chien de garde ou de portier, est naturellement malpropre, mal bâti, curieux, grognard et très hargneux. Il aboie à tout propos et hors de tout propos. Les locataires du lieu qu'il habite disent que c'est un vilain animal. Le bouledogue ou portier est chargé de garder la maison, mais c'est ce qu'il garde le moins. En revanche, il garde très bien les lettres, les journaux, les cartes de visite, etc... Il est extrêmement méchant, et menace souvent de se jeter sur ceux qui l'approchent. Cependant, il y a un moyen certain de l'apprivoiser, c'est, lorsqu'il montre les dents, de lui montrer une pièce de cent sous; à l'instant, il devient souple et caressant comme un caniche. Le bouledogue ou portier habite, d'ordinaire, des cabanes sales et enfumées, et, grâce aux gamins du voisinage, les niches ne lui manquent pas.

(Cours d'Histoire naturelle.)

AUX BAINS

La première leçon de natation.

Le gamin. — Je veux bien apprendre à nager, mais pas dans l'eau, papa... Oh ! pas dans l'eau !

(Croquis d'été.)

Les bains à vingt centimes, nouveau style.

— Dites donc, vieux ! l'eau est-elle bonne?

— Méchant môme, si elle était bonne, on n'en donnerait pas tant pour quatre sous.

(Ibid.)

Bains de femmes.

— Oui, madame, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, je l'ai porté onze mois, qu'on croyait que j'étais hydropique ! Dirait-on que ça n'a que six ans? Il tient de son père, tambour-major de la 6e Légion, chantant *la Marseillaise* par cœur et buvant la goutte le matin comme un petit pompier. Oh ! m'amour, baisez vot'mère tout de suite.

(Ibid.)

Leçon de natation.

— Voyez-vous, bourgeois, vous êtes justement dans l'âge et dans la force; quand un homme est taillé comme vous et qu'il se soutient sur l'eau, ça flatte un professeur... Prenez des leçons, coupez-les de petits verres, et vous irez chouettement.

(Ibid.)

GENS DE THÉATRE, RAPINS ET PHILISTINS

Un engagement d'artiste.

— Vous voulez un engagement à mon théâtre... c'est très bien, mademoiselle... Comme vous êtes jolie, pour vous ça ne sera que 1,200 francs... que vous me paierez chaque année, bien entendu...

— J'accepte... mais c'est à la condition que je n'aurai pas d'augmentation.

(Les Beaux jours de la vie.)

Cinquième acte.

L'acteur. — Il était votre amant, madame! *(Bravo! bravo!)* Et je l'ai assassiné! *(Bravo! bravo!)* Apprêtez-vous à mourir! *(Bravo! bravo!)* Et je me tuerai après sur vos deux cadavrrres!...

Un Titi. — Ah! ben, non, alors! Qu'est-ce qui porterait le deuil?

(Croquis dramatiques.)

— *Elle est bien, cette petite femme-là... mais faudra voir tout à l'heure!...*
(Les Baigneuses.)

Peintre d'enseignes.

— Et dire que j'ai passé quinze ans de ma vie à copier la jambe de l'*Apollon du Belvédère* pour arriver à peindre un pain de sucre sur l'enseigne d'un épicier!... J'espérais grimper autrement au sommet de l'échelle sociale...

(La Caricature.)

Amateur.

— Votre tableau me plairait assez... mais, décidément, il a une demi-canne de moins que ce qu'il me faut !

(Les Bons Bourgeois.)

Un fin connaisseur.

— Mais si, ma femme, je t'assure que monsieur dessine un paysage.. N'est-ce pas, monsieur, que vous dessinez un paysage?

(Ibid.)

Critique d'art.

— Ce M. Courbet fait des figures beaucoup trop vulgaires; il n'y a personne dans la nature d'aussi laid que ça.

(Salon de 1855.)

Stupeur.

— Ces artistes sont presque tous fous... ma parole d'honneur !... En voilà un qui a l'idée de faire le portrait d'un vieil arbre !

(Les Bons Bourgeois.)

Les convenances.

— Amélie, il n'est pas convenable que tu t'arrêtes si longtemps devant un portrait d'homme... quand cet homme n'est pas moi !

(L'Exposition universelle.)

Peintures pour dames.

M. Prudhomme visitant les ateliers à l'approche de l'Exposition de peinture :

— Je ne saurais me tromper, c'est un paysage... Charmant, charmant... Si j'avais embrassé la profession d'artiste, je n'aurais peint que des paysages, c'est plus décent. Mais pourquoi ce soleil a-t-il si peu de rayons?

— Parce que c'est la lune.

— Ah !... charmant, charmant, charmant... Voilà de ces tableaux que l'on peut montrer aux dames.

(Ces Bons Parisiens.)

Le rapin.

... Méprise la foule qui rit de ses cheveux graisseux, de sa barbe sale, de ses ongles bleus, de sa chemise noire, de ses habits décolorés et de ses airs de génie; il méprise Raphaël ou Watteau, suivant la mode parmi les rapins de son temps; il méprise la fortune qu'il ne peut

atteindre et l'instruction après laquelle il méprise de courir ; il méprise tout et croit que l'Univers le regarde... A trente ans, vous le trouvez professeur de dessin au collège de Brive-la-Gaillarde.

(Types français.)

LA COMÉDIE CONJUGALE ET AMOUREUSE

Le cri du cœur.

La femme coupable (protégeant l'amant contre la fureur de l'époux). — Malheureux, tu veux donc tuer le père de tes enfants !

Enfant terrible.

L'enfant, à son papa. — Mossieu Guguste et ma maman y voulaient faire dodo... y z'avaient sommeil et... et... et y m'ont dit comme ça : « Va zouer dans le zardin », et moi... et moi... z'ai pas fait de bruit et z'ai été zouer.

(Croquis d'expression.)

Bal masqué.

Le mari. — Plus souvent que je te conduise encore au bal de l'Opéra... Je te perds au milieu de la foule et, après deux heures des plus mortelles inquiétudes, je te vois revenir avec un postillon de Longjumeau... Adélaïde, je ne me coucherai pas avant que tu ne me dises d'où te ramenait ce postillon.

(Paris, l'hiver.)

Chérubin.

La grosse dame (minaudant). — Finissez, monsieur Victor... Vous êtes un véritable Faublas... Songez donc que nous sommes seuls !

Le collégien (à part). — Ma foi, tant pis, je risque tout... je vas lui embrasser la main.

(Les Beaux jours de la vie.)

Le bouillon révélateur.

— Françoise, votre cousin le pompier est venu.

— Non, monsieur !

— Pourtant, le bouillon me dit que si !

(Tout ce qu'on voudra.)

Le progrès.

Le bon bourgeois. — Vlà pourtant ma femme qui s'en va à grande vitesse... douze lieues à l'heure... Qué belle invention qu'la vapeur !

(Ibid.)

Les suiveurs.

— Non, madame, je ne vous quitterai pas... je vous suivrai jusqu'au bout du monde...

— Je ne vais que jusque chez mon mari.

— Ah ! diable... Alors, c'est différent... ça pourrait me mener trop loin.

(Quand on a du guignon.)

BAS-BLEUS ET DIVORCEUSES

Devant le miroir.

— C'est singulier comme ce miroir m'aplatit la taille et me maigrit la poitrine !... Que m'importe ?... Mme de Staël et M. de Buffon l'ont proclamé... : le génie n'a point de sexe.

(Les Bas-bleus.)

Une femme d'ordre.

— Adieu, mon cher, je vais chez mes éditeurs... je ne rentrerai probablement que fort tard... Ne manquez pas de donner encore une fois la bouillie à Dodore... S'il a besoin d'autre chose... vous trouverez ça sous le lit...

(Ibid.)

Ode à la Maternité.

— Satané piaillard d'enfant, va !... Laisse-moi donc composer en paix mon ode sur le bonheur de la maternité !...

— C'est bon, c'est bon, il va se taire... je vais aller lui donner le fouet dans l'autre pièce... *(A part.)* Dans le fait, de tous les ouvrages de ma femme, c'est bien celui qui fait le plus de bruit dans le monde.

(Ibid.)

Autre aspect.

— Emportez donc ça plus loin... il est impossible de travailler au milieu d'un vacarme pareil... Allez vous promener à la Petite Provence, et, en revenant, achetez de nouveaux biberons passage Choi-

Citoyennes... on fait courir le bruit que le divorce est sur le point de vous être refusé... Constituons-nous ici en permanence et déclarons que la patrie est en danger!... *(Les Divorceuses.)*

seul... Ah ! M. Cabassol, c'est notre premier enfant, mais je vous jure que ce sera notre dernier.

(Ibid.)

L'envers de la gloire.

— Dire qu'Arsinoé n'était pas contente d'être portraiturée, daguerréotypée, lithographiée et biographiée !... Il faut maintenant que je paie 3,000 francs pour son buste en marbre, c'est dur !... Pour comble de malheur, me voilà obligé d'épousseter ma femme

tous les matins... et c'est qu'elle en fait de la poussière, ma femme !

(Ibid.)

Révolte.

— Bichette, viens donc arranger ma rosette !

— Voilà bien les hommes !... Comme ils abusent de leurs droits ! Parce qu'on a eu, un jour, la faiblesse de serrer avec eux les nœuds de l'hyménée, ils voudraient ensuite vous faire serrer à perpétuité ceux de leurs cravates !... Mais je suis décidée à suivre désormais les principes émis ce matin par Artémise Jabutot dans son remarquable article de *la Gazette des Femmes libres*... A bas les nœuds de cravates et les boutons de pantalons !

(Ibid.)

Devant son portrait.

— L'artiste m'a représentée au moment où j'écris mon sombre volume intitulé : *Vapeurs de mon âme !*... L'œil n'est pas mal, mais le nez ne me semble pas suffisamment affligé !...

Le monsieur (à part). — Oui, il n'est qu'affligeant...

(Ibid.)

« *Huit jours de bonheur intime.* »

— Messieurs, je viens offrir à votre journal un roman-feuilleton qui, je crois, lui conviendra parfaitement... Il a pour titre *Eloa ou Huit jours de bonheur intime*... La première partie formera dix ou douze volumes... à la manière d'Eugène Sue...

— Pardon, madame !... mais ceci me paraît effrayant. A ce compte-là, vos huit jours dureront trois ans !

(Ibid.)

Invocation lunaire.

Le bas-bleu (méditant devant la lune). — O Lune, inspire-moi ce soir quelque petite pensée un peu grandiose ! Car je t'aime ainsi lorsque tu me présentes en entier ta face pâle et mélancolique !... Mais, ô Lune, je t'affectionne moins lorsque tu m'apparais sous la forme d'un croissant... parce que, alors, tu me rappelles tout bonnement mon mari.

Philosophons.

Autre bas-bleu. — Suivez bien mon raisonnement, Eudoxie. Tout doit tendre à un but humanitaire. En conséquence, chaque ligne que nous écrivons doit procéder de l'analyse pour arriver à la synthèse... Sans quoi le socialisme n'est plus que de l'égoïsme... engendrant le matérialisme et... vous offrirai-je encore une tasse de thé?

(Ibid.)

Quand le mari pêche.

Le bas-bleu soupire. — O douleur ! avoir rêvé pendant toute ma vie de jeune fille un époux qui, ainsi que moi, adorât la sainte poésie, et tomber sur un mari qui n'aime que les goujons. Cet homme-là était né pour être brochet !

(Ibid.)

Douce brebis.

— Eh ! ben, v'là du propre. On dit qu'on a décidément retiré la loi du divorce ! Oh ! madame Chapoulard, madame Chapoulard, le volcan des révolutions n'est pas fermé !

(Les Divorceuses.)

Socialisme féminin.

— Comme vous vous faites belle, ma chère !

— Ah ! c'est que je vais à un banquet présidé par Pierre Leroux... et si vous saviez comme il est vétilleux pour la toilette !...

(Les Femmes socialistes.)

Candidate !

— Repoussée comme candidate à l'Assemblée nationale, une porte me reste encore ouverte... Laisse-moi, Zénobie... ne trouble pas mes pensées... je suis en train de rédiger un manifeste à l'Europe !

(Ibid.)

Proudhon a bien mauvais goût.

Deux femmes socialistes s'exaltent. — Et dire que Proudhon ne veut pas que nous allions aux banquets socialistes !... Le malheureux n'a donc jamais aimé... Il ignore donc que la femme embellit tout de sa présence...

(Actualités.)

HISTOIRE ANCIENNE

Présentation d'Ulysse à Nausica.

A l'aspect du héros souillé de limon noir,
Tout fuit; mais Nausica, dans sa pudeur naïve,
Lui dit en rougissant, sans quitter sa lessive :
« Quel dieu, noble étranger, t'amène en mon lavoir? »

(Histoire ancienne.)

L'enlèvement d'Hélène.

Pâris qui, par amour, sur les dents s'était mis,
N'était plus guère bon qu'à fumer un cigare !
Hélène le savait. Aussi, sans crier gare,
Sur ses robustes bras, elle enleva Pâris.

(Ibid.)

Le fil d'Ariane.

Au rebours des guerriers qui marchent d'ordinaire
En tête de leur peloton,
Thésée, en royal rejeton,
Marchait après le sien pour se tirer d'affaire.

(Ibid.)

Jeunesse d'Alcibiade.

Ce dandy rutilant, auréolé de fleurs,
Si crânement galbé dans sa prestance riche,
Voulant faire, un beau jour, la queue à ses blagueurs,
Coupa celle de son caniche.

(Ibid.)

L'abandon d'Ariane.

Près de sa treille, sur la rive,
Elle se disait en ce jour :
« Pour me consoler de l'amour,
Il est temps que Bacchus arrive. »

(Ibid.)

La chute d'Icare.

Tandis que le soleil lui rôtissait les ailes,
Son vieux gredin de père, auteur de ce moyen,
Disait, le voyant choir des voûtes éternelles :
« Décidément, ça ne vaut rien. »

(Ibid.)

Pygmalion.

O triomphe des arts, quelle fut ta surprise,
Grand sculpteur, quand tu vis ton marbre s'animer
Et, d'un air chaste et doux, lentement se baisser
Pour te demander une prise !

(Ibid.)

Le sauvetage d'Arion.

Par un gros poisson dilettante
Ce ténor fut sauvé grâce à sa fraîche voix.

Le beau Narcisse.

Il était jeune et beau; de leurs douces haleines
Les zéphirs caressaient ses contours pleins d'attraits,
Et dans le miroir des fontaines
Il aimait comme nous à contempler ses traits.

Maint chanteur que l'Opéra vante,
Dans une pareille tourmente,
N'attendrirait pas un anchois.

(Ibid.)

ROBERT-MACAIRE

Avocat.

Robert-Macaire. — Mon cher Bertrand, donne-moi 100 écus, je te fais acquitter d'emblée.

Bertrand. — J'ai pas d'argent.

Robert-Macaire. — Hé bien, donne-moi 100 francs.

Bertrand. — Pas le sou.

Robert-Macaire. — Tu n'as pas 10 francs?

Bertrand. — Pas un liard.

Robert-Macaire. — Alors, donne-moi tes bottes. Je plaiderai les circonstances atténuantes.

(Caricaturana.)

Avoué.

Robert-Macaire. — Gagné, mon cher, gagné sur tous les points!

Le client. — C'est bien temps... un procès qui a duré dix ans et qui m'a ruiné!

Robert-Macaire. — Mieux vaut tard que jamais.

Le client. — Enfin, combien me revient-il?

Robert-Macaire. — Le voici: la Cour vous accorde 12,000 francs. Nous avons 13,000 francs de frais. Vous ne me devez plus que 1,500 francs.

Le client. — Mais alors, je perds 2,500 francs!

Robert-Macaire. — Oui, mais vous gagnez votre procès.

(Ibid.)

Clinique du Dr Robert-Macaire.

Robert-Macaire. — Hé bien, messieurs, vous l'avez vu, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi...

Un élève. — Mais, monsieur, la malade est morte...

Robert-Macaire. — Qu'importe! Elle serait bien plus morte sans l'opération.

(Ibid.)

Médecine gratuite.

Robert Macaire. — Diable! ne plaisantez pas avec cette maladie!... Croyez-moi, buvez de l'eau, beaucoup d'eau! Frottez-vous les os des jambes, et revenez me voir souvent; ça ne vous ruinera pas, mes consultations sont gratuites. Vous me devez 20 francs pour ces deux bouteilles. On reprend le verre pour 10 centimes.

(Ibid.)

Oculiste breveté.

L'aveugle. — Ah ! ça, monsieur Macaire, depuis six mois, vous me bassinez avec votre eau merveilleuse, et je suis toujours aveugle. Cela finit par me coûter bien cher. Mon argent s'en va, c'est tout ce que je vois...

Robert-Macaire. — Hé bien ! c'est déjà quelque chose; continuez, vous finirez par y voir clair... *(à part)* dans votre bourse...

(Ibid.)

Spécialités.

Robert-Macaire (à Bertrand, apothicaire). — Fais bien attention !... Si l'on te demande du *Racahout des Arabes* pour l'engraissement de toute espèce de sultanes, du *Nafé d'Arabie* pour l'allaitement des enfants de tout âge, du *Kaïffa d'Orient* pour les gastrites et les cors aux pieds, du *Théobrome* pour les vomissements, de *l'Amandine*, de l'*Indostane*, de l'*Osman-iglou*, du *Paraguay-Roux*, de la *Créosote*, du *Chocolat au salep*, de l'*Hypocras*, de la *Moutarde blanche* pour les humeurs noires, les maux de dents et les déviations de la taille, de la *graine de Chou colossal*, tu prendras dans ce sac, toujours dans le même, ne va pas te tromper ! ! ! et tu serviras cela en poudre, en pâte, en liqueur ou en graine, suivant ton idée.

Bertrand. — Diable ! Qué que c'est donc que c'te graine-là ?

Robert-Macaire. — C'est de la *Graine de niais première qualité.*

Bertrand. — Fameux ! Fameux ! ! !

(Ibid.)

Escompteur.

Robert-Macaire (à l'emprunteur). — Voici mes conditions : vous me ferez une lettre de change de 40,000 francs... Je vous donnerai 25 francs argent, — 3,000 francs de moutarde blanche et de socques articulées, — 3,000 francs de pommes de terre frites, — une roue de cabriolet, — deux vaches, — quatre actions du Physionotype et un quintal de connaissances utiles... Je n'ai pas d'autres valeurs en portefeuille, mais cela vaut de l'or.

(Ibid.)

Robert-Macaire et le Commissaire.

Le commissaire. — Vous êtes banquier, monsieur?

Robert-Macaire. — Oui, monsieur, je fais une banque, et une fameuse ! J'ose le dire : je fais la banque du *Commmerce de Beaucaire*, capital 4 millions. Ma haute capacité, ma probité, mes connaissances financières sont une garantie du plus immense succès. Aussi les

actions s'enlèvent... On se bat pour en avoir, et l'on n'en a pas... elles sont toutes prises...

Le commissaire. — Tant mieux, monsieur. Car il vous sera plus facile de payer cette lettre de change de 100 écus pour laquelle je vous arrête.

Macaire (stupéfait). — Fichtre ! C'est différent... Alors, monsieur, la vraie vérité, c'est que je n'ai pas le sou, je n'ai pas le premier sou ! Mais attendez un peu et la première action qui se placera sera pour vous.

(Ibid.)

Recours suprême.

Robert-Macaire. — Oui, monsieur, moyennant un petit abonnement à notre assurance, vous serez assuré de mourir... de mourir en homme comme il faut, de vous en aller dans une bonne voiture, bien commode, d'être pleuré par les pauvres de l'arrondissement et de laisser une veuve inconsolable en lettres d'or sur votre tombeau.

Le gogo. — Et si vous ne teniez pas vos promesses?

Robert-Macaire. — Alors, il vous resterait nos quittances et votre recours devant les tribunaux.

(Ibid.)

Robert-Macaire, professeur d'industrie.

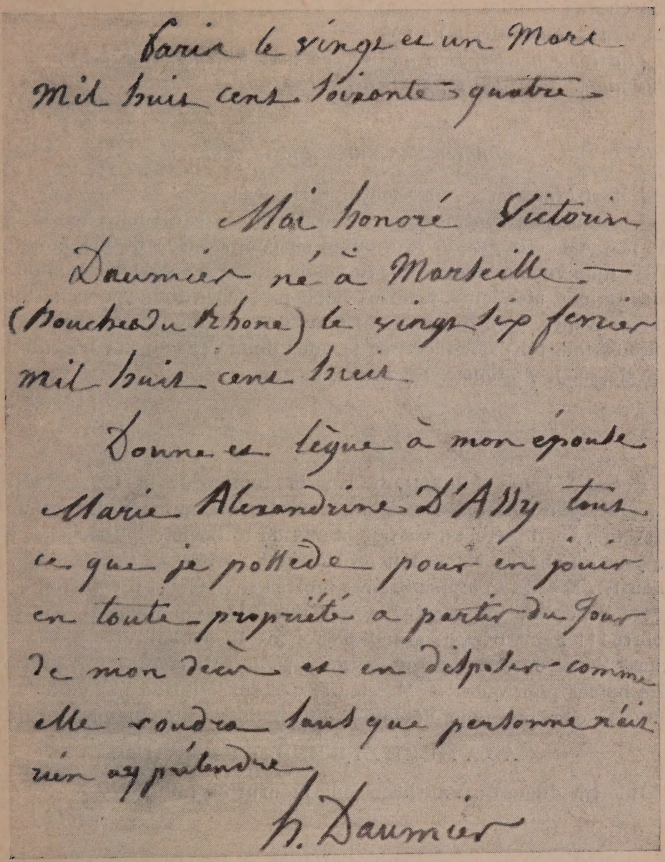
Robert-Macaire (professant). — Exemple : vous achetez un procédé nouveau, n'importe quoi, bon ou mauvais, vous l'achetez 600 francs, 500 francs, 25 francs, le moins possible ! Vous créez 500,000 francs d'actions, le plus possible ! Vous faites des annonces monstres, des affiches monstres, des promesses monstres; vous réalisez le capital, vous l'empochez, vous mettez ensuite la clé sur la porte, vous déposez votre bilan, c'est-à-dire le bilan de la Société... Le tour est fait, et vous passez à un autre.

(Ibid.)

Robert-Macaire, boursier.

(Robert se répand dans les groupes en colportant des nouvelles qu'à la Bourse on trouve importantes.)

... J'apprends par courrier extraordinaire que le roi d'Angleterre a la coqueluche... Une conspiration vient d'éclater à Pézenas, un caporal a proclamé la République et a entraîné toute son escouade... Le choléra est à Paris, je l'ai vu comme je vous vois... La police est sur



Paris le vingt et un Mars
Mil huit cent soixante-quatre.

Moi Honoré Victorin
Daumier né à Marseille —
(Bouches du Rhone) le vingt six février
mil huit cent neuf.

Donne et lègue à mon épouse
Marie Alexandrine D'Assy tous
ce que je possède pour en jouir
en toute propriété à partir du jour
de mon décès en disposer comme
elle voudra sans que personne n'ait
rien y prétendre.

H. Daumier

Autographe de Daumier.
(Collection Ad. Geoffroy-Dechaume.)

ses traces... *(La rente baisse. Bertrand achète. Alors Robert change de langage :)*

— Tout ce que je viens de vous dire est faux. Je reçois par le courrier ordinaire la nouvelle que le roi d'Angleterre se porte bien; le caporal de Pézenas chantait la mère Godichon, et son escouade fai-

sait chorus — mon correspondant s'est trompé. Quant au choléra, il est mort; son médecin l'a tué.

(La rente hausse, Bertrand revend avec bénéfice, et Macaire dit en s'en allant : « Enfoncés, les Bêtas ! »)

(Ibid.)

Lancement d'une affaire d'or.

Robert-Macaire. — Messieurs et Dames !

Les mines d'argent, les mines d'or, les mines de diamant ne sont que de la pot-bouille, de la ratatouille en comparaison de ma houille... Mais (que vous m'allez dire), tu vends alors tes actions un million?... Mes actions, Messieurs, je ne les vends pas, je les donne pour 200 misérables francs. J'en donne deux pour une, je donne une aiguille, un cure-oreille, un passe-lacet, et je vous donne encore ma bénédiction par-dessus le marché... En avant, la grosse caisse ! ! !

(Ibid)

Piété filiale.

Robert Macaire (discourant sur la tombe de la Commandite). ... Quel jour affreux, Messieurs, pour les actionnaires, les administrateurs, les directeurs, les gobloteurs de la Société industrielle, que le jour où chacun s'abordait en s'écriant : « Mme la Commandite se meurt... Mme la Commandite est morte ! »... Hélas ! il est vrai, cette mère généreuse est morte !... très morte !... On ne peut pas plus morte ! ! ! Saint-Bérain, grand patron de la déconfiture, reçois aux cieux l'âme de notre mère commune; elle fut, comme toi, martyre des haines politiques. — Messieurs, une souscription par actions est ouverte chez moi pour l'érection d'un mausolée, sur lequel on lira :

A LA MÈRE DES ROBERT-MACAIRE

Elle fut digne du Panthéon, elle mourut en faillite.

(Ibid.)

Agent d'affaires.

Robert-Macaire (au gogo). — Hier, je me suis trompé, en disant que votre affaire est bonne; elle est détestable... Le gouvernement vous doit *cinq cent mille francs*, c'est vrai; mais la créance n'a pas été reconnue; il y a aujourd'hui déchéance; vous n'aurez pas un sou.

... Cependant, tenez, j'y pense, voici M. de Saint-Bertrand, un riche capitaliste, un imbécile; vendez-lui vos droits 100 écus, ce sera une affaire magnifique... *(à part)* et pas chère.

(Ibid.)

Toujours agent d'affaires.

Macaire (au client). — Que diable ! mon cher, vous êtes bien bon de vous échiner à payer vos dettes. Éteignez-les donc, tout d'un coup !

Le client. — Comment ça?

Macaire. — Parbleu ! apportez-moi vos livres, je les arrangerai; c'est ma spécialité. Nous ferons un petit passif, un gros actif; nous assemblerons vos créanciers, nous offrirons 5 0/0 payables en dix ans; pendant dix ans, vous ne donnerez rien; dans dix ans, vous recommencerez; les créanciers seront morts, les dettes oubliées et tout sera dit.

(Ibid.)

Robert-Macaire, banquier et juré.

Robert (à Bertrand). — La nouvelle ne peut pas être connue à Bordeaux... Prends la poste, crève dix chevaux, arrive le premier, joue ferme à la baisse, et nous réalisons encore un million à coup sûr... Moi, je vais au Palais... Nous condamnons, ce matin, un drôle qui a volé dix francs... Voler dix francs... ppppolisson !

(Ibid.)

Police privée.

La bonne dame. — Monsieur, on m'a volé un billet de 1,000 francs.

Robert-Macaire. — Très bien, madame, j'ai votre affaire. Le voleur est un de mes amis...

La bonne dame. — Pourrais-je r'avoir mon billet et connaître celui qui me l'a pris?

Robert-Macaire. — Rien n'est plus facile ! Donnez-moi 1,500 francs pour mes démarches, et demain le voleur vous rendra le billet; il vous remettra sa carte.

(Ibid.)

Robert-Macaire, directeur d'un journal industriel.

Robert-Macaire (à l'industriel). — Monsieur, je fais le plus grand cas de votre opération, c'est une affaire magnifique... Voulez-vous que j'en rende compte dans mon journal *La Commandite?*

— Monsieur, vous êtes bien honnête, cela me fera plaisir...

— Pour 1,000 francs, je vous ferai un article ronflant...

— Mille francs, c'est horriblement cher, j'aime mieux m'en passer...

— Comme vous voudrez, mais, dans ce cas, tenez-vous bien, car je vais discuter votre brevet, contester votre apport, évaluer vos bénéfices... Je dois à ma conscience d'éclaircir le public sur toutes les af-

faires désastreuses, et je n'irai pas manquer à ma mission pour vous faire plaisir.

(Ibid.)

L'Assemblée d'actionnaires.

Macaire. — Messieurs, le journal, franchement monarchique, que j'ai eu l'honneur de fonder avec vos capitaux et de diriger avec ma probité et mes lumières, a dépassé toutes mes espérances... Il a vécu deux mois, n'a dévoré que 300,000 francs, et n'attend plus pour reparaître qu'un nouveau versement... Bertrand, conduisez ces Messieurs à la Caisse.

(Ibid.)

Devant le juge.

L'accusé. — Messieurs, voici la vérité : je suis un petit voleur, mais M. Macaire en est un grand... J'ai chipoté, chipotaillé des riens; il a grinché, floué, agioté sur une grande échelle; j'ai gagné la misère et la police correctionnelle; il a gagné des millions, et il m'accuse...

... Le Tribunal, n'ayant pas à juger le grand voleur, condamne le petit, et Macaire se retire, la tête haute.

(Ibid.)

Populo.

(Macaire et Bertrand, en voiture, traversent la foule qui les invective.)

Bertrand. — Dis donc, s'ils allaient nous faire un mauvais parti, tous ces meurt-de-faim-là?

Robert-Macaire. — Qui, la populace?... Tu ne la connais pas. Ça crie, ça gueule après les gens riches, comme les chiens après les mendiants, mais ça ne mord pas... C'est pas méchant, c'est bête, v'là tout! *(Il crie très haut)*... Héééé!! hopp!... garrrre... gare! gare!

(Le peuple remarque avec attendrissement qu'il n'a écrasé personne et qu'il a l'air très bon enfant.)

(Ibid.)

Robert-Macaire journaliste.

Robert-Macaire. — Je vous apporte un article sur la loi nouvelle. Je l'éreinte drôlement, vous verrez!

Le Directeur. — Mais à quoi pensez-vous, Monsieur Macaire? Ce n'est pas à nous qu'il convient d'attaquer cette loi-là. Nous devons la défendre.

Robert-Macaire. — Ah ! bien, bien ! Je vais retoucher ça, et je vous en fais un article mousseux, en faveur de la susdite.

(Ibid.)

Spéculateur dramatique.

Robert-Macaire (au jeune auteur). — Votre ouvrage est assez bonne. Je la ferai recevoir. Je ferai copier le manuscrit et vous me donnerez pour cela les trois quarts du droit d'auteur... Mais une chose à laquelle je tiens, c'est que je sois seul en nom. C'est une condition *sine qua non !*

(Ibid.)

Philanthrope.

Bertrand. — Que diable ! Macaire, te voilà à la tête d'un bureau de Charité ! Est-ce que tu vas tout garder pour toi? Ne donneras-tu rien à ton pauvre Bertrand?

Robert-Macaire. — Pauvre ! dis-tu? toi qui vis avec rien, toi qui n'as pas d'habitudes de dépenses ! Que suis-je donc, moi, qui ne peux me passer de valets, de chevaux, de maîtresses, de luxe enfin ! Va, je suis le plus pauvre de mon arrondissement ; l'argent des annonces me revient de droit.

(Ibid.)

Robert-Macaire, schismatique.

Macaire. — En vérité, en vérité ! Je te le dis, Bertrand, le temps de la commandite va passer, mais les badauds ne passeront pas. Occupons-nous de ce qui est éternel. Si nous faisions une religion?

Bertrand. — Hein ! Diable ! diable ! Une religion, ça n'est pas facile à faire !

Macaire. — T'es toujours bête, Bertrand ! On se fait *Pape*, on loue une boutique, on emprunte des chaises, et l'on fait des sermons sur la mort de Napoléon, la découverte de l'Amérique, sur Molière, sur n'importe quoi ! V'là une religion. Ça n'est pas plus difficile que ça !

(Ibid)

M. de Robert-Macaire, restaurateur.

Robert-Macaire. — Nous exploiterons la carotte en grand ! Nous servirons le potage en voiture, nous aurons des tables sur toutes les bornes, nous ferons pleuvoir dans Paris les alouettes rôties... Nous...

— Avez-vous déjà réalisé quelque chose de ce beau projet?

— Comment donc ! Mais, sans doute, sans doute... j'ai réalisé les actions.

(Ibid.)

Préparateur au baccalauréat.

Robert Macaire (au candidat). — Nous avons deux manières de vous faire recevoir : la 1re, c'est de faire passer votre examen par un autre; la 2e, c'est de vous le faire passer à vous-même...

— Je voudrais le passer moi-même.

— Bien ! Savez-vous le grec?

— Non.

— Le latin?

— Pas davantage.

— Très bien. Vous savez les mathématiques?

— Pas le moins du monde.

— Que savez-vous donc?

— Rien du tout.

— Mais vous avez 200 francs?

— Certainement.

— Très bien ! A merveille ! Vous serez reçu jeudi prochain.

— Vous allez donc m'instruire en huit jours?

— Par exemple ! ! ! ! Je me charge de vous faire recevoir, oui, mais de vous enseigner, non pas, non pas.

(Ibid.)

Parfumeur.

Macaire. — Monsieur, je méprise le charlatanisme de l'affiche, je méprise les *Pufs* de l'annonce, j'abhorre tout ce qui sent le charlatan, le sauteur, le danseur de corde, et je me borne à produire, tout bêtement, ma marchandise. Lisez mon catalogue... *Parfum de l'amour, de l'estime et de l'amitié*, en flacons moyen âge... *Extrait de sourire de l'enfance... Parfum des premiers pas d'Adolphe... Eau de l'alliance des peuples* pour le mouchoir, avec la chanson de Béranger... *Parfum du général Foy*, odeur pour raffermir les fibres du cerveau et rappeler aux Français leurs libertés et leurs droits garantis par la Charte constitutionnelle. Entouré d'un discours prononcé sur la tombe de l'immortel député par un de ses honorables collègues... Vous le voyez, il est impossible d'être plus simple...

(Ibid.)

L'art de payer ses dettes.

Robert-Macaire. — Monsieur, cela ne peut se passer comme ça ! Vous avez l'infamie de me faire demander l'argent que je vous dois... Vous me mettez dans l'obligation d'avouer que je ne puis pas vous payer... Vous m'humiliez.

Vous m'en rendrez raison, monsieur ! ! !

(Ibid.)

Exploitation de l'amour.

Macaire (à son amie). — O mon trésor ! avec quel plaisir j'admire, je caresse le charmant portrait que tu m'as envoyé !... Mais tu l'as fait orner de brillants, quelle folie ! Ne fais donc plus de ces choses-là, tu me fais de la peine... Et cette chaîne de montre, comme elle est belle ! comme elle est riche ! Aussi, je veux à mon tour t'offrir un présent qui te soit agréable, qui te rappelle notre amour, notre bonheur... Je veux te donner une mèche de mes cheveux.

(Ibid.)

Robert-Macaire, marié.

Macaire (à sa femme). — De quoi ! de quoi ! Votre dot?... Est-ce qu'on l'a mangée, votre dot?... On l'a perdue dans des opérations industrielles... Et puis, d'ailleurs, est-ce que ça dure toujours une dot?... Je compte bien en user plusieurs...

(Ibid.)

Père de famille.

Macaire (à son fils). — Ah ! mon fils, ne perdez jamais la piété filiale. Souvenez-vous toujours qu'un père est le représentant de la divinité... Dis donc, tu n'as pas quelques sous à me donner? Je meurs de soif et je manque de tabac.

(Ibid.)

Robert-Macaire, mendiant distingué.

— Monsieur, est-ce bien à vous que j'ai l'honneur de parler?

— A moi-même, monsieur.

— J'en suis charmé ! Vous avez là un bien joli chien !... En usez-vous?... Parbleu ! Monsieur, vous devez connaître ma famille, les *Macairber*? Nous sortons tous de Brest; mon aïeul servait le Roi sur ses *galères*, mon père et moi *appartenons* aussi à la *marine*. Des malheurs judiciaires, des persécutions politiques nous ont plongés dans une affreuse débine, et je n'hésite pas à vous demander un secours de dix francs.

— Monsieur, je ne donne pas aux personnes que je ne connais pas.

— C'est juste, c'est juste ! Dans ce cas, prêtez-moi dix francs.

(Ibid.)

Robert-Macaire devant ses juges.

Macaire (au tribunal). — Hé bien ! oui, Messieurs, j'ai eu des malheurs en cour d'assises... Mais le malheur est toujours respectable !... D'ailleurs, s'il est vrai, comme on l'a dit, que j'aie l'habitude des sous-

tractions, je suis plus excusable qu'un autre, puisqu'il m'est plus difficile de résister à mon penchant... Au reste, je suis accusé d'avoir vendu du plomb pour de l'or?... 20 témoins, le soutiennent. Hé bien ! je le nie 40 fois, et, puisque deux négations valent une affirmation, il est clair que vous ne pouvez me condamner.

(Après cette brillante improvisation, Robert-Macaire est condamné au maximum de la peine.)

(Ibid.)

QUELQUES LETTRES DE DAUMIER

De l'avis de tous ses familiers, Daumier avait beaucoup de paresse pour écrire. En dehors de la curieuse lettre adressée, de Sainte-Pélagie, à Jeanron, et que M. Arsène Alexandre nous avait fait connaître précédemment, toutes les lettres qu'on trouvera ici nous ont été communiquées par M. Ad. Geoffroy-Dechaume, et, à l'exception de deux, publiées par nous dans le Temps (1), *sont inédites.*

Ce qui y domine, c'est l'excellent cœur de Daumier, et particulièrement sa tendresse juvénile pour sa femme.

A SAINTE-PÉLAGIE (2)

Pélagie, 8 octobre 1832.

Mon cher Genron (3), je suis forcé à t'écrire ne pouvant aller te voir, car je suis retenu à Sainte-Pélagie par une légère indisposition. J'entends beaucoup de bruit; je suspend ma lettre pour un moment, tu peux aller faire un tour en attendant.

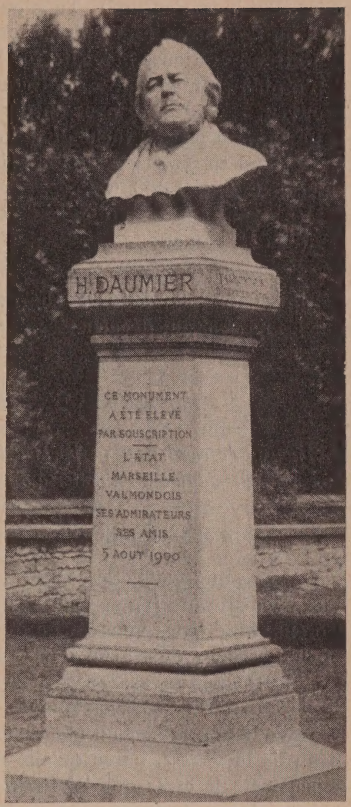
Me voici de retour, ce n'était rien, ce n'était que des Carlistes qui se battaient, car ces gens-là se battent toujours depuis quelques temps, non pour l'honneur, mais pour des querelles de ménage, pour de l'argent.

Me voici donc à Pélagie, charmant séjour où tout le monde ne s'amuse pas. Mais moi, je m'y amuse, quand ce ne serait que pour faire de l'opposition. Je te promet que je m'arrangeret assez de la pen-

(1) *Le Temps*, 2 novembre 1911. *Daumier, sa femme et ses amis.*
(2) Nous avons respecté l'orthographe de Daumier.
(3) Le peintre Jeanron.

sion Gisquet si, quelques fois, l'idée de mon intérieur, c'est-à-dire de ma famille, ne venait pas troubler le charme d'une douce solitude!!!!!!! A part cela, la prison ne me laissera aucun souvenir pénible, au contraire; si, dans ce moment, j'avais un peu plus d'encre, car mon encrier est vidé, ce qui me gêne beaucoup et qui me force à tremper ma plume à chaque instant et ça m'embête; sans cela, dis-je, je croirais ne manquer de rien. Je travaille quatre fois plus en pension que je ne fesais lorsque j'étais chez mon papa. Je suis accablé et tyrannisé par une foule de citoyens qui me font faire leur portrait.

Je suis mortifié, désolé, peiné, vexé même de ce que tu as des raisons qui t'empêchent de venir voir ton ami la Gouape dit Gargantua. Il faut que je sois né pour les soubriquets, car dès mon arrivée ici, comme on se souvenait plutôt de ma caricature que de mon nom, celui de Gargantua m'est resté; mais, du reste, tu ne croirais pas que je suis en train de t'écrire depuis vingt-quatre heures, c'est-à-dire que, dans ce moment, je reprend ma lettre que j'ai laissée hier interrompue par des visites et ensuite par le dîner que j'ai fait chez Geoffroy, dîner dont les suites seront mémorables dans les fastes de la Gouape. M. Philipon m'a demandé si je connaissais un paysagiste patriote, je lui ai parlé de Cabat et de HUET; dans le cas où Cabat ne serait pas de retour, je te prie de me répondre tout de suite parce qu'il a quelque chose de fort pressé à



Le monument de Daumier, à Valmondois.

faire (Philipon s'entend). Tu n'oublieras pas de donner l'adresse de l'un ou de l'autre afin qu'on puisse leur écrire.

J'attend toujours la visite de Landon qui devait me venir voir, il n'a qu'à se munir de son diplôme et enfin de tous les papiers qui prouvent son identité pour entrer librement à Pélagie ! Ça me ferait le plus grand plaisir; tâche de le voir pour l'engager à venir.

J'attend ta réponse avec impatience. Répond-moi tout de suite au sujet de Cabat et de Huet.

Mes respects à ta famille.

Adieu la Gouape.

H. D.

Elle est toujours dans ces charmes. Ne me parle pas politique parce que les lettres sont décachetées.

LETTRES A Mme DAUMIER

Aucune de ces lettres ne porte d'indication de date. M. Ad. Geoffroy pense qu'elles doivent remonter à 1850.

Jeudi matin

Ma chère Didine,

J'espère que vous êtes maintenant tout à fait rassurées. J'ai dîné hier avec Muraire (1), et nous comprenions fort bien votre désolation. Dorénavant, tenez-vous en garde contre les bavardages. Souvenez-vous que vous êtes à 60 lieues de Paris, et que, plus on est loin, plus les choses se grossissent, en passant par la langue des dames Potier et Gilot de tous les villages.

Je vous ai pris hier un abonnement d'un mois à l'*Estafette*. Je n'ai pas pris la *Presse*, parce qu'elle ne fait pas d'abonnement pour un mois, mais je crois que l'*Estafette* vous amusera davantage, parce qu'elle donne beaucoup de nouvelles.

Je suis fâché, ma pauvre Didine, de ne pas t'avoir écrit mardi comme je te l'avais promis, mais ça n'a pas été de ma faute. Au lieu de livrer lundi comme je l'espérais, je n'ai pu finir que mardi mes pierres.

Tu sais que c'est toujours pour moi un jour de presse, que je ne finis jamais avant trois ou quatre heures, et que l'heure de la poste étant passée, j'ai dû remettre ma lettre au lendemain.

Je t'en prie, ma Didine, ne t'inquiète pas le jour où tu ne recevras

(1) Mme Daumier se trouvait, avec Mme Muraire, aux bains de Langrune.

pas de lettre de moi. Ne sois pas en peine de ma santé qui est excellente.

Réponds-moi de suite. Dis-moi si vous avez reçu le journal.

Adieu, mon vieux Didin.

Je t'enverrai un petit bonjour demain.

H. DAUMIER.

Lundi matin.

Mon bon Didin,

En arrivant hier, je suis allé voir ta mère. Je lui ai donné tous les détails de votre installation, nos fatigues de voyage et le bon état de ta santé. Elle en est ravie, et t'envoie mille embrassements — et bibi aussi.

J'ai trouvé Chibi établi chez moi. Toute la famille et les amis se portent bien. Nous avons bu à la santé des Baigneuses de Langrune avec Muraire, chez qui je suis allé au sortir de la diligence. Il est enchanté de la façon dont vous vous trouvez établies et du bon état de votre santé. Du reste, vous devez avoir reçu une lettre de lui.

C'est aujourd'hui lundi. Je vais m'atteler à la pierre et veiller au grain. J'ai été beaucoup moins fatigué du second voyage que du premier. Embrasse bien Mme Muraire, Jenny et Léon pour moi. Écris-moi tout de suite, et promets-moi d'être bien raisonnable. J'en ferai autant.

Adieu, ma vieille.

H. DAUMIER.

Mardi matin.

Ma bonne Didine,

Je ne t'écris qu'un tout petit mot aujourd'hui. Je suis excessivement pressé.

Ta dernière lettre m'a rendu très content. Je vois que ta santé est en bonne tâche. Que cela aille de mieux en mieux. Cela dépend de toi — et, à notre retour, on ne te reconnaîtra plus.

Nous espérons partir du 6 au 7 du mois prochain. J'ai dîné hier avec Muraire.

Adieu, ma Négresse. Je t'embrasse bien.

Ne m'oublie pas auprès de Mme Muraire. Donne-lui une bonne poignée de mains pour moi et un baiser à ses enfants.

H. DAUMIER.

Mercredi.

Nos places sont retenues pour demain jeudi, ma bonne Didine, et nous serons ensemble vendredi matin.

Vous êtes plus heureuses que nous, mesdames, car, du moment où vous recevrez nos lettres, vous n'aurez plus qu'un petit jour à attendre, tandis que nous qui vous écrivons, nous avons encore deux grands jours.

Enfin, mon bon Nini, ça se passera. Je vais passer la journée à faire une pierre.

Adieu, ma vieille. A après-demain, qui ne sera que demain pour toi.

H. DAUMIER.

LES AFFAIRES...

Paris, ce 22 août 1853.

Messieurs,

Ayez la bonté de m'envoyer les sujets de caricatures que vous désirez avec les vues des lieux à représenter, si vous le jugez nécessaire.

Je vous demande à vous, éditeurs, le prix qu'on me paye au *Charivari*, cinquante francs par sujet.

Si cela vous convient, veuillez me faire savoir à qui je dois m'adresser pour les pierres.

Je suis, en attendant votre réponse, votre tout dévoué

H. DAUMIER,
9, quai d'Anjou, Paris.

Monsieur,

Je suis venu aujourd'hui sans avoir le plaisir de vous trouver. Voici la note des dessins livrés. Quatre dessins à 40 francs chaque — 160 francs.

Si vous vouliez avoir la bonté de me faire remettre cette petite somme par M. Brée, vous m'obligeriez beaucoup.

Votre dévoué

H. DAUMIER.
17, mercredi.

POUR UN ARTICLE BIOGRAPHIQUE

Monsieur,

C'est par un malentendu que l'article biographique que vous m'avez

fait l'honneur de m'adresser vous a été renvoyé avec votre lettre et les biographies qui l'accompagnaient.

Voici comment les choses se sont passées. Votre lettre m'a été remise hier matin, à mon retour de la campagne — c'est-à-dire huit jours après sa réception, et au moment où j'allais reprendre le chemin de fer pour une affaire indispensable.

Après avoir pris connaissance du tout; et n'ayant rien d'intéressant à ajouter à l'article, je dis en partant à une personne de chez moi de mettre l'article sous enveloppe à l'adresse désignée dans votre lettre. J'apprends ce soir, à mon grand étonnement, que le tout vous a été renvoyé.

Ce qui doit vous avoir paru un procédé inqualifiable n'est que le résultat d'une erreur que je vous prie d'excuser.

Recevez, monsieur, l'assurance de mon regret et de ma parfaite considération.

H. DAUMIER.

LE TESTAMENT DE DAUMIER

Paris, le vingt et un mars mil huit cent soixante-quatre.

Moi honoré Victorin Daumier né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le vingt six février mil huit cent huit.

Donne et lègue à mon épouse Marie-Alexandrine d'Assy tout ce que je possède pour en jouir en toute propriété à partir du jour de mon décès et en disposer comme elle voudra sans que personne n'ait rien à y prétendre.

H. DAUMIER.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les premiers pas 5
II. — En pleine tourmente 19
III. — L'homme 42
IV. — L'observateur 74
V. — L'artiste 104
VI. — Les heures sombres. — Valmondois 127
VII. — Après la mort 146

LES ÉCRITS DE DAUMIER

Les légendes :

Les gens de justice 151
Les médecins 155
Monsieur Vautour et Monsieur Pipelet 156
Les philanthropes 156
Le chapitre des gobe-mouches 158
Histoire naturelle 162
Aux bains 164
Gens de théâtre 164
La comédie conjugale et amoureuse 167
Bas-bleus et divorceuses 168
Histoire ancienne 171
Robert-Macaire 174

Quelques lettres 184

TABLE DES GRAVURES

Portrait de J.-B. Daumier, par H. Daumier 9
Le petit clerc (dit : saute-ruisseau) 13
Ne vous y frottez pas ! ! 17
Enfoncé La Fayette !... Attrape mon vieux ! 21
Sainte-Pélagie. — Cour de la Détention 25

Rue Transnonain, le 15 avril 1834 33
Le Ventre législatif 41
Portrait de Daumier jeune, par Jeanron 45
Maison, 9, quai d'Anjou, où Daumier vécut de longues années 49
Blanchisseuses 53
L'atelier de Daumier, 9, quai d'Anjou 57
Andromaque 61
Au théâtre 65
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! 77
— Vilain dormeur, va ! 81
Les bons bourgeois 89
La fin de l'audience 97
Dernier conseil des ministres 101
L'amateur 105
Chasseurs se chauffant 109
Le wagon de 3e classe 113
Les curieux d'estampes 117
Les pièces à conviction 121
Les émigrants, bas-relief 125
Charge de Daumier, par Carjat 129
La maison de Valmondois, où est mort Daumier 133
L'atelier de Daumier à Valmondois 137
Portrait de Corot, par Daumier 139
Daumier en 1878 141
Valmondois. — Le jardin de Daumier 143
Tombeau de Daumier 149
Médaillon de Daumier, par Geoffroy-Dechaume 153
Daumier (eau-forte de Boulard) 161
— Elle est bien, cette petite femme-là 165
Divorceuses 169
Le beau Narcisse 173
Autographe de Daumier 177
Le monument de Daumier à Valmondois 185

Imp. Paul Dupont (Thouzellier, Dr). — Paris. — 602.1.13 (Cl.).

85-B22973

GETTY CENTER LIBRARY

Les Écrits et la Vie anecdotique et pittoresque

Broché 2 fr. 50 — Relié 3 fr. 25

DES GRANDS ARTISTES

(Peintres, Sculpteurs, Musiciens et Comédiens)

PARUS :

COROT, FAVART et Mme FAVART, GAULTIER-GARGUILLE, FROMENTIN
LA MALIBRAN, CARPEAUX, GAVARNI, MICHEL-ANGE, SCHUMANN, DAUMIER

La Vie Anecdotique et Pittoresque

Broché 2 fr. 25 — Relié souple 3 fr.

DES GRANDS ECRIVAINS

PARUS :

GEORGE SAND — PAUL VERLAINE — LORD BYRON — GŒTHE
DIDEROT — TOLSTOI — BAUDELAIRE — BALZAC — VICTOR HUGO
DICKENS — VOLTAIRE — STENDHAL — A. de MUSSET — Th. GAUTIER
A. de VIGNY — LAMARTINE — VILLIERS de l'ISLE-ADAM

Bibliothèque Théâtrale Illustrée

Broché 2 fr. 50 — Relié souple 3 fr. 50

Par Paul GINISTY

PARUS :

LE MÉLODRAME — LA FÉERIE — LE THÉATRE DES ROIS

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Broché 1 fr. 50 — Relié souple 2 fr. 25

Rédigée d'après les documents d'Archives et les Mémoires par A. SAVINE

PARUS :

Le 9 Thermidor — Fouquet — La Cour galante de Charles II — Les Jours de Trianon — L'abdication de Bayonne — La Vie à la Bastille — L'assassinat de la duchesse de Praslin — La Vraie Reine Margot — Les Jours de la Malmaison — La Vie aux Galères — La Cour de Prusse — Les Déportés de Fructidor — L'Espagne en 1810 — Le Beau Lauzun — Un séjour en France sous Louis XV — Mme Elisabeth et ses amies — Une résidence Allemande au XVIIIe siècle — Une captivité en France — La Chasse aux Luthériens — La Jeunesse de la Grande Catherine — Premières amours de Catherine II — Amours et Coups de sabre d'un Chasseur à cheval — De la Paix de Vienne à Fontainebleau — La Vie au Barreau — Les Cachots de Paris — Saint-Domingue à la veille de la Révolution — Les débuts de Botany Bay — Le Maroc il y a cent ans — A la Cour du Roi Joseph — Les Geôles de Province sous la Terreur — Abordages d'un Marin de la République — Le Portugal il y a cent ans Tripoli au XVIIIe siècle — Dans les fers du Moghreb

Les Prosateurs Illustres Français & Étrangers

Broché 1 fr. — Relié 1 fr. 50

(Sous la direction de M. Ch. SIMOND)

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE — EUGÈNE SUE — WALTER SCOTT — CREBILLON Fils — HOFFMANN — BRANTOME — Mme de GIRARDIN SWIFT — MARIVAUX — CHARLES NODIER — MONTAIGNE — MACHIAVEL — PÉTRONE — P.-L. COURIER — RABELAIS — CYRANO DE BERGERAC — St-SIMON — SUÉTONE — MARAT — CAMILLE DESMOULINS — BOCCACE — DIDEROT — CHATEAUBRIAND — AUG. THIERRY — CHAMFORT.

Encyclopédie Littéraire Illustrée

Anthologie des classiques de toutes les époques et de tous les pays

Broché 2 fr. — Relié souple 2 fr. 75

(Sous la direction de M. Ch. SIMOND)

PARUS :

L'INDE — LA GRÈCE — LA NORVÈGE — LES POÈTES LATINS
LA PERSE — LE THÉATRE FRANÇAIS — LE ROMAN ALLEMAND
LES POÈTES ALLEMANDS — LES PROSATEURS LATINS
LES POÈTES ANGLAIS — LE THÉATRE ITALIEN — LE ROMAN FRANÇAIS
LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE — LA LITTÉRATURE ARABE